LE GLANEUR

PREMIER VOLUME

LÉVIS

1890

1916

BIENVENUE AU GLANEUR

(*Pour le* GLANEUR)

Tu viens à temps, dans le fertile automne,
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.
Que sous tes pas leur richesse foisonne !
Tu viens à temps, dans le fertile automne.
Si tu n'es pas le faucheur qui moissonne,
Recueille, au moins, les brins qu'il n'a pas pris
Tu viens à temps, dans le fertile automne,
Charmant GLANEUR, ramasser les épis.

Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine;
Nombreuses sont les tiges de froment
Jonchant encor la littéraire plaine.
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine.
Va, pars aux champs, les jeunes sont en veine,
Guide leur pas, cueillez, glanez gaîment.
Bien vite, ami, ta gerbe sera pleine,
Nombreuses sont les tiges de froment.

Reçois mes vœux pour ta longue existence
Et mes souhaits pour tes succès croissants !
Que ton labeur vainque l'indifférence !
Reçois mes vœux pour ta longue existence.
Qu'une pensée anime ta constance :
L'œuvre un peu lente est l'œuvre des puissants!..
Reçois mes vœux pour ta longue existence,
Et mes souhaits pour tes succès croissants !

FRID-OLIN

LES DEBUTS DU GLANEUR

(*Pour le* GLANEUR)

En ce monde, toute chose a son commencement, et chaque début n'est souvent que le prélude d'une épopée parfois brillante. Le monde n'a d'abord contenu que deux personnes : Adam et Eve ; puis la nature faisant son œuvre, les générations sont venues, nombreuses et plus nombreuses, jusqu'à former les centaines de millions qui habitent le globe terrestre. La religion catholique qui a son début ne comptait que les douze apôtres, a jeté sur les continents le grain de sénené qui, semblable à un arbre géant, s'est propagé jusqu'à remplir la terre de ses fruits, jusqu'à pousser ses tiges aux limites les plus reculées des nations les plus sauvages, jusqu'à étendre ses rameaux aux confins mêmes de l'univers ! Tout commence ainsi.

Le GLANEUR qui lance aujourd'hui son premier numéro, nous laisse entrevoir les plus belles espérances.

C'est un jeune athlète qui entre dans la carrière, c'est un petit rosier littéraire qui présente au soleil ses boutons près d'éclore, c'est un *glaneur* qui ramasse sur les pas du génie ce que les autres n'ont point vu !

Espérons qu'il atteindra le but sublime vers lequel il prend son essor !

Le programme du GLANEUR ne contient au-

cune politique ; l'histoire et la littérature seront ses deux flambeaux, et leur éclat fera sa gloire.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus beau que l'histoire du pays, que cette immortelle galerie de héros dont il est bon de graver le souvenir dans tous les cœurs canadiens ? Puis, existe-t-il une chose plus consolante, plus instructive et plus amusante que la littérature, ce miel de l'âme, cet arôme aux mille parfums ?

Donc, souhaitons à l'utile et agréable GLANEUR, toutes les bonnes choses qu'il mérite, tout l'encouragement auquel il a droit, et toute la réussite qui devrait couronner une aussi belle entreprise.

Puissent nos bons souhaits se réaliser, et le GLANEUR marchera toujours de succès en succès, car

Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

RODOLPHE BRUNET

ILLUSIONS FLÉTRIES

(*Pour le* GLANEUR)

Quand j'étais un enfant ignorant de la vie,
Je voyais sans regret du soleil qui s'éteint
Le dernier rayon d'or mourir sur la prairie,
Et je ne tremblais pas en songeant à demain ;
L'amitié me semblait fréquente et sans envie,
La bonté sans mélange, et le bonheur sans fin ;
Je croyais qu'on rencontre aisément une amie
Qui parle doucement et vous donne la main.

Et je pensais encor : la crainte est chose vaine,
Il est bon d'espérer dans la noirceur des nuits
Que le jour reviendra resplendir sur la plaine,
Dans les cieux éthérés et sur le bord des nids.
Mon cœur était joyeux, mon âme était sereine,
Car j'ignorais encor les grands espoirs détruits.
Je pensais de la terre et de la vie humaine
Ce qu'avec un sourire en pensent les petits.

Maintenant ma pauvre âme avide
N'a conservé que ses regrets,
Et dans mon cœur je sens le vide
Des rèves perdus pour jamais.

Je rencontrai plus tard, ainsi que dans un rêve,
Une enfant brune, assise au bord de mon chemin,
Et je sentis mon cœur percé comme d'un glaive
Quand son œil enivrant se fixa sur le mien ;
Je la suivis longtemps, sans repos et sans trève,
Respirant ses parfums, et du soir au matin
J'écoutais sa voix froide et sa parole brève,
Ne m'apercevant pas que je l'aimais en vain.

Aimer sur cette terre est une âpre souffrance,
N'avoir aimé jamais est encore un malheur,
Mais un amour de feu donné sans espérance
Est le plus déchirant de tous les maux du cœur ;
L'angoisse en est terrible et la tristesse immense.
Hélas ! j'ai trop connu cette amère douleur
De voir éteints en moi par le plus froid silence
Et mes élans d'amour et ma soif de bonheur !

Maintenant, ma pauvre âme avide
N'a conservé que ses regrets,
Et dans mon cœur je sens le vide
Des amours perdus pour jamais.

DENIS RUTHBAN

UNE STATUE A SAMUEL DE CHAMPLAIN

(*Pour le* GLANEUR)

La ville de Québec, depuis quelques années, a subi une véritable transformation. Plusieurs de ses édifices publics et privés—détruits par l'incendie ou tombés sous le marteau du démolisseur—ont été remplacés par d'autres plus élégants et plus spacieux, témoins : les édifices du parlement, le palais de justice, les bâtisses princières de la Grande Allée, la chapelle du séminaire, l'église du faubourg St. Jean, la reconstruction d'une partie de St. Sauveur, sans parler des résidences privées et des splendides magasins qui ornent les rues St. Jean, St. Joseph, du Pont, et remplaçant maintes vieilles masures qui menaçaient d'écraser les passants.

Ça et là des travaux immenses ont été faits par les gouvernements fédéral et local et par la corporation, tels que : la démolition des anciennes portes et la reconstruction de celles dont les formes gracieuses attirent et charment le regard (pas la porte St. Jean : le démolisseur l'a respectée ! ! !) le prolongement de la terrasse-Frontenac, les améliorations du hâvre, les travaux considérables exécutés au Palais aux frais de la compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien, le joli pont neuf jeté récemment sur la rivière St. Charles, la pose du nouvel aqueduc, l'élargissement, la réparation et l'entretien des principales rues, l'annexion du vaste et populeux faubourg

St. Sauveur, l'installation de la lumière électrique, et bien d'autres entreprises utiles que les pères actuels de notre cité, à l'instar de leurs prédécesseurs, sauront mener à bonne fin.

Oui, la ville de Québec a fait un grand pas dans la bonne voie, mais elle comprend qu'il lui reste encore beaucoup à faire pour atteindre le but auquel elle a droit d'aspirer ; aussi ses citoyens, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, rivalisent-ils de zèle pour ajouter au titre de *ville hospitalière et de séjour charmant* qu'elle possède déjà, celui de ville commerciale et industrielle.

Cette émulation est noble et admirable. Mais il est une chose bien importante cependant dont elle ne semble pas s'occuper et qui mériterait pourtant une part de sa bienveillante attention. Cette chose, la voici en deux mots.

Québec est avant tout une ville historique ; elle possède quelques modestes monuments qui rappellent son glorieux passé.

L'étranger vient de loin pour étudier à la source l'histoire émouvante de la cité que fonda Samuel de Champlain en 1608 ; il en consulte les monuments, qui sont toujours les feuillets les plus éloquents de toute histoire ; il s'incline avec respect devant les monuments des Braves, Wolfe et Montcalm, Jacques Cartier, etc, et il veut voir naturellement celui du fondateur de Québec,

Mais l'étranger en vain
Cherche dans notre ville,
Sur le bronze ou l'argile,
Le grand nom de Champlain !

Quoi ! se dit il avec surprise, Samuel de Champlain n'a pas de monument....................
....

Projet remis n'est pas abandonné, dit-ont. Il y a longtemps que notre conseil de ville songe à payer une dette de reconnaissance à l'illustre fondateur de Québec ; il n'attend peut-être qu'une bonne occasion pour réaliser ce dessein. Eh bien, cette occasion se présente aujourd'hui. La société St. Jean-Baptiste de Québec aura 50 *ans révolus* le 16 août 1892 ; et plusieurs de ses membres—comptant sur le concours de tous les Canadiens de cette ville et particulièrement sur le précieux concours de la corporation—se proposent de célébrer ses noces d'or d'une manière grandiose.

La société St. Jean-Baptiste de Montréal, elle aussi, voulant inaugurer son panthéon national, se prépare déjà à chômer avec éclat sa fête patronale de 1892. Loin de vouloir nuire à la fête de sa société-sœur de Montréal, la société St. Jean-Baptiste de Québec voudra sans doute la rehausser un peu en y prenant part et inviter tous les Québecquois à suivre son exemple. Ces deux belles associations pourraient facilement s'entendre pour fêter alternativement : Montréal, p

exemple, célêbrerait sa fête le 24 juin, et Québec le 3 juillet, date de l'arrivée de Champlain en cette ville.

Mais pour que la démonstration de Québec fût vraiment belle, il faudrait qu'elle eût quelque chose de nouveau et d'attrayant aux yeux des étrangers, car autrement ceux-ci ne se dérangeraient pas, et les noces d'or de notre société passeraient inaperçues. Il est à souhaiter, pour l'honneur de notre ville, qu'il n'en soit pas ainsi.

Or, l'inauguration d'une statue à Champlain, sur l'une de nos places publiques, à proximité de l'endroit où reposent les restes de ce grand patriote, donnerait à notre fête un cachet incomparable de grandeur et de solennité.

La société St. Jean-Baptiste, si ces ressources le lui permettaient, serait probablement fière d'ériger à ses frais cette statue, mais elle ferait encore largement sa part en organisant la démonstration et en défrayant les dépenses qui s'éleveraient à plus de $3000.00.

D'ailleurs, nous n'avons aucun doute que les membres de notre conseil de ville, dont le patriotisme est reconnu, se feraient une gloire de contribuer, de cette manière, à la célébration des noces d'or de la société St. Jean-Baptiste de Québec. La corporation et la société St. Jean-Baptiste en érigeant une statue à Champlain, auraient certainement l'approbation de tous les citoyens de Québec, sans distinction de race et de croyance ; car elles leur apprendraient à chérir de plus en

plus la mémoire de celui qui a été, non seulement le fondateur de leur ville et le premier gouverneur de la colonie, mais qui a été aussi un homme de cœur et de talent aux vues larges et droites, un patriote sincère, un guerrier habile et intrépide, un historien impartial, un chrétien fervent, probe, juste et vertueux, un homme enfin qui a fait rayonner longtemps sur ce pays les lumières de la foi et de la civilisation.

Voilà, n'est-il pas vrai ? une figure que notre distingué compatriote, M. Hébert, devrait être chargé de peindre sur le bronze.

Espérons que le 3 juillet 1892 nous aurons l'honneur et la joie de nous incliner devant la statue de Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France !

J. B. Caouette

Note de la rédaction : Depuis que l'article ci-dessus nous a été adressé, nous avons appris avec plaisir que la société Saint-Jean-Baptiste de Québec avait décidé d'ériger une statue à Samuel de Champlain, à l'endroit historique appelé la Terrasse-Frontenac, sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Louis que Champlain a bâti, et où il est mort. Honneur à cette société ! Puissent tous les bons Canadiens l'aider à réaliser ce projet éminemment patriotique.

JE NE CHANTERAI PLUS

(*Pour le* GLANEUR)

Muse, puis-je chanter ? mon âme refroidie
Ne peut plus animer mes refrains tout émus;
Au froid d'un front glacé, ma lèvre s'est raidie ;
Oh ! laissez-moi rêver ; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? mon cœur est gros de
[larmes
Au morne souvenir de nos rêves déçus,
Et dans ces pleurs amers, je trouve encor des
[charmes ;
Oh ! laissez-moi pleurer; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? voilà le soir qui tombe,
Et j'entrevois, déjà, la nuit des jours vécus ;
Mais, avant que la mort m'endorme dans la tombe,
Oh ! laissez-moi prier ; je ne chanterai plus.

Muse, pourquoi chanter ? ma voix n'est plus qu'un
[râle,
Ses accents, pleins de flamme, hélas ! sont disparus ;
Mon luth ne vibre plus sous ma main faible et pâle;
Oh ! laissez-moi mourir ; je ne chanterai plus.

ALFRED MORISSET

NOTRE AVENIR

(*Pour le* GLANEUR)

Depuis quelque temps une certaine agitation existe parmi nous, et la cause est dans l'augmentation étonnante des affaires et de la population de ce pays.

On pressent qu'un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, où les Canadiens, laissés à eux-mêmes, décideront de leurs destinées soit en s'annexant à la grande République des Etats-Unis, soit en adoptant une forme de gouvernement, libre de toute attraction étrangère.

Nul ne peut prévoir, nul ne peut assurer ce que nous, Canadiens-français, deviendrons un jour ; cependant l'avenir de notre race ne dépend à vrai dire que de la fermeté de principes, du patriotisme à toute épreuve de chacun de nous.

Nous avons eu une brillante enfance, notre jeunesse est pleine de sève et d'ambition, et notre âge mûr serait témoin de la déchéance de notre nationalité !

Malgré deux siècles de faits héroiques et de sacrifices sublimes, malgré les prodiges de valeur de nos pères, malgré cette Religion admirable qui a présidé à notre naissance, malgré tout cela, nous devrions mourir misérablement aujourd'hui !

A quoi servirait donc la vertu et le dévoûment ? Le Christianisme n'a-t il pas puisé dans

le sang des martyrs une force toute nouvelle, un caractère, je dirais, plus saint et plus auguste?

Rome ne devait-elle pas sa puissance et sa grandeur au patriotisme et au courage de ses premiers citoyens?

Une nation, et cela est facile à comprendre, ne peut exister, si, dès son origine, il n'y a pas eu chez elle de l'héroïsme et du désintéressement, qualités essentielles à la formation de tout peuple.

La patrie a des droits sacrés sur les vertus, les talents et les actions de chacun de ses enfants; elle semble leur dire: " Je vous ai donné un titre noble et précieux, à présent veillez sur moi, et défendez-moi à la moindre attaque! "

Mais pour accomplir ce grand devoir de patriote, il faut plus que de la bonne volonté et de la constance, il faut cette force, ce courage étonnant qui produit les martyrs ou les triomphateurs, il faut cette fermeté de convictions, cette haute moralité dont la Religion est la source, le principe.

Ainsi notre passé, par le fait même qu'il nous présente des traits nombreux d'héroïsme, nous assure un avenir des plus brillants.

Nous avons été grands dans cette lutte mémorable que nous avons soutenu contre les prétendus conquérants de 1760 pour la conservation de notre langue, de nos institutions et de notre foi, mais ce n'est pas une raison, parce que nous avons vaincu, que nous nous reposions avec

insouciance sur nos lauriers. Prenons garde, l'ennemi est à nos portes !

Et cet ennemi, malheureusement, nous le craignons d'autant moins qu'il ne s'est pas encore montré au grand jour, d'une manière évidente.

L'*anglicisation* nous ronge, mais son travail maudit se cache sous des apparences tentantes qui nous entrainent ; voilà le mal terrible qui peut, malgré notre passé glorieux, nous ravir la force et la volonté nécessaires pour former dans la suite une nation indépendante.

Son premier effet, c'est de produire en matière de patriotisme et de religion une indifférence coupable, et de l'indifférence à la négation, il n'y a qu'un pas ! Hélas ! plusieurs d'entre nous, je l'avoue avec honte, l'ont déjà fait sans hésitations, sans regrets !

Réveillons-nous ! Songeons à l'avenir qui nous attend, ou plutôt qui accourt vers nous.

Comme un fleuve rapide roulant sans cesse vers un but inconnu ses ondes murmurantes, le temps poursuit sans s'arrêter jamais sa marche monotone.

Les générations passent et disparaissent ; le présent qui s'enfuit devient passé au moment où nous le disons, et l'avenir arrive, sans que l'on s'en doute !

Ne nous fions donc point aux avantages que présente aujourd'hui ; demandons-nous surtout ce que nous serons demain !

Notre avenir, c'est un mystère que nous ne

pouvons comprendre et saisir, mais il n'en tient qu'à nous pour qu'il réponde à la grandeur du passé et aux espérances du présent.

Les bonnes mœurs, le respect des lois civiles et religieuses, l'amour de la patrie, tels sont les vertus qui nous conduiront à un avenir brillant et glorieux.

PIERRE BÉDARD

AUTOMNE !

(*Pour le* GLANEUR)

Automne qu'on accueille avec un anathème,
Saison morne, saison symbole des douleurs,
Toi qui dessèches tout : roses et chrysanthème,
Toi qui jettes au vent les feuilles et les fleurs ;

Saison des jours sans fin, dis moi pourquoi je
[t'aime ?
Pourquoi m'enchantes-tu sous tes tristes couleurs ?
Ta tristesse à la mienne est une aide suprême,
Et ta sérénité vient consoler mes pleurs ?

C'est que tes bois ridés, silencieux et chauves,
Tes sentiers dénudés aves tes couchants fauves
Viennent bercer sans fin mes rêves infinis.

C'est que ton ciel de plomb, plein de langueur
[pénètre
Comme un vin généreux jusqu'au fond de mon
[être ;
Et que m'aidant à vivre heureux je te bénis !

CHARLES A. GAUVREAU

HOMMAGE A LA CANADIENNE

(*Pour le* GLANEUR)

S'il est un pays au monde, qui puisse se vanter de renfermer dans son sein des femmes modèles, c'est le Canada.

Aussi, les Canadiens-français ont toujours été glorieux de ces fidèles compagnes, qui sont demeurées dans la joie comme dans le malheur, près de celui qu'elles avaient choisis pour époux ; de ces femmes héroiques, qui n'ont pas reculé devant les devoirs et les responsabilités de la famille.

Elles font honneur à notre nationalité par leurs nombreuses vertus ; elle ont contribué pour une large part à la conservation de notre religion, de notre langue, de nos mœurs.

Bien plus, lorsque nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les annales de notre pays nous y voyons briller les noms de plus d'une héroine qui, à l'heure du danger, ne fit pas mentir le noble sang français coulant dans ses veines.

Et, à côté de ces noms que l'histoire nous a conservés, combien compte-t-on de dévouements ignorés au temps "où nos mères nourrissaient des soldats pour la victoire et que la victoire leur rendait le deuil et le veuvage ?"

Elles ont affirmé leur courage d'une manière si éclatante qu'il est impossible de le nier ?

Elles ont fait voir des qualités si grandes que nous devons pardonner leurs défauts !

Mères, épouses, sœurs, filles, quatuor bénie ! en vous repose l'avenir de la race canadienne.

Ne faillez pas à la tache !

Vous êtes chrétiennes, vous êtes patriotes, faites de vos enfants des hommes forts afin qu'ils marchent dans le droit chemin et la postérité vous sera reconnaissante !

E. Z. Massicotte

LA TUBÉREUSE

(*Pour le* GLANEUR)

Tout est charmant, tout plaît en cette fleur
[bulbeuse.
Sa tige est haute et droite, et son feuillage vert
Couvre à ses pieds le sol ; sa tête est gracieuse.
Ainsi qu'un parasol ouvert
S'évase sa blanche corolle,
Dont la tendre texture et l'émaille argenté
Ont les reflets de l'auréole
Qui décore le front de la virginité !
De chaque foliole et de chaque sépale,
Un parfum pénétrant et suave s'exhale
Comme l'encens de la vertu.

Fleur, à te contempler, on te dirait candide ;
Mais ta blancheur est feinte, et ta beauté perfide
Jette un trouble profond dans le cœur éperdu
Qui s'égare et délire, atteint d'un maléfice.
L'arôme séduisant que verse ton calice
N'est de la volupté que cet impur encens
Qui donne, doux poison, la mort par tous les sens !

LÉON LORRAIN

UN MALHEUREUX

(*Pour le* GLANEUR)

Si vous saviez, ô riches entourés de toutes les jouissances de la vie, l'histoire de ce vieillard couvert de haillons qui, le dimanche, à la grande porte de la basilique, vous tend humblemend une main que la vieillesse fait trembler, avec quel empressement, avec quelle sollicitude vous soulageriez la misère de ce malheureux.

Il fut riche, un jour. Son père en mourant lui laissa un joli héritage. Beau, instruit, plein de talents, l'avenir lui souriait. Il épousa celle qu'il aimait. Au bout d'une année d'une union heureuse qu'aucun nuage n'était venu assombrir, sa femme mourut en lui laissant un fils.

La mort de son épouse fut un grand coup pour lui. Il n'avait pas songé que le bonheur pouvait être de si courte durée. La jeunesse est si présomptueuse ! Pendant plusieurs mois, il s'abandonna à sa douleur. Il voulait mourir afin d'aller rejoindre celle qu'il avait tant aimé

Pourtant sur son lit de mort, elle lui avait recommandé la frêle créature qu'elle venait de lui donner. Il résolut de vivre pour son fils.

L'enfant grandit. Tous les jours le pauvre père, accompagné du seul trésor qui lui restait, allait s'agenouiller sur le tertre sous lequel reposait la chère morte. C'était sa consolation.

Il se relevait de là plus fort, plus courageux pour entreprendre de nouveau la lutte contre l'ennui qui l'envahissait. Et ce fut la même chose pendant quinze années.

L'enfant cependant fut élevé dans tous ses caprices par une bonne trop complaisante. Bientôt le père lui-même ne put se faire écouter. L'enfant devenu jeune homme ne voulut pas subir le contrôle paternel. Il s'entoura de jeunes gens dépravés et se mit à courir les auberges et les maisons malfamées d'où on le ramenait chez lui le plus souvent ivre. Le père se désolait, mais n'y pouvait rien.

Un jour, à la suite d'une orgie, cet enfant pervers assassina un de ses infâmes compagnons. La police s'en empara et il fut jeté au fond d'un noir cachot, détenu sur accusation de meurtre.

Il passa en cour d'assises. Une à une, le malheureux père vendit les propriétés que ses parents avaient gagnées à la sueur de leur front pour payer les frais du procès de son misérable fils. Il se trouva dans le chemin. Les avocats l'abandonnèrent et son enfant monta sur l'échafaud.

Le pauvre père écrasé par ce malheur quitta la ville qui avait été témoin de son déshonneur et vint résider à Québec.

Ses facultés mentales ébranlées par tant de commotions violentes s'affaiblirent et il tomba

dans cette espèce d'idiotisme où je le vois tous les dimanche sur le parvis de la basilique.

Riches indifférents, si le pauvre idiot vous tend la main, ne le refusez pas il a été si malheureux !

Pierre Georges Roy

REVERIE

(Pour le GLANEUR)

Si j'étais un petit oiseau
Qu'un peu d'amour aurait fait naître,
Avec les débris d'un roseau
J'irais construire mon berceau,
Tout près, tout près de ta fenêtre.

Aux premières lueurs du jour
En me baignant dans la rosée
J'irais cueillir des fleurs d'amour
Que je mettrais à mon retour
Dans ta petite main rosée.

Je me rirais bien du papier
Pour dire mon amour extrême,
Car, sur une feuille d'osier,
Avec l'épine d'un rosier
Je graverais ces mots : Je t'aime !

Et dans les fleurs de ton bouquet
Je cacherais la messagère :
Gentille feuille à l'air discret
Qui te confierait mon secret
Comme un berger à sa bergère.

Je lirais bien, dans tes beaux yeux
L'impression que sur ton âme
Auraient pu faire mes aveux
Et je serais bien malheureux
De te savoir cruelle femme !

Hélas ! que ne suis-je l'oiseau
Qu'un peu d'amour aurait fait naître ?
Avec les débris d'un roseau
J'irais construire mon berceau
Bien près, tout près, de ta fenêtre.

RÉNÉ P. LEMAY.

UNE APRÈS-MIDI D'ÉTUDIANTS

(*Pour le* GLANEUR)

—Les étudiants, dit la demoiselle, pourpre. à ce seul mot, les étudiants sont des vauriens.

—Shocking, affecte l'anglaise.

Cependant, malgré tout, les étudiants sont en général de jeunes gaillards, libres de basses envies, fourberies et jalousies, songeant à passer le plus agréablement leur temps, et pleins de nobles aspirations vers l'avenir.

Longtemps enfermé au collège, pâli sur les bancs, l'étudiant croit à peine à la liberté nouvelle qui lui est ouverte à la sortie des études classiques et il tient à s'en assurer. Le vaste monde s'ouvre devant lui, quelle perspective! Il sent bouillonner la sève de ses vingt ans. Etre pour ainsi dire maître de lui-même, c'est chose incroyable! Plus de *pensums*, jamais de *retenue* le jeudi, aucune réprimande désormais pour un regard furtif en dehors des barrières au passage d'une jolie miss; tout cela compte pour quelque chose, si vous m'en croyez.

Aussi, voilà l'énigme du plaisir parfois un peu bruyant de ces *jeunes*. Soyez tranquilles, lecteurs, celui-ci sera très honorable juge plus tard, celui là ministre, citoyen modèle, avocat, médecin de mérite, et vous, charmantes lectrices,

trouverez sans doute en eux vos plus douces joies.

Après ces préliminaires j'en arrive à ce qu'on nomme chez nous "une petite époque dans la vie."

Nous sommes à Québec. C'est vers une heure de l'après-midi ; temps joyeux, neige étincelante !

Gaston a loué le cheval et la voiture. C'est un homme d'expédition, ce Gaston là ! Il a toujours l'idée la plus juste des choses.

—Mes amis, *all aboard.* Vous voyez çà, c'est à nous pour l'après-midi. Nous ferons suer ce brave cheval là pour le prix qu'il nous coûte. Que le diable emporte ceux qui ne seront pas contents !

Voici la grande route, voilà la ville qui s'éloigne.

—Ma foi, où allons-nous ? Au Sault ? à Beauport ? où bon Dieu ! Vite ! le cheval est bon et malheur à qui nous apostrophe. Le Sault ! Le Sault ! En route ! File, coursier fameux aux pieds légers comme Achille ! Maintenant, écoutez mes amis, il ne faut pas se rendre là à jeun : Bacchus doit être notre homme.

Le dieu se fait peu prier, et descend de l'Olympe, un vaste flocon, aux formes rebondies, qu'on trouve au prochain hôtel, moyennant quelque dédommagement.

Enfin, voici l'hôtel en face. Suivez ! Voici une chambre. A votre goût, messieurs !

—Toi, Gaspard, tu vois ce piano-là, assieds-toi, et chante nous *Vive la canadienne.*

Gaspard n'est pas un musicien consommé, mais il a. rêvé sur les gammes au collège, cela suffit.

La clochette ébranlée dans toutes ses fibres fait accourir le garçon.

—Allons, qu'est-ce que vous prenez ? Rhum, whiskey, quoi. Apportez nous ça ! Mais en voici un circonspect ! C'est bien, Marcel ! un cigare ! honte ! Pas d'argent pour les cigares ! Es-tu de la tempérance ?

Allons un discours à présent. Alfred ! Alfred !

L'orateur grimpé sur une chaise dit quelques mots et l'on applaudit à outrance...... lorsqu'il n'y a pas de protestations, bien entendu.

Puis une rasade vient réparer les forces de l'orateur.

Quatre heures et demi ! Il faut songer au retour. Tiens, en voici un qui cloche. Allons aide toi ! Et les bras secourables le hissent dans la voiture.

Le retour est aussi joyeux que le départ. Il n'y a de nouveau que celui-ci qui oscille un peu fort. Il faut y veiller, mais bast ! voici une rude ornière et le malheureux chapeau roule sous la voiture.

—Arrêtez ! Arrêtez !

Aussitôt on retourne sur ses pas, on recoiffe l'ami, puis au joyeux son des grelots, on revient chantant à tous les passants :

Gai, gai, gai l'étranger
Qu'il fait bon voyager !

JULES GENDRON

A MA MUSETTE

(Pour le GLANEUR)

Nous sommes au temps joyeux des lilas,
Les soleils sont chauds, les brises sont folles,
Les papillons d'or au fond des corolles
Sommeillent à deux ou jasent tout bas.

La fauvette dit sa chanson lascive
A tous les galants pinsons des bosquets,
Et le linot, dans ses refrains coquets
Chante aux échos sa linotte naïve.

Musettes, éveillons nos cœurs endormis.
Aux champs,les fleurs ont des senteurs nouvelles;
Partout on entend des frôlements d'ailes
Et des bruits d'amour tombent des vieux nids.

C'est l'heure d'aller faire la causette
Sous le gai berceau, comme aux soirs d'antan,
Et d'y répéter l'éternel serment,
L'âme émue et seuls dans la nuit muette.

Nous nous aimerons ainsi qu'autrefois
Toujours à plein cœur ; ma lèvre à la tienne
Saura retrouver l'ambroisie ancienne
Et dans les baisers échangés cent fois,

Nous fortifirons ces chères tendresses.
Ma musette, allons ! c'est le beau printemps
Avec ses parfums, ses rayonnements,
Avec ses sentiers verts et ses caresses.

Viens, nous reverrons dans le jardinet
La vielle tonnelle et son banc gothique,
Coin tout embaumé frais et poétique
Où l'on cueille encore amour et muguet.

G. E. LANGLOIS.

UNE STATUE DE LOUIS XIV A QUÉBEC EN 1687

(*Pour le* GLANEUR)

Louis XIV, le roi soleil, a eu sa statue sur le vieux rocher de Québec.

Aucun historien québecquois, croyons-nous, n'a encore signalé ce fait à ceux qui aiment à connaître toutes les particularités de l'histoire de la vieille capitale.

L'autre jour, en faisant quelques recherches dans les archives de la province de Québec confiées aux soins vigilants de M. Eudore Evanturel, l'auteur bien connu des *Premières poésies*, le passage suivant du procès-verbal d'une assemblée du conseil souverain de Québec a attiré mon attention :

Du Mercredy vingt six feurier 1687.

Le conseil assemblé auquel assistoient Monsieur l'Intendant

Maistres

Charles le Gardeur de Tilly

Mathieu Damours Dechaufour

Nicolas Dupont de Neuuille

Jean Baptiste Depeiras

Charles Denis de Vitré

Et Claude de Bermen de la Martiniere Con^ers^

Veu par le conseil Le proces criminel fait par le Lieutenant General en la preuosté de cette Ville,

à la Requeste de Joseph petit Bruno, Et Simon Jarent Marchands en la Ville des Trois Riuieres, demandeurs Et accusateurs en cas de Meurtre commis en la personne d'Henry Petit Marchand bourgeois de Paris frere du dit Bruno Et beau frere du dit Jarent, Le substitut du procureur general du Roy en lad. preuoste joint, Allencontre de Jean Gaultier dit La Rouche Taillandier en cette ville, accuzé d'auöir tiré vn coup de fusil dont led. Henry Petit auroit Esté blessé Et est ensuite deceddé. Sentence du dit Lieutenant General du dix huit decembre dernier, par laquelle led. Gaultier est déclaré deuëment atteint et conuaincu d'auoir le jour que le *buste de sa Majesté fut Esleué a la basse ville de Quebec a la place publique*, tiré le coup de fusil dont led. deffunt fut blessé à mort............"

Louis XIV étant la *majesté* régnante en 1787, le buste *esleué à la basse ville de Québec* était donc celui de ce grand roi.

Nos antiquaires pourraient-ils nous donner quelques détails sur ce buste ? Sur quelle place publique était-il ? A quelle occasion fut-il élevé ? Qu'est-il devenu ? Ce sont là autant de recherches pour nos chercheurs.

Qui relève le gant ?

PIERRE GEORGES ROY

LE PERCHE

(*Pour le* GLANEUR)

Il s'est formé un cercle d'amateurs qui commencé à publier des documents relatifs à l'histoire de la province du Perche, la même d'où sont venus les premiers cultivateurs du Canada, c'est-à-dire ceux de la côte de Beaupré, tels que les Bédard, Morin, Ardouin, Badeaux, Forget, Giffard, Boucher, Cloutier, Giroux, Guyon (Dion), Drouin, Bigot, Maheux, Poulin, Poisson, Godé, Pinguet, Hayot, Drouet, Gagnon, Gadois, Mauger, Paradis, Négrier, Boulé, Robin, Dodier, Tavernier, Malet, Dupont, Lemaine.

Ceux de nos amateurs d'histoire qui désireraient souscrire à cette publication, peuvent s'adresser au docteur N. E. Dionne, du *Courrier du Canada*, ou à moi-même. Il en coûte un peu moins de deux piastres par année.

Les écrivains du Canada sont admis à titre de collaborateurs; bien entendu, il devront parler des familles issues du Perche dont l'histoire leur est familière.

Ce rapprochement entre les hommes instruits de la province du seigneur de Beauport et les Canadiens d'à présent qui se livrent à l'étude de nos premières et plus anciennes paroisses, est de toute nouveauté. Cette fois, la France

vient à nous ; elle demande que nous répondions au désir qu'elle éprouve de savoir ce que sont devenus ses enfants. Hé ! mère longtemps oublieuse, vos fils ont prospéré ici ; je vous les présente « comme une armée rangée en bataille » tant ils sont nombreux.

Il y a une dizaine d'années, M. le juge Turgeon, de Mortagne, Perche, me demandait si les archives du Canada indiquaient ce qu'est devenu Charles Turgeon parti pour la Nouvelle-France vers le milieu du dix-septième siècle. Je lui répondis que la descendance de son parent est légion chez nous et compte, et a compté dans ses rangs des hommes de toutes les classes : avocats, cultivateurs, pilotes, notaires, marchands, industriels, prêtres, marguillers, évêque, journalistes, etc.

Nous pouvons répondre de même sur l'énoncé de la plupart des noms des gens du Perche établis en Canada.

Voici un vaste champs d'étude qui s'ouvre aux passionnés de notre histoire intime—et cette histoire intime est presque tout pour chacun de nous. Exploitez-le, jeunes écrivains, vous en tirerez plaisir pour vous et gloire pour le pays.

Les Percherons ont été relativement au Canada ce que les Francs ont été à la France : un petit groupe d'hommes solides marquant de

son empreinte tout nouvel arrivant et créant l'esprit indomptable des Normands sur les bords du grand fleuve dont ils s'étaient fait une patrie. Qu'on les révère et que l'on parle d'eux—voilà le devoir des Canadiens-Français.

BENJAMIN SULTE

A LA VIERGE MARIE !

(*Pour le* GLANEUR)

O ma mère du ciel, ô muse que j'implore,
Les accents de mon luth sont bien faibles encore
Pour chanter Jésus-Christ !
Mais si vous me guidez, si votre voix m'inspire,
Si vos chants maternels ont passé par ma lyre,
Ah ! j'aurai bien écrit !

Quand Jésus, votre fils, à la foule en démence
Apparut glorieux et qu'un concours immense
En chantant l'acclamait ;
Quand le peuple perfide éclatait d'allégresse,
Dites-nous quel penser de joie ou de tristesse
Mère, vous animait.

Lorsqu'Israël, ingrat ! parachevant son crime,
Fit souffrir et mourir l'innocente victime
En d'horribles tourments,
Inspirez mes accents que je dise, ô Marie,
Tous les maux qu'a soufferts votre âme endolorie,
En ces affreux moments !

Quand le Christ triompha de la tombe profonde,
Lorsqu'ayant tout souffert pour le salut du monde,
De tout il fut vainqueur;
Que je dise comment l'angoisse maternelle
Fit place, dès ce jour, à la joie éternelle
Au fond de votre cœur!

FRID-OLIN

NOTE.—On sera indulgent pour la témérité enthousiaste des jeunes. C'est dans cette pensée que je me permets d'offrir au GLANEUR la primeur d'un essai de poéme sur le grand drame chrétien, la passion de Notre Seigneur Jesus-Christ!

PENSÉES SUR L'AUTOMNE

(*Pour le* GLANEUR)

Un vent glacial souffle avec violence sur la campagne, et emporte dans un tourbillon les feuilles jaunies qui jonchent la terre.

Les arbres, dépouillés de leurs plus beaux ornements, présentent un bien douloureux spectacle; un ciel gris et monotone ajoute à la tristesse de la nature.

Plus de zéphyrs, plus de mélodies dans les bocages, plus de ces parfums qu'exhalent les roses, plus de ces bosquets au doux ombrage, plus de ces promenades en canot sur le lac, alors que le soleil jette ses derniers rayons et que la nuit, drapée de son sombre manteau, monte à l'horizon, partout la solitude, partout le calme,

partout l'ennui et la souffrance. C'est l'automne !

L'influence de la nature sur le cœur de l'homme est grande, et selon que celle-là semble partager la joie ou la douleur, celui-ci jouit ou souffre.

L'automne, plus peut-être que tout autre saison, a la puissance de produire chez l'âme humaine un sentiment indéfinissable de tristesse, une sorte d'abandon à la solitude.

Pourquoi ? Parcequ'il est l'expression véritable du caractère de la vie humaine, c'est-à-dire l'expression de l'ennui.

La nature, en ce temps de l'année, quittant à regrets ces magnifiques parures qu'elle étalait avec tant d'orgueil lors des beaux jours de l'été, semble pleurer en silence et attendre, triste et résignée, le lincueil qui bientôt la couvrira.

N'avons-nous pas le même sort ? Est-ce que notre vie si courte, si bientôt passée, n'a pas la mort pour terme ? A chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde, nous marchons vers le lieu où blanchiront nos ossements ! Nous avons beau regarder en arrière, nous avons beau vouloir nous arrêter aux fleurs odorantes qui bordent le chemin de la vie, une force invincible nous pousse en avant, c'est-à-dire vers la tombe !

Une année et la vie humaine ont plus d'une ressemblance ; le printemps, c'est l'enfance ; l'été, c'est l'âge mûr ; l'automne, c'est la vieillesse ; l'hiver c'est la mort !

A chaque automne l'année semble agoniser dans les bras du Temps ; ce sont les dernières lueurs du soleil couchant, ce sont les paroles sublimes et inspirées du poéte mourant, ce sont ces pleurs déchirants, cette immense douleur, ces terribles souffrances qui précèdent la mort !

L'automne nous avertit de la rapidité de la vie ; les années, comme les hommes, naissent, passent et se remplacent ; ce qui est passé devient oubli, et ce qui est avenir devient mystère !

L'homme, malgré son attachement réel aux souvenirs, semble chercher à connaître ce qu'il sera demain, ce que le futur lui réserve de douloureux ou de joyeux.

L'automne nous dit que nous sommes ici-bas que pour un temps passager, et c'est à nous donc de profiter de cet avertissement.

Comme cette année qui déjà bientôt va disparaître dans l'abîme du passé, nous serons un jour au seuil de l'Eternité, et la mort nous en ouvrira les portes.

Paul Durand.

UN POÉTE INCONNU

(*Pour le* GLANEUR)

Pendant que j'étais en villégiature à Sainte-Anne de la Pérade, il y a deux ans, la maîtresse de pension où je me trouvais, sachant que j'étais

bouquineur, m'apporta un jour un manuscrit qu'elle avait trouvé dans un vieux coffre laissé par un pensionnaire *en rupture de paiement*, comme elle disait.

Ma curiosité étant éveillée, je feuilletai page par page le cahier en question. Il ne contenait que des romances démodées. Cependant deux choses attirèrent mon attention et j'en pris une copie.

Sur le verso de la couverture se trouvaient deux inscriptions dans l'ordre suivant :

15 Décembre 1874
Demoiselle Joséphine God... t

13 Janvier 1874
Honoré Ang... Pointe Lévis
Temps mémorable

Ces deux dates, ces deux noms m'avaient lancé dans un abîme de réflexion dont je fus tiré en apercevant une poésie canadienne inédite (je le crois du moins) et sans signature.

Malgré les fautes, malgré la versification plus ou moins bonne, je la lue et relue avec plaisir. J'y trouvais une certaine naïveté jointe à une certaine saveur de terroir qui n'était pas sans charme. Je résolus alors de ne pas laisser moisir dans l'ombre cette inspiration d'un poéte probablement inculte, mais des circonstances me firent oublier mon projet et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis le mettre à exécution. Il

n'aura certes rien perdu par ce retard car, j'en suis persuadé, les lecteurs du GLANEUR le liront avec tout l'intérêt qu'ont pour eux les choses du passé.

Voyez :

L'HEUREUX CANADIEN

De loin je vois la cime
O mont charmant
O toi fleuve sublime
Beau Saint Laurent.

Tu es trois fois béni,
Cher à mon cœur,
Canada ma patrie,
Salut, bonheur.

Mes vœux, je réitère
Pour mes amis,
Pour cette bonne mère,
Que je chérie.

Ah ! que je l'aime encore !
Les blancs cheveux
Pour moi donc vont éclore
Des jours heureux.

Enfin notre navire
Touche le port
Quels sentiments
Des doux transports.

Ah! oui, c'est bien Marie
Qui nous guida
Je revois ma Patrie
Mon Canada.

L'auteur me semble être un de nos braves marins, joyeux de revenir au pays et qui occupait ses loisirs en faisant des rimes.

E. Z. MASSICOTTE

CRESCENDO

A MELLE * * *

(*Pour le* GLANEUR)

Vous êtes jeune fille
Allez au gré de vos amours.
C'est le temps où l'on brille,
Le temps où l'on est gai toujours.

Quand vous serez épouse
Un rêve dira tous les soirs
A votre âme jalouse
La douce chanson des espoirs.

Et quand vous serez mère
Vous aurez des transports brulants
De voir votre chaumière
Joyeuse, au bruit de vos enfants.

Quand viendra la vieillesse
Il faudra rester au logis
Où vous direz sans cesse
Des chants aux fils de votre fils.

René P. LeMay

LA PATRIE

(Pour le GLANEUR*)*

Dieu en jetant l'homme dans le tourbillon du monde lui met, dans le cœur, un amour aussi incompréhensible que sublime pour le coin de terre qui le voit grandir.

Chaque être qui naît vient au monde pour servir deux causes sacrées: Dieu et la Patrie. Mais ces deux grands noms semblent toujours s'unir et fraterniser ensemble par le mystère divin de leur expression !

C'est la patrie qui dans la solennité de ses fêtes fait vibrer l'enthousiasme de nos âmes, c'est la patrie qui fait battre nos cœurs de cet amour national si grand et si sublime, c'est la patrie cet étendard vainqueur qui flotte triomphalement sur la citadelle victorieuse du pays, c'est la patrie ce drapeau vaincu, troué de balles, qu'un ennemi emporte dans ses rangs tout maculé du sang de ses courageux défenseurs c'est,

la patrie cette terre que nous aimons, c'est la patrie cet air embaumé que nous respirons, c'est la patrie cet amour inné et profond que nous avons pour les lieux de notre enfance, c'est la patrie tout ce qui nous fait vivre, parfois heureux et contents, sous le ciel qui nous est familier.

C'est Dieu qui a fait la Patrie, mais c'est la Patrie qui a enfanté les peuples et les nations.

Les hommes de l'antiquité élevaient le premier des autels à la patrie, et c'était elle qui leur dictait ce qu'ils avaient de plus sacré à faire, dans la famille, dans l'état, au moment du péril, comme dans la victoire, c'est-à-dire : leur *devoir* !

La patrie ! c'était la seul chose que les Romains ces fameux et terribles guerriers craignaient, aimaient et vénèraient.

C'est la patrie qui a enfanté la vertu des Brutus, c'est au nom de la patrie que sont tombés les tyrans oppresseurs de leur pays, c'est pour la patrie que tant de magnanimes héros sont morts, c'était pour elle qu'on voulait la liberté, et que drapé dans les plis de son glorieux étendard on mourait content d'avoir fait son devoir.

C'était pour la patrie qu'Eustache de St. Pierre, riche et heureux, offrait sa fortune et sa vie.

Ah Patrie ! patrie glorieuse et divine ! combien de héros tu as crées, combien de courages sont éclos à ton nom, combien de magnanimes

défenseurs ton amour a fait surgir, combien d'hommes illustres sont morts pour ta cause sacrée ?

Seul le temps peut lire dans les annales des dix-huit siècles et demi, témoins oculaires des nobles figures de tous les patriotes qui ont passé sur la terre, en courant vers un but inévitable mais caché dans un mystère.

La mort a fauché bien des vies, bien des existences, bien des peuples ; cependant sa lame se fut ébrèchée si elle eût osé frapper sur le diamant indestructible du patriotisme.

"Tout passe", dit-on mais l'amour de la patrie ne passe pas ; de père en fils, de génération en génération on se transmet les glorieuses traditions de la patrie et tous les cœurs battent à ce nom *inoubliable*.

La patrie ce n'est pas notre père où notre mère, mais c'est quelque chose de plus que celà ; car on a vu bien des hommes généreux aimer mieux sacrifier un parent pour sauver la patrie.

Personne n'ignore que Guillaume Tell forcé de perdre sa ville natale ou de risquer la vie de son fils unique, l'offrit en holocauste à sa patrie ; mais ce grand cœur n'eût qu'à se réjouir d'un tel dévouement, car Dieu veillait sur la vie du fils d'un tel homme !

Mais la patrie, c'est le mobile puissant qui faisait chanter au milieu des tortures et des supplices les plus atroces ces pauvres sauvages des

solitudes de la vaste Amérique ; c'était pour leur patrie qu'ils montraient ce courage aussi singulier qu'admirable lorsqu'on inventait pour leur mort tout ce que la cruauté la plus raffinée peut imaginer de plus souffrant. Ils mouraient seuls, isolés des leurs, ces pauvres enfants du désert, mais ils rendaient le dernier soupir contents parcequ'ils s'offraient comme des victimes pour la gloire de leur patrie.

De pareils dévouements ne peuvent éclore que pour une cause bien sainte, bien grande et bien divine !

C'est que l'homme quelqu'il soit se sent entraîner à aimer, à vénérer ce que nous appelons la Patrie, mais ce dont nous ne pouvons jamais exprimer toute la grandeur et toute la majesté.

Les âmes les plus insensibles aiment leur pays ; il ne serait pas pétri de la même pâte que ses semblables celui qui renierait sa patrie pour un sol nouveau et étranger.

Nous l'aimons de toutes les forces de notre âme ce coin de terre qui nous a vu naître.

Loin de la patrie, on ne peut vivre heureux ; car une certaine tristesse empreinte de mélancolie hante toujours l'exilé.

Il est vrai qu'ici-bas le bonheur n'est qu'un vain nom, c'est le qualificatif d'une vie idéale que nous rêvons sans jamais pouvoir l'atteindre ; mais une vie ne se passe pas sans une heure de félicité, sans un rayon de bonheur. C'est bien

court, mais c'est une consolation suprême qu'une bonté supérieure nous accorde.

Or, ces trop courts instants on ne les peut bien goûter que sur le sol de son pays, car la patrie seule sourit à l'homme, comme seuls les rayons du soleil peuvent donner à la terre sa splendeur naturelle.

La patrie doit être la chose la plus chère à l'homme après Dieu, mais comme la raison et le sentiment doivent marcher ensemble ne les oublions jamais et ne démentons pas l'amour et la vénération de dix-neuf siècles de progrès.

La Patrie c'est la plus belle création de Dieu après l'homme, et elle est tellement liée à ce dernier qu'il ne peut vivre longtemps éloigné d'elle.

Ah ! noble patrie ! accepte nos hommages, toi pour qui l'on meurt content, toi à qui l'on donne avec joie jusqu'à la dernière goutte de son sang, toi qui enfante les dévoument les plus merveilleux et les plus sublimes, oui toi glorieuse patrie !

RODOLPHE BRUNET

L'ARCHITECTURE

(*Pour le* GLANEUR)

Il n'y a pas de profession qui touche de plus près à l'art que celle de l'architecte ; et de fait, l'architecture, dans sa plus haute expression est véritablement un grand art qui a fourni au monde de grands artistes. Parmi les merveilles de l'art ancien on compte les ruines du Parthénon à Athènes' dont la colonnade en marbre blanc offre le modèle le plus parfait pour la pureté des lignes, l'harmonie des contours et la justesse des proportions, de tout ce que l'antiquité nous a laissé de monuments.

Les grands architectes ont toujours été classés parmi les artistes qui ont fait honneur à leur temps, et si les noms de la plupart des architectes qui ont au moyen âge destiné les plans des merveilles gothiques dont se couvrait l'Europe, sont restés inconnus, ceux de la renaissance en Italie comme en France, appartiennent à l'histoire. Michel Ange lui-même n'a pas dédaigné d'achever l'œuvre de St-Pierre de Rome, laissé inachevée par la mort du Bramante; le cavalier Bermini, a signé de splendides monuments; en France Puget, Le Nôtre, Mignard, etc, sont illustres au même titre que les Poussin, les Coypel, les sculpteurs et les peintres qui ornaient leurs ouvrages.

Mais si l'architecture est un art, qui doit par conséquent beaucoup au génie personnel de l'homme et à la richesse de son imagination, elle

est aussi une science, une science mathématique qui exige des connaissances utiles et variées. Les anciens faisaient tout grand, et leurs énormes voûtes s'arcboutaient sur des pilliers monstres qu'aidaient au besoin d'épais contreforts. Plus tard on a cherché l'élégance, de sveltes colonnettes réunies en faisceaux et répondant aux voussures des voûtes en ogive, soutenaient les chapiteaux; malgré leur élégance et leur semblante tenuité, étaient solides et résistants.

La hardiesse des architectes alla jusqu'à bâtir, pour ainsi dire dans le vide ; Michel Ange a pris le Panthéon d'Agrippa, vaste rotonde au centre évidé dont les assises reposent sur le sol, et il a placé une coupole de mêmes proportions, pareillement évidée au centre, à 200 pieds du sol, sur quatre arches en plein cintre dont les bases reposent sur la saillie des chapiteaux des quatre pilliers immenses qui entourent l'abside de la basilique de St Pierre à Rome.

Evidemment Michel-Ange connaissait les lois de la résistance des matériaux; il a su calculer la poussée de cette énorme coupole de pierres et de briques, car depuis 400 ans pas une crevasse ne s'est encore montrée dans son œuvre.

Nous bâtissons aujourd'hui d'une façon moins grandiose et moins coûteuse, le bois et le fer remplacent le marbre et le granit; mais nos architectes n'en ont pas moins à résoudre à chaque instant des problêmes du même genre.

* * *

Les nombreux édifices publics et privés dont Montréal s'enorgueillit sont une preuve que parmi eux on en trouve qui savent, à la fois à la science du calculateur joindre le goût de l'artiste. Un simple coup d'œil sur la rue St-Jacques suffit pour convaincre l'homme le plus mal disposé que nos architectes valent bien ceux que l'on importe des Etats Unis. Voyez par exemple la bâtisse de la " New-York Life " dont l'architecte est américain et comparez-le à la batisse voisine, celle de l'"Assurance Imperiale". Comparez cette masse rouge, informe, pesante, percée de trous carrés enguise de fenêtres, à la belle prestance de sa voisine, ses trois colonnades superposées d'ordres divers, commençant par la plus solide et la plus sévère et finissant par le plus élégant et le plus fleuri, etc.

Sans vouloir soulever ici une question de nationalité ne trouvons nous pas chez nos architectes canadiens français plus de goût, plus d'imagination et autant de science que chez leurs collègues de langue anglaise, bien qu'ils n'aient pas aussi souvent que ces derniers l'occasion de donner un corps de brique et de pierre à leurs conceptions ? C'est peut-être cependant un préjugé de race, ou bien cela provient de notre tempéramment pour qui le beau n'a peut-être pas tout à fait la même forme que pour le tempérament anglais.

Dans tous les cas, Montréal, la ville la mieux bâtie, sans contredit, de toute l'Amérique du Nord est une preuve que nos architectes, canadiens français ou canadiens-irlandais, anglais et écossais valent autant, au moins comme corps, que ceux de toute autre ville, province ou état de ce continent.

J. Alcide Chaussé

NOTRE AVENIR !

A mon ami Pierre Bedard

(*Pour le* glaneur)

Ah !, demain, c'est la grande chose :
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause ;
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Victor Hugo

O mon noble pays, objet de ma tendresse,
Vois ton peuple marcher,le cœur plein d'allégresse
Le fécond sentier, du progrès !
Ah ! ta gloire jamais encore ne fut ternie ;
Mais, hélas ! j'aperçois au loin la jalousie
Contre toi préparant ses traits.

Elle veut démolir ce superbe édifice
De la religion, que par maint sacrifice
Nos aïeux avaient élevé ;

Elle veut enlever nos lois, notre langage,
Ne souffrant même plus, dans sa fureur sauvage,
Que nous marchions le front levé.

Quoi ! notre nation verra sa gloire éteinte ?
Elle ne sera plus libre loyale, et sainte ?
Oh ! non, ce ne sera jamais,
Tant que de notre histoire on relira les pages,
Tant que dans notre cœur, tant que sur ces rivages
Subsistera le nom français.

Oui, luttons : l'avenir doit être notre guide ;
Le passé glorieux nous servira d'égide
Lors de ces sublimes combats ;
Et nous continuerons notre marche ascendante
Sans que pour un instant l'orage ou la tourmente
Jamais puisse arrêter nos pas.

Pour l'amour du pays, ne prêtons pas l'oreille
A celui qui dirait, malveillante corneille,
Notre avenir, c'est d'être anglais !
Avec Dieu pour soutien et la France pour mère,
D'une commune voix nous dirons, je l'espère :
Toujours nous resterons français !

EDOUARD S.

LES YEUX QUE J'ADORE

(*Pour le* GLANEUR)

Ils sont noirs les yeux, les beaux yeux que j'adore.

Noirs comme la poudre qui menace d'éclater, noirs comme le firmament dans les soirs d'orage.

Ils brillent les yeux, les beaux yeux que j'adore.

Ils brillent comme la poudre qui s'enflamme, comme les éclairs de la foudre qui gronde. Quand ils me regardent, ces yeux, je m'incline et je tremble, comme l'esclave sous le regard d'un maître cruel.

Je demande grâce et je crie pitié, je tends les mains et je me traine à ses pieds pour échapper à la lueur de ses grands yeux noirs.

Les poignards des bravi de Venise se brisent dans la plaie, tuent et ne font pas saigner ; ses yeux plus aigus que les poignards tuent et font pleurer.

Je cherche dans ses yeux un nom exécré, pour lui vouer ma haine et j'y trouve parfois le nom aimé d'un homme que je voudrais déchirer de mes dents.

Ils se ferment ces yeux, ces beaux yeux que j'adore, et le monde est désert. Les hommes deviennent méchants et je les hais. La bise glaciale me bleuit les mains, le soleil est sans rayons et

sans chaleur. La nature devient le chaos, les astres des phares éteints. C'est la nuit pour mon âme, la nuit dans toute son horreur, avec ses fantômes et ses visions étranges, avec un firmament sans lune et sans étoiles.

Ils brillent les yeux, les beaux yeux que j'adore, et l'hiver s'est envolé, et voilà le printemps. La nuit est disparu et voilà le beau soleil, les ténebres épaisses ont fait place à la lumière. L'univers est repeuplé, le monde est vaste, il est grand. Je donne la main au mendiant en y ajoutant l'aumône, j'embrasse dans une vaste étreinte tous les hommes, je vois tout le monde heureux partageant mon bonheur puisque je vis sous l'éclat de ses yeux, des beaux yeux que j'adore.

Oui le poete l'a dit :

......La terre est belle et le ciel est superbe
......Mais quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit,

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches.
Ton beau regard terni par de longues douleurs ;
Quand sur les maux passés tout à coup tu te penches
Que tu veux me sourire et qu'il te vient des pleurs;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses
Ce que de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses
C'est bien plus que la terre et le ciel, c'est l'amour !

L'enfant demande à Dieu chaque matin le pain de la journée ; le riche demande encore des richesses, le pauvre un peu de bonheur dans la chaumière. Les fleurs demandent chaque matin un peu de rosée, le lion le vaste désert et un brillant soleil. Ce que je désire sur cette terre, ô mon Dieu, c'est de toujours vivre sous l'éclat de ses yeux, des beaux yeux que j'adore.

MATHIAS FILION

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

(*Pour le* GLANEUR)

Le GLANEUR est encore à son berceau et déjà, tout auprès de lui, il voit s'ouvrir une tombe, celle d'un *jeune*, d'un vaillant au cœur noble, au dévouement sincère, qu'il allait compter au nombre de ses meilleurs amis, de ses plus fidèles protecteurs. C'est un signe de prédestination : car, infailliblement, l'œuvre qui a été enfantée dans la douleur est forte contre les revers subséquents, par le fait même de son origiue, et d'autre part, profite mieux des jours de triomphe qui viennent luire, pour avoir connu l'infortune à l'heure de ses débuts.

Aussi est-ce dans les sentiments d'un deuil profond, mais sans découragement aucun, que nous nous inclinons, aujourd'hui, sur ce tertre tout frais, pour y déposer une couronne d'immortelles,

celle de nos regrets sincères, de nos sympathies fraternelles—car, en effet, il n'est peut-être pas, sauf celle de nature, de confraternité plus intime que celle qui se forme entre les amants de la plume, les frères en littérature !

Charles Marie Ducharme, notaire de Montréal, l'un des nôtres, vient de mourir ! Il est mort, comme il venait de s'inscrire dans la phalange que nous tentons de former—jeunes téméraires qu'on nous dira, sans doute—pour attaquer cette forteresse redoutable, l'indifférence littéraire où languit notre cher pays ! Il est mort, notre ami, ne léguant à notre œuvre que son nom, déjà célèbre, avant même que d'avoir pu, terrassé qu'il se trouvait par la maladie cruelle qui paralysait, depuis déjà quelque temps, son énergie ordinaire, avant que d'avoir pu faire bénéficier d'un seul de ses articles, magistralement touchés, le GLANEUR dont il saluait, naguère pourtant, avec entousiasme, la récente apparition, de son lit de mourant !

Nous déplorons bien vivement cette grande perte qui affige, aujourd'hui, notre premier essor, et cependant nous nous consolons par la pensée que toute cause juste et bonne voit son succès garanti, du jour quelle a eu son premier martyr. Et Ducharme meurt, à vingt-six ans, martyr un peu de la cause littéraire, dont nous sommes fiers de rester ses co-adeptes survivants !

Vingt-six ans, comme c'est jeune pour descendre dans la tombe ! Surtout quand, déjà, on

a eu le talent et le courage d'esquisser le plan d'une vie aussi bien remplie pour le bénéfice de la religion et de la patrie que celle de Ducharme l'aurait été !

Redisons, en deux mots, ce qu'il avait déjà fait. Après un cours d'études brillant chez les pères Jésuites, à Montréal, il s'était fait admettre d'emblée dans la profession du notariat, où il pratiqua, un certain temps, avec plein succès.

A peine émancipé des travaux de l'école, il consacra tous ses loisirs à la littérature. Il paraissait même décidé, depuis ces derniers mois, à en faire une profession, à l'exclusion de toute autre. C'était naïf, dans un pays ingrat comme est le nôtre à cet égard ; mais Ducharme qui avait de l'*étoffe* et du courage plein le cœur, ne doutait de rien, en fanatique, mais fanatique honnête et pur d'intention, du culte auquel il se vouait !

Les quelque huit années, dans le cours rapide desquelles il avait déjà conquis, de haute lutte, son titre d'écrivain et d'écrivain de mérite, ont vu tomber de sa plume une foule de jolies pièces, prose et poésie. La justesse et l'élégance n'altéraient en rien, chez lui, la fécondité, et comme il serait trop long d'énumérer les meilleures seulement de ses productions, nous renvoyons le lecteur aux recueils où elles sont consignées. Il en a semé un peu partout dans nos revues canadiennes-françaises ; mentionnons entre autres *La Revue Canadienne*, Le *Monde Illus-*

tré, Le *Bazar*, puis L'*Etendard*, Le *National* de Montréal, l'*Etudiant* de Joliette, etc, etc. A voir surtout, nous le recommandons chaleureusement, son volume de mélanges, publié l'an dernier, sous le titre *Ris et Croquis*. Son talent, encore en éclosion, mais déjà très original, s'y revèle tout entier. Ducharme, pour un avenir prochain, nous en promettait d'autres, et il était homme à tenir parole. La mort ne le lui a pas permis. Que celui-là lui serve d'impérissable monument, il en est digne et peut suffire à la tâche !

Du reste, Ducharme laisse de quoi former encore un fort joli volume posthume : espérons que quelqu'un de ses bons amis en tirera parti, la chose, certes, en vaut la peine.

Ce qui distinguait Ducharme prosateur, c'était une finesse de critique, une délicatesse d'analyse, assez rares parmi nos censeurs littéraires du Canada français. Il allait être, avec de la pratique, de première force comme critique de littérature : sa série d'articles dans les premiers numéros du *National*, sur la littérature canadienne durant la dernière décade, et ses dernières chroniques de l'*Etendard* sont là pour corroborer mon témoignage.

Mais Ducharme était un modeste non moins qu'un érudit, et voilà pourquoi il ne s'est pas fait grand bruit autour de son œuvre qui en était digne, pourtant, mieux que bien d'autres qui soulèvent des tonnerres de réclame.

Catholique convaincu, ardent patriote, on sentait toujours, avec plaisir, résonner ferme cette double note dans tous les écrits de Ducharme. Et comme cet humble, ce petit volontaire, avait la plume pour être, au moment voulu, un vigoureux polémiste, on sent que la Religion et la Patrie, en vérité, pouvaient attendre de son dévouement les plus éminents services.

Aujourd'hui ces espérances sont anéanties ; mais l'exemple reste et formera je l'espère, plus d'un imitateur. Tout en pleurant sur ses cendres, prions Dieu qu'il daigne accorder à notre ami la récompense de tous les services qu'il eut rendus à la sainte cause, par le monde, s'il eut vécu cinquante années de plus ?

Quant à nous, du Glaneur, non content d'avoir payé à la mémoire de ce pauvre Ducharme un faible tribut d'amitié reconnaissante nous sollicitons de la famille du défunt, en lui présentant nos plus affectueuses condoléances, l'honneur, de partager avec elle et le poids de l'infortune où le plonge ce décès et aussi l'espoir d'un bonheur prochain et éternel pour la belle âme de celui que nous regrettons ensemble !

Jules Saint-Elme

AU COUVENT

A ma sœur Eugenie

(*Pour le* glaneur)

Septembre nous vient avertir:
Pour le couvent, tu doit partir,
Seurette aimée!
Vacance, tu vas t'envoler!
Hélas! de quel nom t'appeler:
Ombre ou fumée?

Ma sœur, les beaux jours sont finis;
Des bois les arbres sont jaunis:
Voiçi l'automne!
Morose, et les larmes aux yeux,
Aux tiens hélas! fais tes adieux:
Le départ sonne!

Pour toi plus de riant soleil,
De fleurs au calice vermeil,
D'éclats de rire;
Car on goûte peu de douceurs
Sous l'œil trop vigilant des Sœurs...
(Dois-je le dire!)

Tu regrettes tes chers parents
Et tous ces plaisirs enivrants
De la famille;
Peut-être aussi, dis le ma sœur,
Celui qui t'entr'ouvrit son cœur
Dans un quadrille!

Mais, quand ces longs mois finiront,
Mettant de côté Cicéron
Ou Démostnes,
Je reviendrai, tout comme toi,
Passer sous notre joyeux toit
Quelques semaines.

En attendant cet heureux jour,
Du fond de ton nouveau séjour,
Pense à ton frère,
Qui voulut—c'est un grand travers !—
Adoucir par de méchants vers
Ta peine amère !

LUDOVIC

LA BOITE MYSTÉRIEUSE

(*Pour le* GLANEUR)

Ne vous êtes-vous jamais demandé, amis lecteurs, quel effet a pu produire l'arrivée d'un piano au milieu de braves paysans qui n'en avaient jamais vu ?

Ecoutez-moi bien.

C'était en 18... Dans une cabane bâtie devant une belle maison neuve, un groupe de paysans et de paysannes était réuni, causant à voix basse, nez à nez. De temps en temps, un homme jetait un regard anxieux vers la fenêtre.

—Holà, s'écria-t-il tout-à-coup, qui a-t-il donc devant la maison de M. X ?

Tous accoururent à la fenêtre et virent, à leur grande surprise, devant la maison neuve, une boîte immense. Que pouvait-elle contenir ?

—Une bête inconnu, sans doute; hasarda un paysan.

—Laissez donc, c'est plutôt le diable, fit une vieille, en se signant rapidement.

C'est peut être un malfaiteur qui est caché là dedans, insinua le fripier d'a côté en frisonnant.

—Cela ne m'étonnerait pas, ajouta le mercier, en hochant gravement la tête.

Tout-à-coup le silence se fit dans le noyau de curieux. La porte de la maison d'en face venait de s'ouvrir et un homme armé d'un outil en sortait. C'était M. X qui venait ouvrir la mystérieuse boîte.

Au moment où Vénus vint annoncer l'heure du repos, un son doux et mélancolique, un son inconnu se fit entendre au milieu du silence.

C'était le piano que M. X, artiste de mérite, faisait parler. Je vous assure qu'il y avait bien là de quoi préoccuper les voisins et surtout les voisines. On ne savait que penser de ce bruit étrange. Le pianiste ne prêtait aucune attention aux nombreuses commères qui le poursuivaient de leur curiosité et s'enthousiasmaient de plus en plus devant son nouvel instrument. Pouvait-il soupçonner, en effet, que le piano sur lequel il jouait était la fable du quartier depuis plus de deux heures.

Enfin on eut bientôt le mot de l'énigme. Quelques jeunes gars osèrent pénétrer dans le salon de la maison neuve et se hasardèrent même à toucher l'instrument.

Voyant que cette boîte n'avait ni pattes, ni queue, ni cornes, nos deux jeunes héros s'écrièrent en s'élançant dehors: Venez voir, venez voir, *ce n'est pas mauvais.*

Monsieur X avait compris. Il leur fit signe de s'approcher et leur expliqua tout. Pour le coup c'en était trop: chacun imagina sur l'apparition de cette merveille une histoire à sa fantaisie.

Rien ne pèse tant qu'un secret,

a dit Lafontaine. Ceci n'était pas un secret, mais c'était une chose si nouvelle que chacun la raconta à sa manière, engageant tous ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de voir la merveille, de venir au plus tôt vérifier eux-mêmes toute la perfection contenue dans cette boîte.

Le lendemain donc, au petit jour, plusieurs centaines de paysans étrangers attendaient déjà à la porte de la maison de M. X le moment propice pour voir la curiosité. On leur avait raconté des choses tellement impossibles qu'il ne furent que médiocrement surpris à la vue d'un si petit meuble mais tous furent émerveillé de la beauté des sons qu'il rendait. Les commères firent marcher leur langue encore pendant quelques jours, mais à la fin ne pouvant plus rien inventer, elles se turent. Cependant quelques vieilles des vieilles ne pouvaient s'empêcher de faire un signe de croix dès qu'elle entendaient le son du piano: c'était plus fort qu'elles.

Zénon Paquin

CAPRICE DE LA PLUME

(*Pour le* GLANEUR)

édard e lme dron ert may net tte nd ssé

BIENVENUE AU

Alar Saint- Ge Bois L Filio Br Caou Dur Cha

hevrier ban ult tier orisset in glois

CHARMANT

Ruth Dus Fo Lorr La Laba

ierre G. non illy d-Olin rof agné te ssicotte on rt vreau vadec

PETIT GLANEUR

Roy Paquin Z De Fr Rei Su M Gag Veb Ga Se

EDOUARD AUBÉ

AU PAYS NATAL

(*Pour le* GLANEUR)

Sur la rive sud de notre majestueux Saint-Laurent, à quelques heures en amont de l'île de Montréal, je sais un gai petit village. Il est là, perdu sur les bords du grand fleuve comme un nid de verdure près d'un charmant ruisseau, où il se cache modestement dans les algues vertes de la rive.

Simple et paisible, frais et gracieux, il semble, non sans une certaine coquetterie, mirer son front dans l'onde même du fleuve géant dont les flots adoucis et quasi vaincus, à son aspect, viennent mollement caresser la berge où il repose.

Avec sa grande rue unique, qu'une ombreuse fraîcheur dispute aux rayons ardents du soleil, avec son dôme verdoyant dont l'ont couronné, comme d'un diadème, les arbres qui l'ornent partout, le gentil hameau offre le plus joli coup d'œil.

Quel aimable spectacle, ce groupe de vertes îles, dispersées avec art, comme autant d'émeraudes, surgissant, ça et là, du sein des flots argentés! Sous un ciel des plus serein, quel climat bienfaisant! Comme cet air est pur et vivifiant que jette en passant, sur la rive, le rapide courant du fleuve le plus beau du monde !

Et quelle merveille, surtout, que cette immense cataracte dont la grande voix fait gémir

continuellement les échos des bois voisins! Grandiose spectacle que celui de ce combat gigantesque des flots pressés et tumultueux d'un grand fleuve, dans un antre insondable creusé au fond même du lit des eaux!

Quand gronde l'ouragan et que l'aquilon fait furie, il faut les voir, les vagues monstrueuses, s'entrechoquer avec force dans l'abîme profond. Tel un troupeau de collines mobiles irait s'écraser avec impétuosité contre la masse inébranlable d'une haute montagne, tels accourent alors, dans leur emportement, la crête blanche d'écume, les flots grossis et courroucés, tels ils viennent briser, avec fracas, leur humide poitrine contre les aspérités du roc toujours ferme qui se dresse fièrement sur le bord de l'abîme.

Repoussé dans son impétueuse attaque, le flot retombe dans le gouffre, vaincu et presqu'anéanti. C'est pour repasser, de nouveau, par toutes les phases de cette lutte sans fin dont le bruit se répercute au loin, rappelant à la fois celui de la vague qui déferle, en pleurant, sur la rive sonore et le bruit affreux du ressac qui bat le rocher aux flancs retentissants.

Toute autre est la scène lorsque le fleuve est calme, dans sa majesté, et que, seule, une brise légère effleure doucement, comme du bout de l'aile, l'onde aux reflets d'azur. Alors, avec ses flots blancs qui semblent se presser amoureusement, dans une étreinte fraternelle, avec cette

poussière humide qui s'élève audessus de l'abîme et dont les clairs rayons de soleil font une poussière d'or et de diamants, la chûte offre le spectacle le plus magnifique, le plus ravissant.

Dans ce temps-là, le bruit qui s'échappe du choc moins furieux des flots, dans ce gouffre toujours ouvert a quelque chose de l'harmonie de celui que produirait un large ruisseau roulant avec rapidité, sur un lit de sable fin, de blancs cailloux avec des lingots d'or.

Voyez cette île dont la base est le roc, cette île à l'aspect sauvage et émouvant. Voyez la, penchée pour ainsi dire, sur le bord de l'abîme, semblant se rire des vagues furieuses qui tentent en vain de saper ses fondements. Elle donnerait un asile assuré au malheureux naufragé dont le vaisseau ayant dévié tant soit peu de sa route serait menacé de disparaître dans le gouffre sans fond. Est-il image plus grandiose que cette scène unique, des combats de la vie dans l'abîme insondable du bon vouloir de Dieu ? Seules la foi et l'espérance sont là, au bord du précipice, offrant un asile au nautonnier ballotté par la tempête, presque réduit au désespoir.

Ce sont de ces spectacles que l'étranger lui-même qui les a admirés, une fois, ne peut plus oublier, et qu'il se rappelle toujours avec bonheur. Puisqu'il en est ainsi, que ne doivent donc pas être ces beautés pour celui dont elles ont charmé l'existence, qui a appris à les aimer, dès

son enfance, et qui voit en elles des témoins constants de ses plus beaux jours !

Aussi, ô mon village natal, qu'elles me sont aimables et chères tes beautés, comme leur souvenir est doux à mon cœur !

Mais si je t'aime, mon hameau si gentil, si jamais je ne te dois oublier, si j'aime ton fleuve, ses îles, sa chûte, j'aime surtout, et rien n'égale à mes yeux la vieille demeure paternelle, le toit béni où je reçus le jour, l'asile qui abrita les plus beaux temps de mon enfance, où, sur les genoux d'une vertueuse mère mon cœur d'enfant apprit l'amour : l'amour de Dieu, de la religion, de la patrie ! Oui, j'aime mon foyer domestique et tout ce que ce nom rappelle de doux à mon cœur !

Le foyer, le berceau et l'enfance, que de chants n'inspireraient pas ces trois magiques mots ! Qui pourrait penser aux joies douces ét intimes du foyer sans que son cœur ne pleure au souvenir de ces jours heureux du premier âge, jours hélas ! si tôt écoulés !

C'était le bon temps où la famille, encore toute entière, se trouvait groupée près des parents chéris, comme l'oiseau, quand vient la nuit, rassemble ses petits à l'ombre de son aile. Mais le vent des tempêtes passe et disperse la nichée fidèle ; ainsi se sont évanouies les douces joies du foyer.

Je me rappelle encore la masse grise qui était la vieille demeure de mon père, avec les ar-

bres dont le vert feuillage ombrageait son front. Par derrière s'étendent au loin ces champs que j'aime toujours, ces grands bois, ces riantes prairies, témoins des courses vagabondes de mon enfance.

Nature de chez nous, paysages charmants qui embellissez les lieux où fut abrité mon berceau, où s'épanouït ma première jeunesse, au souffle parfumé du matin de la vie, je vous aime, je veux vous aimer toujours, ne vous oublier jamais !

En outre de la maison de famille, j'en sais une autre dont je conserve aussi un souvenir bien doux. C'est notre église de campagne, notre vieille église catholique qui dresse là-bas sa flèche altière derrière le versaut du coteau.

Oh ! oui, je l'aime mon église, avec tous les souvenirs saints qui s'y rattachent. J'aime le sacré sanctuaire où, pour la première fois, "je fus convive au festin du cénacle" où l'Esprit Saint répandit sur moi l'abondance de ses dons.

Oui, je t'aime, ô ma vieille église, de l'amitié forte et fidèle du chrétien.

Il est encore un lieu parmi ceux que je tiens le plus à revoir, lorsque ma bonne fortune me ramène au pays chéri de ma naissance. Succursale vénérée du sanctuaire, c'est le champ de nos morts bien aimés.

De même que sous les bois ombreux, je me plais à me reposer un instant, en prière, au pied

de la croix, nouveau calvaire, dont les bras s'étendent sur cette bénite terre.

Là, que de réflexions n'assaillent pas le chrétien, le croyant, qui veut s'y livrer ! Il en arrive bientôt à penser, avec le poète :

> **Pays, berceaux, hymens, famille,**
> **Tout s'évanouït en un jour !**
> **Mais la foi, ce phare qui brille,**
> **Montre à l'homme son vrai séjour :**
> **Le ciel, la patrie éternelle,**
> **La Jérusalem des élus !**
> **La grande maison paternelle,**
> **Où l'on ne se quittera plus !**

Au sortir du cimetière, comme pour me rappeler au sentiment de la vie, j'aime à voir le couvent de la paroisse dont la fière construction se dresse tout auprès. Je me complais à l'admirer, avec le beau verger qui s'étend par derrière et le parterre magnifique qu'on aperçoit devant. Ce m'est un plaisir que de voir couler le ruisseau charmant qui traverse parterre et verger, et court, en gazouillant, sur son lit de cailloux, porter au St-Laurent le modeste tribut de ses ondes limpides.

J'achève le pélérinage que je faisais aux lieux bénis qui m'ont vu naître. Il ne me reste plus qu'une dernière étape, mais ce n'est pas la moins agréable.

Je l'ai reconnu, derrière son portique de

verdure, l'antique batiment que j'entrevois là-bas. Déjà ma pensée, mon cœur, tout mon être s'y transporte. Revivant, tout d'un coup, les bons jours de jadis, je m'avance, l'âme remplie des plus douces choses.

Voici : c'est bien toujours le même parterre, réjouissant et coquet, qui embellit l'entrée, avec ses deux blondes statues dans leur niche embaumée. O mon *Alma Mater*, va, je te reconnais !

A côté, c'est encore le même jardin avec le verger immense. En arrière,je retrouve la même cour de récréation où a folâtré notre joyeuse enfance. A l'extrémité de la cour dont il baigne la côte, toujours le St-Laurent, si rapide, si majestueux en cet endroit. Il coule à nos pieds, le roi des fleuves, témoin sublime et fidèle des joyeux ébats de notre plus bel âge !

Maintenant, que je pénètre dans ce sanctuaire des lettres où mon esprit subit, autrefois, la première culture scientifique, nulle part je ne suis dépaysé. Ces salles, ces corridors, tout ici m'est bien familier.

Et le vénérable abbé qui vient à ma rencontre avec cet air de bienveillance et d'affabilité que tout le monde lui a toujours connu, non, ce n'est pas un étranger pour moi ! Il me reçoit avec affection et me traite comme si j'étais encore—ce que toujours je veux être pour lui—son jeune élève, que dis-je ? presque son enfant de naguère. Celui là encore mon cœur le reconnaît !

C'est avec peine que je prends congé de lui, ce vénérable ami. Avec regret, je délaisse ces lieux qu'il me plaisait tant de revoir; mais du moins, cette visite à ma première *Alma Mater* m'aura fait beaucoup de bien.

O lieux bénis pour lesquels je garde un culte tout filial, je vous aime tant que souvent mon esprit se reporte vers vous avec amour quand de vous me sépare une longue distance ! Je vous aime tant que c'est dans l'enthousiasme de votre souvenir que j'ai tracé ces lignes où mon pinceau inhabile n'aura pu donner qu'un pâle reflet de vos vives couleurs !

Oui je t'aime, ô mon St-Timothée ! Je ne puis te revoir sans t'aimer davantage et de plus en plus se grave au fond de mon cœur pour y vivre à jamais, ton doux, ton chéri souvenir !

JULES SAINT-ELME

LES SOMBRES JOURS

(*Pour le* GLANEUR)

Le sol n'est plus tapissé de verdure ;
Le vent gémit, et le chantre des bois,
Que l'aquilon chasse de la ramure,
Redit ses chants pour la dernière fois.

Les mille fleurs qui doraient la prairie
Ont disparu sous un épais frimas.
Adieu, parfums ! Adieu, mousse fleurie
Où nous prenions de si joyeux ébats !

L'astre du jour, derrière les nuages,
Cache ses feux. La nature est en deuil.
Hier la neige, aujourd'hui les orages :
Tout se transforme et passe en un clin-d'œil.

Le moissonneur ne tresse plus les gerbes
Qui ravissaient son cœur reconnaissant.
Le sol est mort. Nos montagnes superbes
Dressent au loin leur faîte jaunissant.

Durant ce mois de deuil et de tristesse,
Chrétiens, fuyons les frivoles plaisirs ;
Pensons aux morts qui soupirent sans cesse
Après le ciel, objet de leurs désirs.

Ah ! oui, pensons à l'affreux purgatoire,
Où Dieu peut-être un jour nous conviera ;
Car du péché c'est l'urne épuratoire,
Inévitable, où notre âme expiera.

Entendez-vous ces plaintes déchirantes,
Ces longs appels, ces sanglots douloureux ?......
Prions ! Prions ! Nos prières ardentes
Délivreront des flots de malheureux.

Puis quand la mort, au jour de ses vendanges,
De notre vie aura brisé le cours,
Alors ces saints, devenus nos bons anges,
Nous prêteront leur merveilleux secours !

J.-B. CAOUETTE

LES CROISADES

(*Pour le* GLANEUR)

Il s'est toujours rencontré des écrivains blâmant et critiquant les guerres du Moyen-Age appelées *Croisades*, guerres qui réunirent les suffrages des plus grands comme des plus saints personnages de leur temps. On s'est même permis d'affirmer hautement qu'elles n'étaient que des superstitions grossières, voire même une piété aveugle mêlée à d'inutiles efforts, ayant néanmoins coûté deux millions d'hommes à l'Europe.

N'y a-t-il pas une déplorable pauvreté de jugement à ne pas voir ce qu'il y eut de beau et de social dans les Croisades! En effet, et il faut bien le remarquer, c'est au nom sacré de la religion que le Moyen-Age s'arma pour aller refouler au fond de l'Asie le flot toujours envahissant des peuplades musulmanes. Au huitième siècle, plusieurs contrées de l'Espagne subirent le joug des Sarrasins, et les autres pays se voyaient menacés du même sort dans les siècles suivants. Il est donc évident qu'il y avait dès lors un puissant motif de prévenir toute éventualité.

Mais il existait un autre mobile propre à réveiller l'ardeur des peuples : la délivrance des Saints-Lieux et des Chrétiens de la Palestine. Jérusalem était devenue un lieu d'horreur et de désolation ; l'infidèle y promenait sa rage san-

guinaire, et dans son orgueil sacrilège, foulait au pied tout ce que nous vénérons. Le patriarche et les prêtres du Saint-Sépulcre, arrachés des sanctuaires, avaient été chargés de liens et jetés dans les cachots. Les pélérins, qui venaient adorer leur Dieu là même où il s'était étendu sur un lit de souffrance pour la régénération de l'humanité déchue, tombaient sous les coups des Turcs avant d'avoir salué la ville sainte. Ainsi qu'à l'époque la plus funeste de la persécution païenne, le sang des martyrs criait vengeance, et l'Asie appelait de nouveau contre elle les armes de l'Europe.

Voilà les raisons qui non-seulement exonèrent les Croisades de tout reproche, mais encore les recommandent et les exaltent.

Considérons maintenant si le but véritable des Croisades, la conquète de l'Orient au profit du Christianisme, à été atteint.

Le pape Urbain II et Pierre l'Ermite prêchèrent la première Croisade, le souverain pontife accorda à tous ceux qui prenaient la croix les plus insignes faveurs spirituelles, et Pierre l'Ermite fit une peinture si énergique des souffrances des chrétiens en Asie, qu'un enthousiasme immense éclata de toutes parts. Les montagnes de l'Auvergne répétèrent longtemps ce cri poussé par des milliers de voix humaines *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Nous ne suivrons pas Godfroid de Bouillon dans tout ce qu'il fit de glorieux ; nous ne nous arrêterons pas à montrer tout ce que la foi enfanta alors d'audace, d'énergie et de puissance' mais nous examinerons quels furent les résultats de cette première expédition d'outre-mer. La terreur excité par la bravoure des armées chrétiennes eut pour effet d'affaiblir la puissance musulmane prête à déborder sur l'Occident, et Constantinople fut défendu par les Croisés.

Cette première expédition ne profita pas moins à la situation intérieure de l'Europe ; un grand coup fut porté à la féodalité, si contraire à la force et à l'indépendance de la royauté ; les guerres particulières cessèrent, plusieurs princes remplacèrent de tyranniques abus par de sages règlements, et beaucoup de serfs purent s'affranchir de leur ésclavage, ce qui améliorait sensiblement le sort du peuple. La navigation et le commerce trouvèrent les plus grands avantages sous les bannières de la croix : les Vénitiens, les Pisans, et les Génois surtout étendirent leurs colonies sur les côtes de la Syrie, de l'Egypte et de la Grèce, d'aucuns ajoutent que ces lointaines entreprises préparèrent ce réveil du génie qui devait amener les siècles de Léon X et de Louis XIV.

Avec des résultats aussi réellement pratiques, peut-on nier l'importance et l'utilité des Croisades ?

Très bien décidé en faveur de la première Croisade, diront quelques-uns, mais il n'en est pas de même pour celles qui vinrent dans la suite. Que de calamités n'ont elles pas apportées à l'Europe, depuis cette foule de cent mille individus, sous Gauthier-Sans Avoir, écrasée par les Allemands, les Bulgares ou les Turcs, jusqu'à ce grand et saint monarque Louis IX, dont l'expédition ne fut véritablement qu'une longue alternative de funérailles ou de malheurs sans gloire !

Ces calamités étaient inévitables, comme on l'éprouve dans toutes les mesures qu'exigent un grand mouvement. Quel génie put toujours prévoir ce qui devait arriver; que de flottes, que d'imposantes armées ne voit-on pas détruites par les éléments déchaînés; que de milliers d'hommes succombent par suite de la disette de vivres et souvent en dépit des plus sages et des plus diverses précautions.

Ne craignons pas en conséquence de le répéter; les calamités dues aux croisades furent compensées et au-delà par les plus heureux progrès. Si l'on examine l'influence de ces expéditions d'outre-mer avec impartialité, on est forcé d'avouer qu'elles étaient d'urgence pour arrêter les profanations des Saints-Lieux, et, de plus, nécessaires pour donner une puissante impulsion à l'Europe dans la voie des magnifiques développements de l'industrie et de la science. Cette ren-

contre de deux sociétés qui ne s'étaient jamais connues dut naturellement donner quelqu'élan à l'intelligence européenne. Les croisades, multipliant les rapports, les liens et les intérêts des peuples, redoublèrent leur activité et leur émulation. « De nos jours, dit l'historien des croisades, la civilisation, née de l'Evangile, reprend le chemin de l'Asie pour essayer d'y répandre ses bienfaits ; on peut voir dans ces tentatives une pacifique continuation des croisades. » Rien n'est plus vrai. Dans les événements opérés depuis peu, nous constatons que les croisades établirent les communications les plus durables ; ce sont elles, entre autres bons effets, qui firent fonder un royaume dans l'île de Chypre, où les navires pouvaient recevoir un asile, en se rendant d'Occident en Egypte.

Très souvent, le blâme fut jeté sur les croisades à cause des crimes de certains croisés Il ne faut pas attribuer à une cause sainte et juste en elle-même la perversité qui se trouve chez quelques-uns de ses partisans. Quelques désordres se sont produits inévitablement dans une si grande fusion de peuples tous dévoués à une même mission, par suite de la différence de mœurs et parfois de la méchanceté d'êtres dégradés traînant le boulet du vice en tous lieux.

Désastres et bons effets comptés, pesés, nous pourrions légitimement conclure que les croisades furent la principale barrière opposée à la bar-

barie musulmane. Une dernière remarque fera saisir la justesse de cet avancé.

Les croisades se terminèrent sous Louis IX vers la fin du treizième siècle. Les Papes, protecteurs nés des nations, élevèrent encore la voix pour rappeler la désolation régnant aux foyers des chrétiens d'Orient, et l'imminence du danger que provoquaient les progrès des Turcs. La foi ne put amener une levée de boucliers, mais que se produisit-il malheureusement? Les peuples de l'Europe eurent la douleur de voir la puissance ottomane franchir le Bosphore, s'emparer de Constantinople, envahir la Grèce, remplacer la croix par le croissant, effacer les frontières de la Hongrie, et venir dresser ses tentes jusque sous les murs de Vienne.

Les siècles des croisades n'enrégistrèrent pas de tels désastres ; les siècles indifférents se les réservaient en n'obéissant plus aux voix supérieures partis du Vatican ; j'ai nommé le Vatican, grand Dieu ! la foi d'un croisé ne tolérerait pas la situation actuelle du Pontife, renfermé entre les murs de son palais, et bientôt cesserait la honte et le malheur de notre siècle.

GEORGES AVILA MARSAN

SAUVAGERIE

(*Pour le* GLANEUR)

O vous tous, compagnons que le bonheur enivre,
Qui videz à longs traits la coupe de l'espoir,
Fuyez, éloignez-vous d'un homme las de vivre,
Laissez-moi seul goûter mon âpre désespoir !

Amère illusion du printemps de la vie,
Mes beaux jours ont passé comme un souffle léger,
Je n'entends jamais plus que la voix de l'envie,
A mon foyer sans feu s'est assis l'étranger !

Quand je vous vois courir à vos belles conquêtes,
Une ombre de tristesse enveloppe mon cœur ;
Vos accents me font mal, et le bruit de vos fêtes
Me transperce le sein d'une glaive de douleur !

Fuyez donc loin de moi, fuyez, heureux du monde,
A mon âme brisée, il faut d'autres concerts ;
Forêts, de mon pays, solitude profonde,
J'aime vos grandes voix quand grondent les hivers.

Non, sois silencieuse, ô brise murmurante,
Forêts, plus de chanson, aquilons, taisez-vous...
Rien ne saurait guérir la pauvre fleur mourante...
Et pourtant le baiser de l'insecte est bien doux !..

Je me plonge, aujourd'hui, dans l'horreur des ténèbres,
J'appelle à mon chevêt le froid isolement;
Mon âme se nourrit de peintures funèbres,
Je vis, mais tous mes jours coulent bien tristement.

Que l'astre radieux parcourre sa carrière,
Que le flot, sur le roc, se brise avec fureur,
Moi, je reste insensible à la douce lumière,
Les clameurs du torrent n'apaisent pas mon cœur.

Cessez vos chants, fuyez, doux bardes des bocages,
Soleil, vois un mortel s'élever contre toi.
Sombres hiboux, corbeaux et vous, fauves sauvages,
En ce jour de tristesse, accourez près de moi.

Pousse ton cri lugubre, oiseau trois fois sinistre;
Aigle, emporte ta proie au front noir des rochers!
Tigre, de la fureur impatient ministre,
Bondis, flots, étouffez nacelles et nochers!

Renaissez aujourd'hui, phalanges inhumaines,
Iroquois, Algonquins, sortez de vos tombeaux!
Ossements desséchés, levez-vous dans nos plaines,
Puissants guerriers hurons, brandissez vos couteaux.

Un moment à ma voix, Areskouï terrible,
Secoure un peu l'oubli qui pèse sur ton front!
Viens t'énivrer de sang dans un festin horrible,
Venge-toi de ceux-là qui t'ont jeté l'affront.

A l'heure de minuit, cueillez les herbes fines,
Tressez-vous des colliers, redoutables jougleurs !
Ouvrez pour les vaillants l'urne des médecines,
Sur les camps appelez la paix ou les malheurs

Cours, Montagnais, au sommet des montagnes,
Porter le coup fatale, à ce serf aux abois ;
Jette ton cri de guerre aux échos des campagnes,
Abénaquis, debout, voilà les Iroquois !

Lancez le tomahawk, faites siffler la flèche,
Abattez l'ennemi sur le sentier du sang ;
Et le long des grands bois que cette odeur allèche,
Du guerrier sans chevenx viendra souiller le flanc,

Et vous, squaws, tournoyez en rondes infernales,
Apprêtez l'eau du lac et le bois du brasier!
Je prendrai part à vos festins de cannibales,
Et boirai dans son sein le sang du prisonnier.

Hurlez avec mes chants, manitous des bocages,
Répétez à l'envi vos étranges refrains.
Esprits des eaux, jetez l'écume des rivages
A mon front, brisez-le sous vos puissantes mains.

Trop longtemps j'ai vécu, jouet de la souffrance,
Triste victime en proie aux caprices du sort !
Puisqu'il m'a délaissé, l'ange de l'espérance,
Mourons car le repos n'est plus que dans la mort !

-THÉO-D'AUZE

COINCIDENCE DE NOEL

(*Pour le* GLANEUR)

Toute la journée, la neige était tombé par flocons sur la terre durcie et déjà couverte d'un épais manteau blanc.

Partout dans les rues une foule inaccoutumée se pressait sur les trottoirs ou s'arrêtait pour contempler les objèts d'art ou de fantaisie étalés dans les vitrines.

Les enfants, filles et garçons, petits de cinq ans ou grands de dix ans jetaient des regards de convoitise sur les jouets ou les friandises désirés.

C'était la veille de Noël!

Le soir la neige avait cessé de tomber, le ciel s'était éclairci, l'azure brillant du firmament illuminait cette froide mais imposante nature.

La foule chrétienne se pressait vers le temple saint pour renouveler l'illusion charmante de la naissance d'un Dieu, Sauveur du Monde.

Au nombre des piétons s'acheminant vers l'église, pour assister à la messe de minuit dont l'heure tintait dans le grand clocher de le lieu saint paroissiale, se trouvait mon ami P. en compagnie de mademoiselle B.

La nuit, dit-on, est favorable aux amoureux; elle dut ce soir là se faire indulgente et sourire à l'amour pur de nos amis!

Je dis cela en jugeant d'après les apparences.

D'ailleurs, qui peut blâmer ces enfants sublimes de goûter, durant un instant, à la source rapide et si tarissable du bonheur !

Ce n'est pas vous, ami lecteur, et ce n'est sûrement pas moi !

Allons entendre la messe de minuit.

***

Après que les voûtes du sanctuaire eurent retenti des *Noëls antiques*, on alla adorer Jésus naissant.

Le spectacle toujours nouveau de la venue du *messie* ne laisse jamais d'impressionner fortement et sincèrement toutes les âmes.

Mademoiselle B., surtout, priait le Jésus de la crèche avec une ferveur nouvelle.

Vois ! disait-elle, Vois ! comme la sainte famille semble heureuse !

Que j'aimerais à être à la place de la sainte Vierge, ajouta-elle, demie souriante !

Pourquoi, pourquoi ? demanda P.

Aucune réponse ; mais l'éclair de ses yeux, répondit pour elle, la pieuse jeune fille !

***

Une année joyeuse et bénie du bon Dieu s'est écoulée depuis, on voit encore le même cou-

ple venir à la messe de minuit pour adorer le Jésus de la crèche.

Mais les liens indissolubles du mariage ont uni cès deux cœurs dont l'amour s'était embrasé à la vue du *divin enfant*, l'an dernier.

Après que les hymmes religieuses eurent retenti dans l'église, et que la musique d'allégresse des vieux Noël eut cessé, on alla, de nouveau, revoir les douces figures de l'an passé !

Mais, cette fois, en contemplant *Jésus naissant*, une larme de joie perla à la paupière de la jeune épouse de P. C'est qu'elle songeait à l'enfant que le ciel leur avait, naguère, accordé.

Se retournant encore vers P. elle lui dit ces mots : Vois ! vois l'image de notre bonheur, et dis, est-ce qu'il ne ressemble pas à notre cher petit ange ?..
Les yeux d'une mère voient toujours tout en rose.

Cependant, il est d'heureuses exceptions.

D'ailleurs, qui nous dit qu'un désir si *naturel* formulé à la crèche de Jésus ne fut pas béni par la ressemblance de ce dernier avec le fruit d'un si bel amour ?

Rodolphe Brunet

LES ADIEUX AU COUVENT

A MA NIÈCE IVONNE

(*Pour le* GLANEUR)

Lorsque j'étais enfant je dus quitter ma mère,
Pour franchir de ce toit le seuil aimé des cieux.
Sans songer que la joie est souvent éphémère,
Il me semblait, alors, qu'une douleur amère
Allait accompagner mes pas jusqu'en ces lieux.

Oh ! déserter le nid où notre âme s'avive ;
Fuir l'aile maternelle où l'on est à l'abri,
C'est se sentir au cœur une blessure vive ;
C'est pencher vers le sol, comme la sensitive,
Un front que la pensée a bientôt assombri.

Mais à l'homme, ici-bas, Dieu mesure la peine,
Comme il sait « mettre un frein à la fureur des flots » ;
Par lui tout cœur est fort, l'âme devient sereine ;
Sans sa permission toute menace est vaine,
Et l'ivresse a, bientôt, remplaçé les sanglots.

C'est ainsi que mon âme, en proie à la tristesse,
Quand il fallut quitter tous ceux que j'aimais tant,
Sut retrouver ici, dans ce lieu d'allégresse,
Des jours les plus heureux la douce et sainte ivresse,
Des jours où l'on allait le cœur joyeux, content.

Et le couvent devint la nouvelle demeure
Où j'attachai mon âme et mon cœur tour à tour.
Et pourtant une part de mon âme, à cette heure,
Vole vers l'autre toit où ma mère demeure,
Le toit que je n'ai pas déserté sans retour !

On ne saurait briser en une heure la chaîne,
La douce chaîne d'or qui tient les cœurs captifs.
Sous ce toit chaque vie à notre âme s'enchaîne;
Nous ne connaissons pas ce que c'est que la haine,
Notre fragile nef ignore les récifs.

Et voilà que mon cœur, ô douloureux partage,
Voudrait rester ici et s'envoler là-bas......
Mais là-bas c'est la mer si fertile en nauvrage;
Ici c'est le repos, le calme du jeune âge.
Je sens qu'il faut partir: l'amour retient mes pas.

Mais Dieu le veut. Allons! relève toi mon âme!
Envisage sans crainte et brave l'avenir!
A la voix du devoir le cœur vaillant s'enflamme
Et le *devoir* est *tout* pour une jeune femme,
Celle qui sait prier, croire et se souvenir.

Je pars, mais le meilleur de mon âme vous reste,
O vous que j'aime tant, le plus après les miens.
Contre un suprême adieu tout en moi proteste,
C'est que vous pourrez dire, et mon cœur vous l'atteste,
" Elle est encore à nous, même parmi les siens "!

CHARLES GAUVREAU

LE PREMIER HISTORIEN DE LA NOUVELLE-FRANCE

(*Pour le* GLANEUR)

Une année à peine après la fondation de Québec, un avocat de Paris, Marc Lescarbot, publiait une *Histoire de la Nouvelle-France.* Lescarbot n'a pas eu de la postérité la justice que lui avait mérité le monument qu'il a élevé à la gloire de la première phase de notre histoire. Garneau semble presque l'ignorer. Ferland lui emprunte des pages entières sans lui en donner crédit.

Marc Lescarbot est un enfant de Vervins, petite ville du département de l'Ainsne, France, jadis entourée de défenses et de murailles militaires remplacées aujourd'hui par les murs de briques rouges des manufactures de chaussons.

On ne sait rien de positif sur sa vie. Il doit être né entre les années 1560 et 1570. Son père lui laissa la seigneurie de Saint-Aubert, dans la commune de Presle et Boves, canton de Braine, arrondissement de Soissons.

Il se fit recevoir avocat, car en 1599, il publia une traduction du *Discours de l'origine des Russiens* de Baronius dans laquelle il se qualifie d'avocat au Parlement.

Lors de la seconde entreprise de M. de Monts dans la Nouvelle-France, Poutrincourt fut mis à la tête de l'expédition. Connaissant Lescarbot depuis quelques années, il l'invita à faire le voyage. Lescarbot qu'une injustice commise à

son égard par quelques juges avait découragé du métier d'avocat accepta l'invitation de Poutrincourt, *désireux non tant de voir le païs que de reconaitre la terre oculairement et fuir un monde corrompu.*

Après avoir accompli à Orléans *le devoir accoutumé à tous Chrestiens de prendre le Viatique spirituel de la divine Communion*, Lescarbot se dirigea sur La Rochelle, lieu de l'embarquement. Arrivé en cette ville, le trois avril 1606, il y fit imprimer le lendemain, *l'Adieu à la France.* Ce petit poème, composé *à quartier de la compagnie* pendant le trajet d'Orléans à La Rochelle, prouve que Lescarbot enfourchait assez bien Pégase. Il encense son protecteur et ami Poutrincourt :

Poutrincourt, c'est donc toy qui as touché mon âme,
Et lui as iuspiré une devote flame
A celebrer ton los, et faire par mes vers
Qu'à l'avenir ton nom vole par l'Univers:
Ta valeur, dès long temps en la France conue
Cherche une nation aux hommes inconue,
Pour la rendre sujette à l'empire Français,
Et encore y assoir le thrône de nos Rois:
Mais plutôt (car en toy la Sagesse éternelle
Amis je ne sçay quoy digne d'une âme belle)
Le motif qui premier a suscité ton cœur
A si loin rechercher un immortel honneur,
Est le zele devot et l'affection grande
De rendre à l'Eternel une agréable offrande
Lui vouant, toi, tes biens, ta vie et tes enfants,
Que tu vas exposer à la merci des vents,
Et voguant incertain comme à un autre pôle,
Pour son nom exalter et sa sainte parole.

Le treize mai 1606, le *Jonas*, navire sur lequel il s'était embarqué, prit la haute mer et deux mois et quelques jours plus tard, le vingt-sept juillet, après une traversée des plus orageuses pendant laquelle le navire faillit plusieurs fois être englouti, Lescarbot mit pied à Port-Royal.

Lescarbot ne nous dit pas quelle fonction il remplissait à Port-Royal mais nous pouvons croire qu'il y fut amené comme historiographe de l'expédition. Il trace l'emploi ordinaire de sa journée.

" Je puis dire sans mentir que jamais je n'ay tant travaillé du corps, pour le plaisir que je prenais à dresser et cultiver mes jardins, les fermer contre la gourmandise des pourceaux, y faire des parterres, aligner les allées, batir des cabinets, semer froment, segle, orge, avoine, fêves, pois, herbes de jardin, et les arroser, tant j'avais désir de reconnaître la terre par ma propre expérience. Si bien que les jours d'été m'étaient trop courts, et bien souvent au printemps j'y étais encore à la lune. Quant est du travail de l'esprit, j'en avais honnêtement. Car chacun étant retiré au soir, parmi les caquets, bruits et tintamares, j'étais enclos en mon étude lisant ou écrivant quelque chose. Même je ne serai point honteux de dire qu'ayant été prié par le sieur de Poutrincourt notre chef de donner quelques heures de mon industrie à enseigner chrétienne-

nement notre petit peuple, pour ne vivre en bêtes et pour donner exemple de notre façon de vivre aux sauvages, je l'ai fait en la nécessité, et en étant requis, par chacun dimanche, et quelque fois extraordinairement, presque tout le temps que nous y avons été. Et bien me vint que j'avais porté ma Bible et quelques livres, sans y penser : car autrement une telle charge m'eut fort fatigué, et eut été cause que je m'en serais excusé Or cela ne fut point sans fruit, plusieurs m'ayant rendu témoignage que jamais ils n'avaient tant ouï parler de Dieu en bonne part, et ne sachant auparavant aucun principe de ce qui est de la doctrine chrétienne, qui est l'état auquel vit la plupart de la Chrétienté. Et s'il y eut de l'édification d'un côté, il y eut aussi de la médisance de l'autre, parce que d'une liberté gallicane je disais volontiers la vérité. A propos de quoy il me souvient de ce que dit le prophète Amos : ils ont haï celui qui les arguait à la porte, et ont eu en abomination celui qui parlait en intégrité. Mais enfin nous avons tous été bons amis. Et parmi ces choses Dieu m'a toujours donné bonne et entière santé, toujours le gout généreux, toujours gai et dispos, sinon qu'ayant une fois couché dans le bois, près d'un ruisseau, en temps de neige, j'eu comme une crampe ou sciatique à la cuisse l'espace de quinze jours, sans toutefois manquer d'appetit. Aussi prenais-je plaisir à ce que je fesais désireux de confiner là ma vie, si Dieu bénissait les voyages. "

Malheureusement ce désir ne put être exaucé. La société de de Monts ayant été ruiné, l'expédition fut forcée de retourner en France. Elle s'embarqua le trois septembre 1607 et débarqua à Saint-Malo quelques semaines plus tard.

En 1609, il publia son *Histoire de la Nouvelle-France.* Les six éditions et les deux traductions— l'une en anglais, l'autre en allemand—qui en ont été faites, prouvent la valeur de cet ouvrage.

La même année, il publia *La défaite des Sauvages Armouchiquois par le sagamo Membertou et ses alliés sauvages en la Nouvelle-France au mois de juillet* 1607. Membertou, fameux sagamo centenaire avait eu connaissance des voyages de Cartier. Chef de la nation micmaque il voulait qu'on lui fit l'honneur de tirer un coup de canon quand il venait à Port-Royal parce qu'on le faisait aux chefs français. En 1606, Panoniac, chef souriquois, ayant été pillé et assassiné par les Armouchiquois, Membertou résolut de le venger. A la tête des Gaspécquois et des Etchemins, ses alliés, il attaqua les Armouchiquois et les défit. Ce sont les prouesses de Membertou et de ses guerriers que chante Lescarbot dans ce poème quelque peu imité de l'*Iliade.*

L'année suivante, Lescarbot publia *La Conversion des Sauvages qui ont été baptisés en la Nouvelle-France, cette année* 1610. Le privilège de M. de Monts avait été révoqué parce qu'il ne s'était pas

occupé de convertir les sauvages à la foi. Poutrincourt, pour ne pas subir le même sort, emmena avec lui le P. Fléché et baptisa en un seul jour, vingt et un sauvages. Lescarbot donne les noms des baptisés et leurs extraits de baptême.

Les muses de la Nouvelle-France, publiées en 1611, contiennent de nombreuses descriptions qui en rendent la lecture très intéressante.

En 1612, Lescarbot publie la *Relation dernière de ee qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle France depuis* 20 *mois*. Cette petite brochure contient les aventures de Poutrincourt et de très curieux détails sur les non moins curieux baptêmes accomplis par Jessé Fleché, prêtre du diocèse de Langres. Lescarbot raconte aussi le voyage des jésuites qui vinrent remplacer l'abbé Fléché.

Lescarbot suivit en Suisse Pierre de Castille, fils du président Jeannin, et publia à son retour l'année suivante un poème intitulé *Tableau de la Suisse*.

De retour en France il fut nommé par Louis XIII commissaire de la marine.

De 1619 à 1628 on perd complètement les traces de Lescarbot. En 1629 il donne signe de vie en publiant *La chasse aux Anglais dans l'île de Rhé et au siége de la Rochelle et la réduction de cette ville en* 1628.

De cette année Lescarbot rentre dans l'obscurité. On ne sait même pas l'année de sa mort.

PIERRE GEORGES ROY

PATRIE

A MON AMI J. W. POITRAS

(*Pour le* GLANEUR)

O ma patrie !
Terre chérie,
Beau Canada !
Roi tyrannique
Fut le cynique
Qui te céda.

L'enfant modèle
Reste fidèle.
Il ne hait pas
Celle naguère
Qui tendre mère
Guidait ses pas.

Mâle courage
Toute la rage
Du fier vainqueur
Fut sans puissance
Toujours la France
Garde ton cœur.

France bénie !
Ta colonie
Grandis là-bas,
Près des frimas.
Mère immortelle,
Souviens-toi d'elle...

E. Z. MASSICOTTE

L'ŒUVRE D'UN JEUNE

(*Pour le* GLANEUR)

M. Pierre Bédard, jeune écrivain de Montréal que nous avons le plaisir de compter au nombre des collaborateurs du *Glaneur*, vient de doter la bibliothèque canadienne d'un livre qui restera.

Sous le titre de *Etudes et récits*, M. Bédard a réuni dans un magnifique volume de plus de deux cents pages la plupart des articles publiés par lui depuis deux ou trois ans dans les différentes revues littéraires de la province de Québec.

M. Rémi Tremblay qui a écrit la préface des *Etudes et récits* a rendu justice au talent du jeune auteur.

« Bien que je n'aie pas la prétention de juger votre œuvre, dit-il, dont le mérite me paraît incontestable, laissez moi vous dire qu'il dénote chez vous un esprit observateur, un fond considérable d'érudition, de philosophie chrétienne, de poésie contemplative et de ce respect pour la saine morale qui est la qualité la plus précieuse de l'écrivain.»

Inutile donc de joindre notre humble appréciation à celle d'un de nos meilleurs écrivains. Que M. Bédard veuille bien accepter nos félicitations et nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

RAOUL DE TILLY.

BUSTE EN BRONZE DE LOUIS XIV ÉLEVÉ A QUÉBEC EN 1686

(*Pour le* GLANEUR)

On me demande de parler de la statue élevée à Québec en l'honneur de Louis XIV. J'y consens bien volontiers; mais ce que j'ai à raconter ne sera pas bien long, car, suivant moi, il y a peu de renseignements qui nous soient parvenus sur ce sujet. Tout de même, par le fait seul que l'on connait peu de choses sur ce monument, il devient important que chacun apporte le peu qu'il y a. Le moindre mot peut être utile dans ces recherches sur les petites choses de notre histoire. N'est-ce pas le cas pour la note extraite du procès-verbal d'une assemblée du Conseil Souverain, en date du 6 fev. 1687,(1) que M. Pierre Geor-

(1) " Veu par le conseil Le procès criminel fait par le Lieutenant General en la preuosté de cette Ville, à la Requeste de Joseph petit Bruno, Et Simon Jarent Marchands en la Ville des Trois Riuières, demandeurs Et accusateurs en cas de Meurtre commis en la personne d'Henry Petit Marchand bougeois de Paris frere du dit Bruno Et beau frère du dit Jarent, Le substitut du procureur general du procureur du Roy en lad. preuoste joint, Allencontre de Jean Gaultier dit La Rouche Taillandier en cetted. ville, accuzé d'auoir tiré vn coup de fusil dont led. Henry Petit auroit Esté blessé Et est ensuite deceddé. Sentence du dit Lieutenant General du dix huit decembre dernier, par laquelle led. Gaultier est déclaré deuëment atteint et conuaincu d'avoir le jour que le *buste de sa Majesté fut Esleué a la basse ville de Quebec a la place publique,* tiré le coup de fusil dont le deffunt fut blessé à mort......" (*Extrait du procès-verbal de la séance du Conseil souverain en date du vingt-six fevrier* 1687.)

ges Roy a fait connaître dans le deuxième numéro du *Glaneur*. Cette note, quoique peu verbeuse sur le sujet qui nous occupe, servira néanmoins à démontrer que le jour où on éleva cette statue de Louis XIV à Québec, il y eut des réjouissances publiques. Le coup de fusil tiré ce jour là, par Jean Gaultier dit La Rouche sur Henry Petit. fut bien probablement causé par la maladresse du tireur, qui avait peut-être bû à la santé du grand Roi. Que ne peut-on faire quand on érige des monuments?

En réponse à la question que M. Roy pose, savoir à quelle occasion ce monument fut élevé —Je trouve Dans Margry (*Mémoires et documents*, tome 5, page XXIV de l'introduction) quelques phrases qui portent à présumer que, dans ses recherches historiques, il a rencontré quelques détails sur ce buste, qui ne nous sont pas connus. En effet, n'est-il pas plausible de supposer que l'intendant Champigny, qui eut l'idée première de ce monument, dût profiter de cet évènement pour s'attirer les bonnes grâces de Louis XIV, en lui faisant parvenir une relation détaillée des fêtes d'inauguration. C'e t probablement dans la correspondance de Champigny avec le Roi, que M rgry a puisé pour mentionner ce buste, comme il le fait, en parlant de Champigny. Je citerai au long le paragraphe qui nous intéresse dans le moment:

"Le rappel de M. de Meules, dit Margry, devait donner au parti, déjà maître du gouverneur, un intendant tel qu'il l'entendait. Ce fut Jean Bochart, seigneur de Champigny, Moray et Verneuil ; et il était fils d'un ancien intendant en Limousin et depuis en Normandie, frère d'un archidiacre et chanoine de Rouen, qui fut nommé en 1687, évêque de Valence. Celui-ci au dire de Legendre, était un gros garçon, qui aimait la joie pourvu qu'il ne lui en coutât rien, et qui à force de révérences, s'etait enfin mis en place. L'intendant du Canada, tâchant, comme lui, de plaire aux puissances, commença par se recommander en apportant *un buste en brônze du Roi, qu'il fit élever à ses frais, le* 6 *novembre* 1686, *sur la place de la basse-ville de Québec en grande cérémonie.* Mais ce qui était mieux, on le disait encore parent de l'ancien évêque M. de Laval, créature des Jésuites. Un d'eux même, qui avait été son régent, le Père de Carheil, lui faisait encore la leçon en 1702."

Jusqu'au jour,qui ne peut maintenant tarder, où on élèvera une statue en bronze à la mémoire du bon et valeureux Samuel de Champlain, fondateur de Québec, bien peu de personnes peut-être se seraient imaginées, que Louis XIV, —qui pourtant ne nous touchait pas de si près que lui — avait eu la sienne sur une place publique de Québec, plus de deux cents ans auparavant.

Champigny, qui entendait sans aucun doute la musique diplomatique, savait que ça le porterait plus en route d'élever une statue à Louis XIV, alors tout-puissant, que d'en élever une au fondateur de Québec, mort déjà depuis cinquante ans.

Quant à ce qui regarde l'endroit où fut placé ce buste, nous avons quelque chose de précis pour nous l'indiquer. Il y a d'abord un dessin de " Québec comme il se voit du côté de l'Est en 1688, d'après une esquisse de J. B Louis Franquelin, Ing. du roi à Québec," qui nous désigne l'endroit où se trouvait " l'Effigie du Roy " Il la met sur un terrain, qu'il appelle " Place Royale " et qui correspond exactement à celui qui se voit aujourd'hui en face de la petite église de la basse-ville. Ce nom de " Place-Royale " que Franquelin applique à ce terrain, lui fut probablement donné, lors de l'érection du monument en 1686 ; mais il ne le conserva pas longtemps, car dans tous les plans subséquents, cet endroit est appelé " Place de la Basse-Ville " tout simplement.

Un autre plan de Québec, deux ans plus tard en 1690, par Villeneuve, et qui figure dans un atlas du Sieur DeFer, publié en 1694, nous indique aussi très clairement où se trouvait ce buste. Il le met sur le même terrain et cela dans les termes suivants :

" Place ou on esleva en 1686, le buste du Roy " : ce qui confirme les dires de Margry, quant à l'année de l'érection de ce monument. Il n'y a aucun doute que la petite rue La Place, qui part du marché Finlay et conduit à l'ancien hôtel Blanchard, tire son nom de l'ancienne " Place de la Basse-Ville " qui, alors comme aujourd'hui, comprenait la petite place publique, située en face de l'église de la basse-ville.

Qu'est devenu ce monument ? Dans mon humble opinion, il est disparu vers 1690, lors du bombardement de Québec par Sir Wm. Phipps, qui, d'après nos historiens, massacra une bonne partie des principaux édifices de la basse-ville. Et pourquoi la statue de Louis XIV n'aurait-elle pas été la première à essuyer le feu de l'ennemi ? En effet, quoi de plus agréable pour Phipps que de faire par ce moyen une niche au roi de France, qui, à cette époque, n'était pas du tout du goût des habitants de la Nouvelle-Angleterre.

En tout cas, La H· ntan. qui était à Québec en 1690, ne parle pas de ce monument, qui aurait dû attirer son attention. LaPotherie qui décrit Québec en 1698, est aussi muet, sur ce buste, quoiqu'il s'arrête à décrire des choses de bien moindre importance que ne l'eût été un monument comme celui-là. Charlevoix qui voit Québec en 1720, n'est pas plus communicatif que

ceux qui l'ont précédé sur ce sujet. Voilà ce qui me porte à croire que ce monument est disparu de la " Place de la Basse-Ville," où on l'avait érigé, vers 1690.

PHILÉAS GAGNON

NOUVELLE ANNÉE

A M. P. G. Roy

(*Pour* LE GLANEUR)

Quelle est cette aurore soudaine
Qui brille à mes yeux étonnés ?
Qui s'avance comme une reine
Devant ses sujets prosternés ?
D'où vient-elle si ravissante ?...
La terre écoute frémissante
Et l'écho transporte à la fois
Sur son aile que le temps presse
Les milliers de cris d'allégresse
Qui s'échappent de chaque voix.

Déjà !... c'est la nouvelle année
Que nous enfante le vieux temps ;
De fleurs et d'espoir toute ornée
Elle sourit à tous, contents.
Comme elle brille d'espérance !
Qu'elle promet de jouissance !

Elle subjugue tous les cœurs,
Sur son passage tous l'acclament,
Et tous d'une voix proclament
La douce reine des Bonheurs.

Comme tous j'incline la tête
Devant toi, nouveau don du ciel.
Ta venue est un jour de fête :
Ah ! puisse-t-il être éternel.
Et puisses-tu toujours toi-même
Demeurer digne que l'on t'aime ;
Puisses-tu mériter toujours
Ce bel espoir dont on t'honore :
Alors, alors, ô douce aurore
Sans cesse on bénira ton cours.

Dix- neuf de tes sœurs sont passées
Sur mon front déjà soucieux :
Les traces qu'elles ont laissées
Ne sont pas celles des heureux ;
Et cependant à chaque année
Qui succède à sa sœur ainée
J'espère toujours vainement ;
Dis-moi qu'est-ce que tu m'apportes :
Des chagrins sont-ce les cohortes ?
Est-ce encore l'isolement !

Ton sourire est trompeur, aurore !
Et ton espoir n'est qu'un appât ;
Et cependant je veux encore

M'envelopper de ton éclat :
J'espère en toi dans la détresse,
J'espère malgré ma tristesse,
Et tu rebuteras mes vœux
Comme tes sœurs me rebutèrent ;
Mais puisque dix-neuf ans passèrent,
Eh bien tu passeras comme eux.

J. G. Beaulieu

UN CANADIEN CÉLÈBRE

(*Pour* le Glaneur)

Les Canadiens illustres ne sont pas encore tous connus. Aujourd'hui j'ai le plaisir de faire entrer en scène un des nôtres, né au Canada en 1752, le 29 janvier, fils d'un sergent d'une des compagnies franches de la marine. Pierre Martin, tel est son nom. Bien qu'il ait quitté sa patrie à un âge peu avancé, nous pouvons le considérer comme un véritable Canadien.

Passé en France avec sa famille, qui alla se fixer à Rochefort, Pierre Martin se fit vite un chemin dans la carrière qu'il embrassa par goût et par nécessité. A quarante-deux ans il était nommé commandant en chef de toutes les forces navales de la Méditerranée. Hésitant devant une

tâche aussı lourde, il dut céder sur de nouvelles instances des autorités supérieures, mais il posa comme condition qu'il lui serait loisible de choisir à son gré tous les officiers supérieurs capables de le seconder dans ses efforts. Car il lui fallait réformer l'administration du port de Foulon qui reposait depuis longtemps entre des mains incapables et des dilapidateurs. C'est alors que le commandant Martin s'adjoignit comme sous-commissaire et s'attacha comme secrétaire particulier le célèbre Pouget, devenu plus tard son gendre.

La face des choses fut bientôt changé à Toulon, et en six mois plusieurs grands navires sortaient des chantiers encore fumants des ruines que les anglais y avaient laissées.

En 1796 Martin fut créé vice-amiral de France et grand officier de la Légion d'Honneur. Dans le même temps et depuis son retour de la Méditerrannée, il aurait été chargé du commandement de Rochefort, et nommé préfet maritime, jusqu'au 4 août 1810.

Le 1er janvier 1806 Martin fonda dans la ville, une société littéraire et scientifique, et jusque dans les dernières années de sa vie, il se fit un devoir de se rendre utile à cette institution.

Son indépendance, qui le mettait à l'abri de la courtisanerie, le rendit bientôt suspect à l'empereur, qui le destitua après la destruction des brûlots de la flotte de l'Ile d'Olix (11 avril 1809).

En 1815 Martin fut mis à la retraite. Il était alors âgé de soixante trois ans. Sa carrière publique finit de ce moment, et il laissa à son gendre Pouget le soin de conserver à sa famille le prestige qu'il lui avait donnée par son dévouement à la France et à la ville rochefortoise.

C'est ainsi que ce petit Canadien, d'abord humble pilote, put, grâce à son énergie et à ses aptitudes spéciales, passer par les phases les plus brillantes du service maritime. Son nom fait la gloire de sa patrie d'adoption. On le considère là-bas comme un des plus grands caractères de marin qu'ait produit la France. Ne nous serait-il pas permis de revendiquer une part de l'honneur qui se rattache à ce nom que l'on dit là-bas si pur et si radieux ?

N. E. Dionne

A L'HIVER

(*Pour* le Glaneur)

Fondez glacis et mousses blanches,
Qui nous cachez le vert gazon ;
Fondez cristaux pendus aux branches :
Du printemps voici la saison ;

En filets bleus, en perles fines,
Le long des pentes, des rameaux :
Glissez, tombez dans les ravines,
Alimentez les clairs ruisseaux ;

Pourquoi tarder, la fleur soupire,
La feuille en l'écorce gémit,
Les bois ont nommé le zéphire,
Le fleuve courroucé frémit ;

Le barde demande sa lyre,
L'artiste ses soyeux pinceaux ;
Au port, on pare le navire,
L'esquif veut glisser sur les eaux ;

Il faut partir, bise hivernale,
Retourner au val du sommeil ;
Nous ne voulons plus ta rafale,
Laisse briller le gai soleil ;

Laisse à l'oiselet, ses ramilles,
A l'abeille, ses prés fleuris,
Aux amants, l'ombre des charmilles,
Gaze des baisers, des souris ;

Aux côteaux, rends leurs frais ombrages,
Aux doux nids, leurs gazouillements ;
Aux petits lacs, leurs blonds rivages,
Aux fleuves, leurs flots écumants.

Assez nous avons eu dê neige,
De grains de riz, d'épais glaciers :
Plus d'autans au poudreux cortège,
Plus d'aigrettes aux espaliers ;

Fondez glacis et mousses blanches,
Qui nous cachez le vert gazon ;
Fondez cristaux pendus aux branches :
Du printemps voici la saison !

CHS. M. DUCHARME

UN DUEL IL Y A QUARANTE ANS

(*Pour* LE GLANEUR)

A tort ou à raison, on a l'habitude de dire que les Français sont très sensibles au point d'honneur ; quand ils se croient lésés dans leur dignité, ils provoquent aussitôt l'insulteur en combat singulier, et quelque soit le vaincu, fut-il même l'insulté, on considère que l'honneur est vengé.

Nous, Canadiens-Français, descendant des anciens colons qui ont fondé le pays, nous avons conservé, à travers les siècles, un peu du caractère et des habitudes de nos pères. Comme eux, nous sommes d'une sensibilité excessive quand il s'agit d'une injure : cette injure, est-elle grave, que nous sommes souvent tentés de faire com-

me les Français d'outre-mer, et de provoquer en duel celui que l'on appelle volontiers un vil calomniateur.

A vrai dire, la froide raison en pareille circonstance, nous dit et nous convainc la plupart du temps, que le duel est illicite, absurde, ridicule, même immoral, et qu'un homme d'esprit doit revendiquer son honneur autrement que par l'épée, la bayonnette ou le pistolet. C'est probablement grâce à ce salutaire empire de la raison sur notre irascible nation, que l'on voit devant nos cours de justice,—au grand contentement de messieurs les avocats—un si grand nombre d'*actions en dommages*, au montant de cent quatre vingt dix neuf piastres et quatre vingt dix neuf centins. Mais il fut un temps où on ne raisonnait pas de cette manière !... L'on se rappelle, en effet, cet émouvant duel qui eut lieu dans notre pays il y a une quarantaine d'années. C'était au temps où M. Michel Vidal, à peine sorti des murs du collège, redigeait le *Journal de Québec*.

A la même époque, Son Honneur le juge Fournier, de la Cour Suprême, Son Honneur le juge Plamondon, de la Cour Supérieure, et M. Pierre Huot, alors membre du Parlement pour la division St. Roch de Quebec, pratiquaient comme avocats dans la vieille cité de Champlain.

Or, un jour parut dans le *Journal de Québec*

un article non signé et fort violent, au cours duquel, MM. Fournier, Plamondon et Huot étaient loin d'être traités en douceurs.

Rien de plus pressé, pour eux, on le conçoit, que de chercher l'auteur de cet article qu'ils considéraient comme insultant et diffamatoire.

M. Vidal en prit courageusement la responsabilité, se faisant fort de prouver tout ce qu'il avait écrit.

Les conséquences furent qu'un beau matin, il reçut un cartel des trois avocats qu'il avait insultés, qui exigeaient un compte très sévère des remarques lancées contre eux dans le journal incriminé.

En moins d'une heure, M. Vidal renvoyait à ces antagonistes une note par laquelle il annonçait que le cartel était accepté.

Mais, ce n'était pas mince affaire, que d'avoir une rencontre sans être dérangé par la justice qui n'aurait certes pas manqué de calmer l'ardeur de cette fougue dangereuse.

L'on décida donc d'aller se battre aux Etats-Unis. Ils prirent ensemble la route de Island Pond ; mais leurs amis réciproques étant intervenus, la police vint leur couper le chemin à Sherbrooke.

Après avoir donné à la justice l'assurance que les choses en resteraient là, ils furent mis en liberté, et se dirigèrent vers Montréal.

Malheureusement les esprits étaient trop mal disposés pour que les adversaires de M. Vidal en vinsent à une entente.

On consulta un jeune avocat de Montréal, maintenant l'honorable M. Abbott, afin de s'assurer s'ils étaient tenus légalement de remplir l'engagement qu'on avait exigé d'eux à Sherbrooke. M. Abbott répondit que les magistrats canadiens n'avaient pas juridiction en telle matière, et que par conséquent ils n'avaient aucune obligation à remplir.

On prit de nouveau la route des Etats-Unis, cette fois par Caughnawaga, et bien déterminés de part et d'autre à se battre.

Nos voyageurs s'arrêtèrent au premier village qu'ils trouvèrent de l'autre côté de la frontière.

Là, les trois avocats, blessés dans leurs susceptibilités, rencontrèrent M. Vidal qui les attendait prêt à soutenir le combat.

Mais il y avait bien une difficulté : M. Vidal était seul contre trois redoutables adversaires, tous également désireux de revendiquer solennellement leur honneur. On décida qu'un seul se battrait contre M. Vidal au nom de tous.

Le sort tomba sur M. Fournier. M. .M Plamondon et Huot, probablement n'en furent pas fachés. Quoiqu'il en soit l'on choisit les témoins, qui étaient le capitaine Kirbe, de l'armée anglai-

se, pour M. Vidal, et M. Campbell Wilson, pour M. Fournier.

L'on mit ensuite les antagonistes en face l'un de l'autre, sur un terrain plat, et à une distance de quinze pas.

Les combattants tenaient leurs pistolets braqués l'un sur l'autre, et n'attendaient que le signal pour faire feu. Les spectateurs suivaient avec angoisse cette scène émouvante : et au moment où le capitaine Kirbe achevait de prononcer lentement le signal convenu : "Un, deux, trois ! " deux coups de feu partirent simultanément ....

Les témoins étaient prêts à s'élancer au secours des combattants, mais pas un seul ne tomba : nul n'étant blessé.

M. Fournier et ses amis se déclarèrent satisfaits de l'épreuve ; l'on se donna une bonne poignée de mains : l'honneur était vengé ; et l'on repartit pour Québec.

Mais, pendant que les choses s'arrangeaient si bien là-bas, c'était une tout autre histoire à Québec. Toutes espèces d'affreuses rumeurs circulaient.

L'on avait appris, avec une sorte d'effroi, que les adversaires avaient réussi à tromper la vigilance des autorités et que le duel avait eu lieu. Le bruit courait même que M. Fournier avait été tué par M. Vidal.

Le plus beau de l'affaire, c'est que les amis de M. Fournier se préparaient à faire une très vilaine réception au prétendu vainqueur. Le peuple s'était assemblé sur les places publiques ; des protestations énergiques s'étaient fait entendre, et on voulait ni plus ni moins *lyncher* M. Vidal, lorsqu'il arriverait à Québec. Le soir où M Vidal devait être à bord du bateau venant de Montréal, une foule considérable s'était réuni sur le quai *prête à le recevoir.*

Heureusement pour notre pauvre journaliste l'on séjourna quarante huit heures à Montréal avant de faire route pour Québec ; et dans l'intervalle, M. Fournier envoya messages sur messages afin d'avertir ses amis qu'il était sain et sauf ei que son adversaire s'était conduit envers lui comme un gentilhomme.

M. Fournier, comme on le sait, s'est fait un nom dans l'exercice de sa profession, est devenu un politicien distingué, membre du gouvernement McKenzie et en dernier lieu, juge de la Cour Suprême.

Quant à M. Vidal, il émigra à la Louisiane, où il ne tarda pas à acquérir de l'influence dans les rangs du parti républicain. Il siégea pendant deux sessions au Congrès, fut chargé par le gouvernement américain de plusieurs missions importante, et résida à Tripoli.

M. Vidal demeurait à Ottawa depuis quelques années, quand M. Beaugrand le prit à son service, comme rédacteur de *La Patrie*, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

THOMAS COTÉ

RÊVE ET RÉVEIL

A MADEMOISELLE ERNESTINE B......

Lorsque l'on a rêvé d'un cœur à pure flamme
Aux yeux tendres et doux, plein d'un amour vermeil,
Lorsque l'on a rêvé de lui livrer son âme
Et qu'on le trouve froid, que dur est le réveil!..
Mais, en réalité, si le rêve s'efface,
Si l'on trouve ce cœur qui ne convient qu'à nous,
S'il accepte nos vœux et se donne avec grâce,
De ce rêve enchanté que le réveil est doux!

Lorsque l'on a rêvé d'une âme généreuse,
D'un ami qui nous soit comme un autre pareil,
Et dont notre affection, en tout temps, soit heureuse,
S'il est faux cet ami, que triste est le réveil!
Mais quand Dieu récompense une amitié modèle
Des faveurs d'ici-bas, le plus digne cadeau
Qu'il lui fasse est celui d'un ami très fidèle:
De notre rêve alors, que le réveil est beau!

Pour vous, ce sont mes vœux, que ces rêves s'effacent,
Que leur bonheur rempli, doux rayon de soleil,
Illumine votre âme et n'y laisse de traces
Que celles de la paix: ayez un beau réveil!....

Le bonheur qui vous suit, vous le rêvez encore
Sous un aspect nouveau....que nous désirons tous!....
Que vous deviez l'attendre ou qu'il soit près d'éclore,.
De ce rêve charmant, le réveil vous soit doux !!!

FRID OLIN

UNE COINCIDENCE

(A MON AMI P. J. BEDARD)

Par une belle après-midi, un dimanche, au mois de juin 18.., j'avais laissé errer mes pas, dans la direction du chemin Ste Foye, la plus belle avenue qui, avec la Terrasse Frentenac, fait à si bon droit l'orgueil des citadins de l'ancienne capitale.

Tout le long des allées ombragées de ce vaste boulevard de nombreux promeneurs affluaient tandis que sur la route, de brillants équipages soulevaient des nuages de poussière.

La nature étalait toute sa splendeur. Les joyeux concerts des chantres ailés, les douces émanations provenant des superbes jardins et vergers qui s'étalent à perte de vue, de chaque coté du chemin, en un mot ces mille riens qui nous font tant chérir la belle saison, semblaient ce jour là se donner la main pour enlever toute ombre possible à ce charmant tableau.

Tout en me laissant bercer par une douce rêverie, je m'aperçus tout à coup que déjà j'avais franchi la distance qui sépare la ville du vaste champ de repos, le père Lachaise québecquois, j'ai nommé le cimetière Belmont.

Dans l'enceinte consacrée au culte de nos chers défunts, la foule n'était pas moins grande. Dans les allées à l'ombre des cyprès, sur les bancs et le vert gazon, partout une multitude se pressait : des personnes de tout âge, de toute condition, se trouvaient réunies—les unes lisant avec une attention soutenue, d'autres paraissant en proie à de profondes réflexions, le souvenir de quelques morts chéris, sans doute—d'autres encore, agenouillées sur le tertre humide, dérobée aux rayons du soleil, au pied d'un mausolée recouvrant la chère dépouille d'un être aimé. Père ou mère, frère ou sœur, époux ou épouse, dont la mort a semé le deuil au sein de la famille. De tous côtés des prières ferventes s'élèvent jusqu'au trône de la miséricorde par cet admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé, entre la fille et la mère, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort, ces abondantes larmes versées, ces flots de soupir, ces cris vers Dieu, sont comme un baume qui adoucit les souffrances et hâte la délivrance des âmes de ceux qui nous furent si chers !......

***

Je venais à peine de prendre place sur un banc rustique qu'ombrageait un peuplier séculaire, afin de laisser un libre cours à mes pensées ou plutôt à mes réflexions qui ne manquent jamais de nous assaillir, dans un cimetière, lorsque mes regards furent attirés sur un groupe à quelque pas de moi : une femme paraissant quelque peu âgée, et deux jeunes filles, toutes trois vêtues de deuil et prosternées dans l'attitude de la prière, en face d'une large pierre tumulaire.

Il y avait tant de douleur peinte sur les traits de la mère, tant de rides sillonnaient sa figure triste, comme autant de petits canaux où les larmes avait depuis longtemps pris leurs cours que je ne pus m'empêcher de contempler avec un intérêt croissant cette nouvelle *Mater Dolorosa*.

Au moment où je détournais pour la première fois mes regards de ce groupe intéressant, j'apercus tout au bout de l'allée un second groupe composé celui-là de trois jeunes hommes qui semblaient fouler l'herbe tendre du gazon avec une grande précaution, comme s'ils avaient cru de réveiller sous leur pas, ceux qui depuis longtemps, ont dit adieu aux choses de la terre. Ce n'était pas là le but de leur démarche prudente, cependant, et il me fut facile d'en juger par le

seul geste de l'un des nouveaux visiteurs, qui désignait du doigt les trois femmes en noir.

Qu'allait-il se passer ? Je l'ignorais, mais je devinais un peu qu'un dénouement quelconque viendrait mettre fin à cette pantomime qui me paraissait tout à fait étrange, sur le lieu et les personnages.

***

Les jeunes étrangers approchaient sensiblement des trois femmes mais malgré leurs précautions infinies pour ne pas être aperçus tout de suite, il n'en fut pas ainsi. La plus jeune des filles, qui se tenait la dernière en arrière, s'étant retourné vivement en entendant marcher près d'elle, laissa échapper une exclamation qui fit trembler les échos du champ funèbre. Elle venait de reconnaître dans le nouvel arrivé l'un de ses frères dont le départ du Canada datait déjà de quinze années, et qui, comme tant d'autres, malheureusement, n'avait pas songé à donner de ses nouvelles à sa famille.

....

La plume se refuse à décrire la scène qui se passa lorsque la mère éplorée reconnut à son tour son fils chéri qu'elle croyait mort aussi peut-être sur la tombe même d'un époux bien aimé ! Pauvre femme ! Elle venait prier pour les morts, et coïncidence étrange, elle retrouvait en ce lieu de

tristesses et de larmes, un fils qu'elle ne croyait plus revoir.

L'émotion fut trop forte, la pauvre mère ne put supporter tant de joie mêlée à tant de tristesses en ce lieu de repos, sa raison s'égarait, elle croyait rêver en demandant sans cesse son fils qu'elle couvrait de caresses comme seule une mère sait en prodiguer et sur le bras duquel il lui fallut s'appuyer pour regagner la voiture qui stationnait aux abords du cimetière.

Ce qui précède n'a rien de bien gai, avouons le, pour les lecteurs du *Glaneur*, mais il est bon parfois de rappeler quelques-uns des souvenirs qui nous ont impressionnés ; je demande donc indulgence pour cette réminiscence qui sera, espérons le, la seule note triste dans la carrière du gentil petit journal dont la mission est de glaner un peu partout, voire même dans les champs de l'éternel repos.

EDOUARD AUBÉ

LE MONUMENT DE WOLFE ET DE MONTCALM

(*Pour* LE GLANEUR)

Sur cet obélisque de pierre,
Deux noms de héros sont gravés ;
Dans une lutte meurtrière
Ces guerriers furent enlevés,
Mais la divine providence
N'équilibra pas la balance
En leur distribuant ses dons :
Elle qui règle toutes choses
A réservé pour l'un, les roses,
Pour l'autre, les âpres chardons.

Le premier, fils de l'Angleterre,
Dans la victoire enveloppé,
Ne maudit point, dans sa colère
La balle qui l'avait frappé ;
Car, semblable en cette journée
Au fier Thébain de Mantinée,
Il voyait vivre ses enfants ;
Autour de lui, quand la blessure
Rendait sa mort prochaine et sûre,
Se pressaient ses fils triomphants.

Mais l'autre, noble enfant de la France,
Sans guerriers comme sans espoir,
Sut, à l'heure de la souffrance,

Etre l'esclave du devoir.
Il fut vaincu : par sa défaite
La France perdit sa conquête ;
Mais l'Anglais honore ses os;
Car, son ennemi le confesse,
Montcalm, en ce jour dé détresse,
Tomba comme tombe un héros.

Grâces aux soins de Dalhousie,
Un monument fut érigé
Au Français que la poésie
Parmi les plus grands a rangé.
Mais, pas un bizarre contraste,
Les héros de ce jour néfaste
Côte à côte furent placés,
Et les Canadiens magnanimes,
D'Albion sujets légitimes,
Ne s'en trouvent point offensés.

Cependant, nous devons le dire,
Si le fils noble et généreux
Du gaulois ne sait pas maudire
Celui qui vainquit ses aieux,
Encor plein d'amour pour sa mère,
La France chérie, il préfère
A ce nom superbe et vainqueur
D'un fils aimé de la victoire,

Celui du vaincu, dont la gloire
Sera toujours chère à son cœur.

EDOUARD S.

PENSÉES ET PARADOXES

(*Pour* LE GLANEUR)

Il est triste de conduire à l'autel une fiancée que personne ne nous envie.

L'ennui est un désir non formulé.

L'égoisme n'est pas un crime, c'est une punition.

La galanterie est la fausse monnaie de l'amour.

La décence de l'homme est la pudeur de la femme.

La jalousie n'est pas un défaut de caractère, c'est avant tout une maladie.

La raison des femmes est souvent le caprice.

Le bonheur est une terre promise où l'on n'aborde qu'en rêve.

Le théâtre de nos jours guérit les blessures du cœur et le mal de dents.

L'énergie appliquée aux petites choses touche à la fantaisie, à l'entêtement, au caprice.

La place que prend l'esprit est souvent enlevée au cœur.

La vérité et le mérite sont pas mal comme un pantalon sur un banc d'école, ça vient toujonrs à percer........

Le véritable savant ne mesure pas sa science à ce que les autres savent, mais à ce qu'il lui reste à savoir.

On se console d'une chose perdue et qu'on n'espère plus en se disant qu'on la déteste.

C'est avec ses amis qu'on apprend à se passer de tout le monde.

Les pensées sont comme les fleurs, il faut les *glaner* avant qu'elles ne se fanent.

RODOLPHE CHEVRIER

L'AVENIR

(*Pour* LE GLANEUR)

Qui dira le mystère et le sort de la vie ?
Qui dira tout ce que réserve à notre cœur
L'avenir incertain ? Votre âme inassouvie,
Jeune et candide encor, vole de fleur en fleur;

Vos quinze ans n'ont point d'ombre, enfant que l'on envie ;
Vous n'avez pas connu les glacès du malheur,
Splendide et caressant l'avenir vous convie !
Ne vous y fiez pas trop: l'avenir est trompeur.

L'avenir est trompeur, et bien des fois le traître,
A brisé dans sa fleur et même avant de naître
Le rêve plein de feu du jeune et fier enfant.

**Qu'en sera-t-il de vous ? Soyez reine ou bergère
Si c'est votre destin; mais que jamais corsaire
Vous vole ce qui fait, d'une femme un brillant.**

JOSEPH GAGNON

D'OU ÉTAIENT TAIGURAGNY ET DOMAGAYA

(*Pour* LE GLANEUR)

Le voile qui s'étendait sur la vie et les voyages de Jacques Cartier s'entrouve petit à petit. Tous les ans, des chercheurs érudits, des piocheurs que l'insuccès ne rebute jamais apportent de nouvelles pierres à la construction de l'édifice et l'on voit déjà le jour où, à l'aide des jalons posés par MM. Sulte, Dionne et Pope, on pourra reconstituer l'histoire du découvreur malouin.

Dans son *Discovrs dv voyage fait aux Terres neufues de Canadas, Norembergue, Hochelage, Labrador, et pays adiacens, dite nouvelle France,* Cartier raconte que le vingt-quatre juillet 1534, étant à l'endroit où s'élève aujourd'hui Gaspé, il fit faire une croix haute de trente pieds, au milieu de laquelle il mit un écusson sur lequel *estoit escrit en grosses lettres entaillées dans du bois : Vive le roy de France.* Puis il planta cette croix sur la pointe de l'entrée du port. Le capitaine des sauvages vint alors avec ses deux fils et Car-

tier fit tant et si bien qu'il le persuada de lui laisser amener les deux jeunes gens en France afin de les présenter au roi.

Dans son deuxième voyage au Canada, en 1535, Taiguragny et Domagaya—c'étaient les sauvages amenés en France—revinrent avec Cartier. Dans la relation de ce deuxième voyage qu'il présenta à François I, Cartier dit :

" Nous estans posez et à l'ancre entre icelle grande île (d'Orléans) et la terre du Nord, fumes à terre et portames les deux hommes *que nous avions prins le précédent voyage*, et trouvames plusieurs gens du païs lesquels commencèrent à fuir, et ne voulurent approcher insques à ce que les dits deux hommes commencèrent à fuir, et ne voulnrent approcher insques à ce que les dits deux hommes commencèrent à parler et leur dire qu'ils estoient Taiguragny et Domagaya ; et lors qu'ils eurent conoisance d'eux, commencerent à faire grand'chere, dansans et faisans plusieurs ceremonies, et vindrent partie des principaux à noz bateaux, lesquels nous apporterent force anguilles, et autres poissons, avec deux ou trois charges de gros mil, qui est le pain duquel ils vivent en la dite terre et plusieurs gros melons. Et icelle iournée vindrent à noz navires plufieurs barques du pays chargées de gens tant hommes que femmes pour veoir et faire chaire à nos

dectz deux hommes, les quelz feurent tous bien receuz par noftre cappitaine, qui les feftoya de ce qu'il peuft, et pour faire fa cögnoiffance leur dona aucuns petis préfens de peu de valleur, de guoy fe contentèrent fort "

Comment se fait-il que dans sa première relation, Cartier dise qu'il a pris ces deux sauvages à Gaspé et que dans le récit de son deuxième voyage il déclare les avoir pris dans l'île d'Orléans ? Lescarbot, lui-même, remarque cette *discordance.* Parlant des deux relations de Cartier, il dit :

" En ces deux je trouve de la discordance en une chose, c'est qu'au premier voyage il est mentionné que le dit Quartier ne passa point plus de quinze lieuës pardelà le cap de Montmorency ; et en la relation du second il dit qu'il ramena en la terre de *Canada,* qui est au Nort de l'île d'Orléans (a plus de huit vingts lieuës du dit cap de Montmorenci) les deux sauvages qu'il y avoit pris l'an precedent."

D'un autre côté si Cartier, dans son premier voyage, n'a pas été plus loin que le cap Montmorenci pourquoi intitule-t-il la relation de ce voyage : *Discours du voyage aux Terresneufves de Canadas, Norembergue, Höchelage* ....?

Ce sont là deux questions que je pose sans les résoudre.

PIERRE GEORGES ROY

MÉDITATION FUNÈBRE

(*Pour* LE GLANEUR)

Près de la mer sonore où la vague frissonne,
Sur la côte où le vent gémit plus solennel,
Il est un lieu funèbre où ceux que Dieu moissonne
Attendent les clartés du réveil éternel............
Aux derniers bruits du jour, sur les tombeaux qui dorment
Je viens souvent m'asseoir parmi l'herbe qui croit,
Hélas ! nommant tout bas ceux que les vers déforment
Dans l'ombre et dans l'horreur de leur cercueil étroit !

Là dorment les élus ! là pour jamais éteintes
La douce illusion et la sombre douleur.
Le vent de mer berce avec ses mille plaintes,
Et la croix les bénit, la croix du doux Sauveur.
Et dans la nuit sereine une voix indicible
Répond à l'Océan qui roule désolé.
Ineffable entretien, pendant l'ombre paisible,
Des morts avec les flots et le ciel étoilé !

Et j'écoute muet, ces rumeurs de la tombe,
Et les saules voilés s'inclinent doucement.
Qu'est-ce donc que la vie, où tout germe et retombe
Où près d'un berceau blond l'homme est agonisant ?
Oh ! tout meurt ! mais un jour le Christ sur les nuages
Descendra réveiller les siècles endormis.—
Les chants confus des morts pendant le cours des âges
Disent-ils ses rayons aux ombres de nos nuits ?

O morts, que dites-vous quand les cieux pleins d'étoiles
Versent sur vos tombeaux leur éclat argenté ?
Nous parlez-vous encor ; ou voyant Dieu sans voiles
Murmurez-vous ici les chants d'éternité ?
Si tout passe et tout fuit, si tout nous est mystère,
Si le dernier sommeil peut parler ou gémir,
O misère ! pourquoi nier une autre terre
Où je pourrai connaître et vivre sans mourir ?

JULES GENDRON

LE PRÊTRE AU CANADA

(*Pour le* Glaneur)

L'existence du peuple canadien-français est intimement liée à celle du clergé. L'un par l'autre a vécu. Ils se sont aidés, se sont soutenus. Si nous, descendants de race latine, avons conservé notre religion, notre langue, nos mœurs, c'est grâce à lui. Qui peut le nier ?

Notre histoire, "écrin de perles ignorées", a dit Fréchette, page héroique, s'il en fut jamais, est un long et brillant témoignage en faveur de cette réflexion.

Sous la domination française, les missionnaires conquirent ce pays au christianisme, après la cession, nos prêtres, nouveaux pasteurs rassemblent leurs brebis, les gardent sous leur protection, les préservent des contacts dangereux.

Sous eux une nation forte, religieuse, morale, saine, grandit, s'élève, et, comme un arbre vigoureux qui lance ses ramures dans toutes les directions, ses enfants débordent de leur territoire et envahissent les pays limitrophes.

Dans la plupart des paroisses, non seulement le curé nous a guidé dans les affaires religieuses, mais il s'est identifié si bien avec les progrès matériels de la place, qu'il semble y avoir pris une part occulte.

E. Z. Massicotte

LES MOINEAUX

(Pour LE GLANEUR)

Les moineaux sont de vrais gredins
Qu'à tout prix il nous faut abattre...
Ils pillent vergers et jardins,
Et font partout le diable à quatre.

Ces oiseaux sont mauvais coucheurs,
Et, cherchant toujours des querelles,
Ils se sont faits les dénicheurs
De nos charmantes hirondelles.

Au calme des grands bois rugueux
Ils préfèrent le bruit des villes,
Et, la moitié du temps, ces gueux
Sont en pleines guerres civiles.

On ne les voit jamais, aux champs
Chasser les dangereux insectes :
Ils satisfont mieux leurs penchants
Dans quelques rigoles infectes.

Maladroits et capricieux,
Ils narguent le froid qui les pique,
Et ne quittent jamais nos cieux
Pour la floraison du tropique.

Ces nigauds, plutôt que de fuir
Notre zone âpre et désolée,
Passent tout l'hiver à souffrir
De la disette et de l'onglée.

Quand sont disparus les frimas,
Aux fenêtres si longtemps closes,
Les passereaux ne chantent pas
La résurrection des roses.

Au lieu d'imiter les linots,
Les rossignols et les fauvettes,
Cachés dans leurs trous, les pierrots
Ridiculisent les poètes.

Tandis que les oiseaux chanteurs
Font la vie en joyeux artistes,
Ces sales petits malfaiteurs
Sont toujours affamés et tristes.

Heureux, pourtant, de leurs méfaits,
Les vils passereaux font leur ponte
Dans des nids si bêtement faits,
Que les hiboux en auraient honte.

Du train qu'ils vont, ces endiablés,
Aussi féconds que la vermine,
En se répandant dans les blés,
Nous ameneront la famine.

Faisons donc la guerre aux moineaux,
Avant qu'ils soient notre ruine ;
Et pour ces lâches tyranneaux
Dressons partout la......... guillotine.

Exterminons tous ces filous
Aussi malicieux que bêtes ;
Et, comme autrefois pour les loups,
Donnons des primes pour leurs têtes.

WILLIAM CHAPMAN

CHARLES III DE BOURBON

(*Pour* LE GLANEUR)

Charles III, duc de Bourbon, d'Auvergne et de Chatellerault, comte de Clermont en Beauvaisis, de Montpensier, de Forez, de la Marche, de Gien et de Clermont en Auvergne, dauphin d'Auvergne, vicomte de Carlat et de Murat, seigneur de Beaujolais, de Combrailles, de Mercœur, connétable de France, etc, etc., naquit le 17 février 1489, étant le second fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, vice-roi de Naples, et de Claire de Gonzagues, marquise de Mantoue. Il porta d'abord le titre de comte de Montpensier et devint chef de la maison de Bourbon par la mort

de son oncle Pierre II, sire de Beaujeu, dont il épousa la fille Suzanne.

Tous les historiens s'accordent à dire que Charles III fut le plus brillant capitaine de son temps.

A l'âge où tant d'autres débutent à peine dans la carrière des armes, il était déjà général et battait les Suisses à la bataille d'Aignadel.

Deux ans plus tard, dans sa vingt-sixième année, il commandait en chef à cette terrible et sanglante bataille de Marignan où il déploya la plus grande bravoure et un vrai génie militaire.

Dix-huit mille Suisses restèrent sur le champ de bataille, et la conquête du Milanais était assurée.

Ce fut un combat de géants, au dire de Trivulce qui cependant avait déjà assisté à dix-huit batailles rangées. Lorsqu'il parlait des deux journées de Marignan, car la bataille dura deux jours, avec un acharnement sans exemple, François I écrivait du champ de bataille à sa mère : " et " vous veux encore assurer que mon frère " le connétable et Mr de St Pol ont aussi bien " rompu bois que gentils hommes de la cam- " pagne, quels qu'ils soient ; et de ce, j'en " parle comme celui qui l'a vu, car ils ne s'épar- " gnaient non plus que sangliers échauffés. "

Mon frère, le connétable, dont parle le roi, était Charles III, duc de Bourbon, dont François

I récompensait le génie militaire et l'indomptable courage en lui donnant l'épée de connétable sur le lieu même témoin de son éclatante victoire et en le nommant vice-roi du Milanais. Arrivé aussi jeune au faîte de la gloire et des honneurs, après avoir risqué cent fois sa vie, dans les hasards des combats, qui eut dit que ce héros à qui la France devait cependant tant de reconnaissance, était à la veille d'être précipité du sommet des grandeurs acquises au prix de tant d'exploits, de dévouement et de sacrifices, par les passions et les artifices d'une vieille femme, d'une autre Phèdre ou d'une autre Messaline, la propre mère de son Roi ?

Cette femme que l'histoire nous peint ambitieuse, avide, fastueuse, galante et vindicative, la duchesse d'Angoulême, mère de François I, oubliant son âge, la décence de son sexe, les liens qui l'unissaient aux Bourbons, s'opiniatrait sans succès à la conquête du héros de Marignan, comme la femme de Putiphar voulait Joseph, comme Phèdre brulant de tous les feux de son exécrable amour voulait Hippolyte, de même la mère de François I attachée tout entière au souvenir du connétable dont elle repaissait son imagination sensuelle, voulait l'amener à ses pieds en amant soumis et le rendre complice de ses désordres.

Virgile a dit tout ce que peut la rage d'une femme ardente dont l'amour a été méprisé :

Notam quid furens femina prossit!

La duchesse d'Angoulême, furieuse des dédains avec lesquels le connétable accueillait son amour, commença à le rendre suspect au Roi son fils, et finit par le faire dépouiller de l'immense héritage de sa maison, qui lui fut enlevé par un arrêt inique que rendit le Parlement de Paris, entrainé par le crédit et peut-être l'argent de la duchesse d'Angoulême qui s'opposa constamment à ce que son fils rendit justice au connétable. Le connétable de Bourbon quitte alors la France et offre ses services à Charles Quint. Ce dernier l'envoie dans le Milanais. L'armée française opérant dans cette province, commet faute sur faute. Incapable de tenir tête au connétable, Bonnivet, chef de l'armée française, se voit contraint d'abandonner le Milanais avec la dernière précipitation et l'épée dans les reins. Ce fut Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, qui sauva les débris de l'armée française dans cette sanglante déroute, en protégeant presque seul, sa retraite effarée, au passage de la Jessia, sous le feu des Espagnols.

Blessé à mort au moment où les dernières compagnies françaises subissaient l'affront de fuir devant les soldats de Charles Quint, Bayard tombe de cheval, mais se faisant aussitôt relever par son écuyer, il lui ordonne de l'adosser à un arbre, de manière à voir les Espagnols en face,

ne voulant pas, disait-il, tourner le dos à l'ennemi pour la première fois de sa vie.

C'est là qu'eut lieu cette rencontre devenue légendaire entre Bayard mourant et le connétable de Bourbon victorieux.

Ces deux grands capitaines avaient jadis été unis étroitement en servant tous deux la France sous le même drapeau et comme le connétable déplorait le sort du héros mourant :

—Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui répondit Bayard avant de rendre le dernier soupir, mais vous qui combattez contre votre roi et votre patrie.

L'impétuosité de Bonnivet, qui venait de causer la mort de Bayard, allait bientôt causer de plus cruels désastres.

Brûlant de venger les affronts successifs qui ternissaient l'éclat de nos armes, Bonnivet conseilla à François I la campagne qui devait aboutir à Pavie.

On sait quels furent les résultats de cette bataille où François I se vit obligé de rendre son épée au Belge de Launoy.

Quant à Bonnivet, voyant tout perdu, il s'était jeté, à bride abattue, au plus fort de la mêlée et tomba percé de mille coups. Ce Bonnivet qui était le principal favori de François I, était aussi l'esclave et l'aveugle instrument de la reine mère, aussi nourrissait-il pour le connétable une profonde inimitié et un mépris hautain qui contri-

buèrent presque autant que l'amour sénile de Louise de Savoie à chasser de France le plus illustre et le plus capable de ses généraux.

François I a bien écrit à sa mère, " tout est perdu, fors l'honneur " il n'en est pas moins vrai que cette femme artificieuse et lubrique fut la cause première des malheurs qui fondirent sur la France à cette époque.

De même qu'elle avait été le mauvais génie du connétable, elle le fut de Bonnivet en lui faisant conseiller au roi son fils cette déplorable campagne d'Italie, qui ne fut qu'une suite de revers couronnée par un épouvantable désastre, quoique les Français eussent fait des prodiges de valeur à Pavie. Peut-être nourrissait-elle l'espoir secret de voir ramené, chargé de fers, cet audacieux connétable qui avait osé mépriser son amour ?

Qui sait ? ce sont là de ces mystères odieux dont Dieu seul a le secret.

Quoiqu'il en soit, François I demeura prisonnier de guerre : captif en Espagne, il ne parvint à recouvrir sa liberté qu'en signant le traité de Madrid, l'année 1526, traité onéreux dont toutes les stipulations ne furent pas remplies, et qui ralluma la guerre entre les deux monarques.

Tandis que les Français courent à de nouveaux revers, le connétable mécontent de Charles Quint qui le récompensait mesquinement des services immenses qu'il lui avait rendus, et qui ne

paraissait guère disposé à tenir parole, malgré les brillantes promesses qu'il lui avait faites, le connétable, disons-nous, poussé à bout par une certaine lassitude de la vie et les sombres visions de la France saignée par l'épée d'un de ses fils— laisse là le service du monarque espagnol pour combattre désormais à son propre compte.

Devenu chef de partisans, il conduit ses redoutables bandes au siège de Rome après leur avoir promis le pillage et le sac de la ville éternelle, mais il fut tué en montant à l'assaut, comme il arrivait au haut du rempart, d'un coup d'arquebuse qui le rejeta mourant dans les fossés, le 6 mai 1527.

L'histoire a enrégistré par quelles abominables violences, quels pillages, quels sacrilèges monstrueux, ses soldats victorieux vengèrent sa mort.

Le connétable avait épousé, le 10 mai 1505, Suzanne de Bourbon, duchesse de Bourbon et d'Auderqui, fille unique et héritière de Pierre II, duc de Bourbon et comte de Beaujeu, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment.

Elle mourut à Chatelleraut et fut enterrée au prieuré de Souvigny.

Le connétable fut enterré au château de Gaëte, dans le royaume de Naples, et son cœur fut déposé dans l'église de St Etienne à Bésancour.

M. de Beaujeu

IL EST FILS DE LA FRANCE

(*Pour* LE GLANEUR)

Peuple, ton noble front s'assombrit en ces jours
Où l'ennemi t'opprime,
Et ton regard s'attriste et remonte le cours
De ton passé sublime.
Ton passé, c'est l'écho de ton généreux cœur,
L'écho de ta vaillance
Qui fit taire un beau jour la haine du vainqueur,
Et cesser ta souffrance.

Jusqu'alors méprisant les plus sacrés des droits,
Ta foi, ton beau langage,
D'injustes ennemis, aux sentiments étroits,
T'abreuvèrent d'outrage;
Mais la liberté sainte, invoquant les traités,
Triompha noble et fière,
Et l'oppresseur te vit marcher à ses côtés,
Loyal à l'Angleterre.

Tu l'appelas ton frère, et pour un but commun,
Les mêmes destinées,
Tu lui dis: " peuplons donc chacun notre chemin,
Nos races sont liées ! "
Et tu lanças tes fils de par le Canada,
Dans les immenses plaines,
En laissant dans leurs cœurs la foi qui les guida,
Et ton sang dans leurs veines.

Ils ont rempli, ces fils, de nombreux rejetons,
Des solitudes vastes,
Et l'histoire a déjà gravé leurs actions
Dans ses sublimes fastes.

Mais, hélas! aujourd'hui, o fiers descendants,
C'est le temps des tempêtes,
Dieu veut vous éprouver et vous rendre géants,
Pour les jours de conquêtes.

La haine se reveille au cœur de l'ennemi,
C'est cette haine antique,
Sur laquelle est passé plus d'un siècle et demi,
La haine fanatique.
Celle des McCarthy, des Charlton, des Martin,
Tous ces faux loyalistes
Qui portent tout sanglant ce motto dans leur sein:
" Guerre et mort aux papistes ! "

Que vous ont-ils donc fait, ces canadiens hardis,
Fils d'une race neuve,
Qui poussés par leur foi, l'amour de leur pays,
Ont tout laissé: leur fleuve,
Le foyer des aïeux, et les chers souvenirs
Des amours maternelles,
Pour aller vivifier de leurs sueurs, leurs soupirs,
Des régions nouvelles ?

Jusqu'aux bords de la Rouge et la Saschachewan,
Vois les, ô ma patrie !
Proclamer haut ta gloire, où jadis, le wigwan
Seul te donnait la vie.
Le Nord-Ouest est ouvert et l'immigration
Déchire ses entrailles;
Rejetons de la France, ô génération,
Vois donc quand tu travailles,

Ce que ton bras enfante ! Anglais tout vous est prêt
Allez peupler ces terres,
Et saluant ces fils, dites leur sans regret
" Je reconnais vos pères ! "
Mais que dis-je, déjà, vous avez par milliers,
Envahi ces domaines,
Et vous cherchez, hélas, à fouler sous vos pieds,
Etouffer dans vos haines,

Et leur langue et leur foi, les plus saints de leurs droits,
Où donc est la justice,
Où donc sont les traités garantis par les rois
Pour qu'ainsi l'on agisse.
Quoi donc excite en vous cette haine sans nom,
Cette croisade inique ?
Sommes-nous déloyaux, Anglais ? Oh ! certes non
Sur ce sol d'Amérique,

Vous nous avez connus dans les jours de danger,
Quand malgré les outrages
Dont vous nous abreuviez, devant nous l'étranger
Laissèrent nos rivages.
Evoquer le passé, ô fiers oppresseurs,
C'est dire que ma race
A l'ombre du drapeau dont je sers les couleurs
A mérité sa place,

Oh ! oui, car sans le bras de ses généreux fils,
Sans leur loyauté fière,
Ce drapeau, sur nos bords, aurait fermé ses plis,
Et mordu la poussière.
Mais vous fermez l'oreille à tous ces grands échos
De notre belle histoire !
Eh ! bien, soyez leur sourds ! nous, fils de ces héros,
Nous en gardons mémoire !

Et quand enfin lassés de vos derniers efforts,
Vous verrez que nos veines
N'en ont pas moins de sang, que nous sommes plus forts,
Que vos rages sont vaines,
Alors, bien malgré vous, n'entravant plus nos pas
Que guide l'espérance,
Vaincus, vous vous direz : " Ce peuple ne meurt pas,
Il est Fils de la France ! "

J. W. Poitras

UN QUART D'HEURE DE LITTÉRATURE

(*Pour le* GLANEUR)

Un honorable ministre de la couronne disait, un jour, à un ex-ministre provincial : " vous avez les pieds dans la tombe, monsieur, et vous êtes un fanatique "—. Ces paroles pouvaient manquer d'à propos, mais elles n'en étaient pas moins l'expression vraie d'un fait dont on voit l'application chaque jour.

Il n'est pas rare, aujourd'hui, de rencontrer sur sa route des hommes qu'on croirait honorables, que l'âge a courbés et fait blanchir ; il n'est pas rare de rencontrer de ces personnages étranges, qui semblent avoir fait deux parts de leur vie : s'enrichir d'abord, et crever d'égoïsme ensuite, ce qui est un moyen efficace de faire crever les autres.

On entre dans la vie, l'âme ouverte à toutes les aspirations les plus légitimes et les plus magnanimes, le cœur rempli des saines doctrines que des maîtres, zélés et pieux, ont cherché à nous inculquer ; on sait bien que parfois la vie est mauvaise, qu'il s'y rencontre des misères profondes, des abimes qui donnent le vertige ; mais ce ne sont là que des nuages qui passent ; choses de peu d'importance, que le moindre souffle de joie devra balayer à jamais.

On ne tarde pas, cependant, à faire la triste et douloureuse expérience de la vie. On en vient à apprendre le secret des larmes et des haines, tout comme, enfant, on réussit à deviner les épines que nous cachent les roses, et qui nous meurtrissent les doigts.

Ce ne sont pas les plus jeunes dans la vie, ni les gens que l'âge a mûris, qui se chargent de nous apprendre ce que vaut le monde où remuent tant de passions diverses, où s'agitent tant de haines, où s'éloignent, sans se rapprocher, tant de tendresses perdues et d'amours désolées et enfuies, ce monde où l'on sait, à vingt ans, trahir et mentir avec une audace qui en impose.

Ce sont parfois les avariés de la vie, ceux que le temps a flétris de son aile, qui se donnent l'égoiste plaisir de souffler froid sur nos chaudes illusions, et de faire de nous, qui n'avons pas trente ans, des sceptiques de la vie, des pessimistes qui ne voient qu'une couleur : le noir.

Certains hommes, arrivés aux confins de la vie, semblent se donner bien garde de faire des heureux autour d'eux. Une crainte indéfinie, avant-coureur des crimes les plus vils, les étrangle et les fait croire que menacer et menacer toujours, est un dérivatif à leurs maux, pareils à ces empereurs romains tuant leur ennui en faisant périr des chrétiens ou immoler des bêtes inoffensives.

Ils menacent ! Quelle folie, quand eux mêmes se sentent menacés par la mort qui va les clouer, avec leur ignominie en cheveux blancs, à quatre pieds sous la terre. Menacer les autres, c'est se fabriquer des armes à deux tranchants ; et dans ce monde, où la richesse n'empêche pas la solidarité, une arme mal dirigée peut aussi bien frapper un ami qu'un étranger, et parfois les plus cruelles blessures, sont celles que l'on porte involontairement.

Oh ! qu'il sont loin les temps où l'on mourait en paix, vénéré de tous, entouré de chacun. La mort d'un vieillard était alors ce que toute sa vie avait été : un repos. On le pleurait, parce qu'on l'avait aimé ; on le regrettait parcequ'il avait su se faire respecter et aimer, et son souvenir servait d'exemple à toute une génération d'enfants dévoués et fermes.

Aujourd'hui, de combien de vieillards pouvons-nous dire : Sa mort, a été douce et belle *comme le soir d'un beau jour* ? Combien sont pleurés qui ne vivent plus même dans le souvenir, et combien seront pleurés qui partiront demain ou un autre jour ? Ils sèment parfois une semence de haïne par des paroles dures et hors de propos, ils ont jeté en terre un grain de discorde par des actes d'injustice, et la récolte arrive et les descendants moissonnent ce que les vieux parents ont semé.

J'ai toujours admiré ces grands tableaux antiques où l'on voit les vieillards, les patriarches, les pères de famille mourants, entourés de leurs fils qu'ils ont fait venir à leur chevet, afin de les bénir avant de quitter, à jamais, ce toit où leur présence appelait les bénédictions d'en haut. Cherchez et vous ne trouverez plus que rarement des scènes pareilles, à cette heure où l'on ne sait pas plus mourir que l'on apprend à vivre, à bien vivre.

On a vécu soixante ou quatre-vingts ans ; on a amassé une richesse considérable qui nous a rendu puissant pour une heure ; on a été cajolé, entouré, adulé des plus basses flatteries, quoique le méritant moins que le premier artisan venu, qui sert son pays par ses talents èt son industrie. On a fait des malheureux presque dans son intérieur ; on a suscité des haînes et des discordes, soutenant le vice et encourageant le crime, quand on ne l'a pas commis soi-même.

Tout cela a duré une vie, une vie dont il faut rendre compte, et voilà le moment qui approche. Une heure de maladie ou des mois de souffrances, qu'importe ! les héritiers sont là, plus occupés du testament ou de leurs parts, que de l'habileté ou de la maladresse du médecin, impuissant en face de la mort.

On meurt et l'on n'est pas pleuré ; on meurt et l'on n'apporte rien de ce qui a été si pénible-

ment amassé, et dont les autres vont jouir avec d'autant plus de facilité qu'ils n'auront pas connu ce que coûte de sueurs et de travail, une fortune souvent mal acquise.

On dirait que cette pensée que je viens d'exprimer est le cauchemar des gens riches qui se sentent vieillir : ils songent que cette fortune, qui a coûté tant de labeurs et des plus divers, va se dissiper follement, et ils en tiennent rancune à ceux qui n'ont rien à y voir. Ils auront beau se prodiguer en œuvres pies, chose très louable, ils ne s'ôteront pas du cœur ce levain de pensée que les jeunes viennent après eux, et qu'il va leur fâlloir mourir.

Dieu est juste et il n'a pas voulu que toute richesse constituât un parfait bonheur. Si les riches ont leur heure de faste, de supériorité apparente, d'apothéose contestable, les jeunes, qui comptent arriver, ont le joyeux espoir qui souffle dans leurs voiles les plus chaudes brises de l'avenir, les plus radieux zéphyrs des vastes espérances.

A celui qui espère le temps ne parait pas long. Les jeunes sont la force parce qu'ils sont l'espérance et aux cris des oppresseurs, ils répondent par le silence qui est encore une autre force, celle que l'on attribue à l'inertie.

Je termine ces quelques notes par les vers suivants, inspirés à un poéte de renom Paul Col-

lin en songeant aux choses tristes de la vie, coudoyant une joie, un bonheur, un moment heureux :

Je rêvais. J'admirais le doux soleil des cieux.
Tout à coup je me pris à penser : A cette heure,
Près ou loin il se peut, hélas ! qu'un homme meure
Et ferme pour toujours à la clarté ses yeux.

Mon cœur se remplissait de songes anxieux.
Tout à coup évoquant une image meilleure
Je me dis : Il se peut qu'une heureuse demeure
Voit en ce moment naître un bel enfant joyeux.

Et mon âme à la fois commença deux prières :
Mon Dieu, ce même instant, ouvre et clôt leurs paupières
Cet instant est ensemble avenir et passé :

L'un s'en va. Le repos est son unique envie.
L'autre, arrive. Il faudra qu'il affronte la vie.
Donnez force au naissant et paix au trépassé !

CHARLES GAUVREAU

ROBES BLANCHES

(*Pour le* GLANEUR)

La mère, éloignant des sanglots,
La nouvelle née aux yeux clos,
Recommence l'éternel thème
Des tendres soins et des baisers,
Devant vos plis mal accusés,
Petite Robe de baptême !

Douze ans. A son pur horizon,
L'enfant pressent l'autre saison,
Sa voix frémit, son front se penche :
Elle hésite au seuil du chemin,
Le cœur troublé, le cierge en main,
Sous le voile et la Robe blanche.

Seize ans. Les rêves du désir,
L'espoir, l'émoi : tout le plaisir
Effleure en ses battements d'ailes,
De loin, le radieux minois
Qui vêt pour la première fois
La Robe de bal aux flots frêles.

Elle ne connait d'autres pleurs
Que les perles fraiches des fleurs
Qu'elle moissonne en sa journée;
Son destin fuit, heureux et doux......
Dites...... que lui porterez-vous,
Neigeuse Robe d'hyménée ?......

Miss E. Ehrtone

LA JEUNESSE

(*Pour* le Glaneur)

Tout, ici bas, passe avec une rapidité prodigieuse. Les générations se succèdent les unes aux autres avec autant de régularité que les sai-

sons ; seulement elles ne sont pas périodiques. Les vieillards aux cheveux blancs, inclinés vers la tombe, gémissent de ne pas avoir le temps de réaliser tous leurs grands projets. La génération plus vigoureuse se plaint de n'avoir plus que quelques années, pour donner un corps à sa propre idée et développer les idées de ceux qui l'ont précédée. Le philosophe veut pénétrer plus avant dans la connaissance de la vérité ; le mécanicien veut travailler au perfectionnement de nouvelles machines ; le physicien veut mettre en action de nouveaux agents ; le chimiste veut faire connaître encore mieux la nature intime des corps et nous faire voir de nouvelles merveilles ; et le législateur rêve un système de législation plus parfait que le système actuel. Mais tous, tant qu'ils sont, sentent que le temps leur échappe et qu'ils ne pourront jamais arriver au dégré de perfectionnement qu'ils ont rêvé.

Bien loin derrière les vieillards, et immédiatement après l'âge mûr, il y a la verte et vigoureuse jeunesse, la jeunesse pleine de sève et de vie. Ceuillant dans les meilleures universités, les plus belles fleurs de la Science et des Arts, cette jeunesse est savante déjà à cet âge où ses prédécesseurs étaient des ignorants, savante de sa propre science et de toute l'expérience des anciens.

C'est à cette classe qu'appartient l'avenir ; c'est à elle que sont réservées les grandes choses.

De ses mains puissantes jaillieront en mille merveilles les pensées de ses ainés. Devant ses travaux de géants s'effaceront les efforts du présent. La tour Eiffel servira de marchepied aux monuments de l'âge futur et le flambeau de la statue de la Liberté, ne sera plus qu'une lumière vacillante et indécise, dernière étincelle d'un siècle qui se croyait grand. Le présent sera, pour la génération future, le moyen âge obscur et ignorant.

Pour remplir de si grandes choses, la jeunesse ne doit pas négliger ce qu'il lui faut faire dès aujourd'hui. Etudions, travaillons ! Car dans les œuvres de l'homme, Dieu demande la manifestation éclatante de l'étincelle de la divinité, qu'il a laissé tomber dans chaque âme. Il veut que sous le souffle divin, l'homme soit la continuation de la Création.

ARTHUR COTÉ

MISSION DE LA FEMME

Hommage a Melle Maria. B … a Belœil

(Pour le *Glaneur*)

Elle revient souvent flotter dans ma pensée,
Telle une blanche perle en de l'or enchassée,
Votre proposition.
Nous traitions, cette fois, si bien je me rappelle,
Un sujet palpitant pour vous, mademoiselle,
La femme et sa mission !

Vous parliez ! Et ravi, j'écoutais, tout oreilles,
J'estimais vos raisons à nulle autre pareilles ;
J'étais plein d'émotion
En entendant tomber de vos lèvres de flamme
Cet arrêt : Quel naïf a donc dit que la femme
N'a pas une mission ?..

Car vous avez raison, oui, c'est chose certaine,
En dépit de l'envie, en dépit de la haine,
De la folle ambition,
Rendre l'homme meilleur, l'œuvre de Dieu féconde,
Par votre douce action régénérer le monde,
Voilà votre mission !

Femmes, vous êtes, vous, les anges de la terre,
Et malgré l'influence à jamais délétère
De la prude raison,
Et l'amour et la foi dont vous êtes les gloires,
Auront encor, par vous, d'immortelles victoires,
Voilà votre mission !

Le Christ, en son amour, vous a faites gardiennes
Et martyres, parfois, ô sublimes chrétiennes,
Du culte de Sion !
Car c'est de vous, souvent, que l'homme attend l'exemple,
C'est votre piété qui le ramène au temple ;
Voilà votre mission !

Et lorsqu'à bout de force, en proie à la souffrance,
Il va s'abandonner à la désespérance
De la vile passion,
Votre saint dévoûment, comme un phare qui brille,
L'éclaire, le console, et sauve la famille;
Voilà votre mission!

Mais quand l'homme est heureux, partageant son ivresse,
Vous savez sanctifier toute humaine allégresse,
Par la pure intention.
Et toute votre vie est comme une prière
Pour les êtres chéris, sœur, fille, épouse ou mère;
Voilà votre mission!

Sur la terre, sans vous, que serait donc un homme ?..
C'est en vain qu'il se croit, l'orgueilleux! et se nomme
Roi de la création!
S'il règne c'est par vous, sur toute la nature,
Et la femme est son roi, vaillante créature!
Voilà votre mission!

D'un si noble destin, ô femmes restez dignes,
Gardez-vous d'altérer tant de beautés insignes
Formant votre blason,
Et vous serez toujours de mémoire chérie,
Pour la gloire de Dieu, l'honneur de la patrie!
Voilà votre mission!

Mademoiselle, vous, cette mission sublime
Vous la comprenez bien! Nature magnanime,
Votre unique ambition,
C'est de vous y montrer à jamais très fidèle!
Bienheureux l'homme à qui profitera son zèle,
Votre aimable mission!!

FRID OLIN

MONSEIGNEUR DE LAVAL

Discours prononcé a l'Université Laval a une séance donnée à l'occasion du 264ème anniversaire de la naissance de Mgr de Laval.

(*Pour le* GLANEUR)

Eminence, (1)

Monseigneur le recteur, (2)

Mesdames et Messieurs,

C'était au début de ce règne étrange qui vit accourir comme à une fête et passer, en courbant le front devant sa Majesté Chrétienne, des talents féconds et des génies merveilleux, de grands cœurs et de vastes intelligences. Les administrateurs les plus habiles, les savants les plus profonds, les écrivains les plus renommés, les généraux les plus ingénieux, les penseurs les plus vrais, les orateurs les plus distingués, les poètes les plus sublimes se réunissaient autour du trône de France et se préparaient à mettre au front de Louis XIV cette auréole de gloire dont les rayons devaient illuminer son époque et les temps à venir. Et lui, le grand roi du grand siècle, sur son trône désormais solide et à l'abri des coups de la

(1) Cardinal Taschereau.
(2) Mgr. Méthot.

Fronde, voyait monter vers sa majesté naissante les énivrantes vapeurs de l'encens.

Malgré sa jeunesse, Louis XIV savait déjà ce que pèse un sceptre et ce que vaut une couronne. Dans le commencement de son règne, il comprit ce que plus tard dans un moment de vertige il devait oublier ; il comprit que la mission des rois de France était de naître, de vivre, de gouverner, et de mourir en Catholiques, que sa patrie devait rester la *fille ainée de l'Eglise*, et lui garder son titre de *Roi Très-Chrétien.*

Aussi, perçant de son regard d'aigle le nuage d'encens dont l'entouraient des courtisans adulateurs, il prenait un soin particulier de l'église qui, sur le sol sauvage de l'Amérique Septentrionale, prenait racine à l'ombre du drapeau blanc fleurdelisé. Les secours qu'il y envoyait avaient autant pour but la conversion des indigènes à la foi catholique que l'établissement d'une colonie avantageuse.

Heureux temps, messieurs, heureux temps disparu où le sceptre des souverains portait une croix ! où le roi de notre mère-patrie recommandait dans une même lettre au gouverneur de sa colonie les intérêts civils et le salut des âmes ! Heureux temps où, dans l'esprit de la France, découvrir c'était faire des chrétiens, conquérir c'était évangéliser !

L'Eglise du Canada avait besoin d'être fortifiée. Les religieux, arrivés sur cette terre nouvelle presque en même temps que les découvreurs, avaient fait leur devoir ; les conversions s'étaient multipliées, leur troupeau s'accroissait de jour en jour ; et, décimés par les persécutions, les privations et les maladies, ils ne pouvaient plus suffire à leur œuvre. La croix avait besoin d'une main sage et forte pour être promenée dans toute l'étendue de cet immense territoire ouvert au zèle des missionnaires. Il était temps de lui donner un chef habile et éclairé. Il fallait que ce chef joignit à des qualités administratives remarquables les vertus d'un apôtre ; il devait non-seulement gouverner l'église de la Nouvelle-France, mais encore l'augmenter de nombreux néophytes convertis ; ferme, énergique, inébranlable, sous la sape devant les empiètements des gouverneurs, il devait montrer aux sauvages une douceur angélique ; en un mot, il ne fallait pas seulement au Canada un grand évêque, mais aussi un grand missionnaire.

C'est ce que comprirent Alexandre VII et Louis le Grand, quand, après quelques négociations, ils décidèrent, d'un commun accord, de mettre à la tête de la nouvelle Eglise, François de Montmorency-Laval.

Grand évêque, Mgr de Laval fut surtout, fut avant tout un grand missionnaire. Le mission-

naire se fortifiait de l'autorité de l'évêque, et l'évêque s'inspirait du zèle du missionnaire.

Sa vie est une mort de chaque instant. Il meurt aux biens du monde ; il meurt aux affections ; il meurt à lui-même.

Voilà le triple sacrifice qu'offrit généreusement ce missionnaire, notre premier évêque.

I

A peine âgé de quinze ans, le fils des de Laval vit s'ouvrir devant ses pas une carrière comme il est permis à bien peu d'en désirer. Lorsque ses deux frères ainés furent tombés sur les champs de bataille de Fribourg et de Nordlingen, on vint le prier d'abandonner le canonicat que l'évêque d'Evreux lui avait donné, de se mettre à la tête de sa famille et de la fortune de ses pères. Tous les plaisirs que peuvent procurer les richesses étaient dans sa main, et la coupe à la portée de sa lèvre. Certes, la tentation était forte, et d'autant plus séduisante que le jeune de Laval était dans cet âge encore tendre, où l'espérance colore tant de beaux rêves, où l'on ne sait pas que le pain de ce monde est amer, où le cœur ne s'est pas encore instruit aux tristes leçons du passé, où la vie déborde, prête à s'aventurer sans boussole sur cet océan dont les vagues, soulevées par l'angois-

se, lancent aux quatre vents des cieux un continuel concert de sanglots. Mais il était de ceux chez qui la sagesse "*n'attend pas le nombre des années*" ; et le futur apôtre, laissant les richesses à son jeune frère, entra au séminaire des missions étrangères. C'était le missionnaire qui se révélait dans ce premier sacrifice, celui de la fortune; l'amour du Christ avait parlé, son serviteur obéissait.

Ce ne fut pas là, messieurs, le sacrifice d'un jour; ce fut le sacrifice de toute sa vie. Désormais la pauvreté et les privations seront l'unique partage de celui qui aurait pu vivre dans la richesse et l'abondance.

On pourrait dire que de son temps, Mgr de Laval était l'homme le plus pauvre du Canada; pauvre "*en sa maison, en son vivre, en ses meubles, en ses domestiques*", comme s'exprimait la vénérable mère de l'Incarnation; c'est à peine si sa soutane lui appartenait. "*Pas un pauvre curé de France,* dit le frère Houssard, *qui ne soit mieux nourri, mieux vêtu, mieux meublé que n'était l'évêque de Québec.*" En effet, on sait que pendant une notable partie de son apostolat, il n'avait pas même pour se reposer un foyer qui fût à lui.

Ses fonctions lui permettaient, il est vrai, de toucher certains revenus; mais il en faisait don soit à l'Eglise soit aux pauvres, certain que de

cette manière ils iraient toujours à Dieu. Car c'était un de ces hommes, dont la grande âme ne comprend pas qu'on puisse avoir quelque chose à soi ; et qui, " *recevant de la gauche et donnant de la droite*," ainsi que dit le poéte, vont de par le monde, cherchant des cœurs à guérir et des plaies à cicatriser.

"*La pauvreté est la grande route du ciel*", a dit un écrivain de notre siècle ; et cette route étroite et montante, Mgr de Laval l'a suivie, voyant avec une joie angélique ses pieds se meurtrir sur la pierre et ses mains s'ensanglanter aux ronces, baisant avec un indicible amour les croix que son épaule montait sur ce nouveau calvaire. Mais dans sa modestie, il ignorait que cette pauvreté resplendirait un jour de la lumière des élus, et que les épines qui l'avaient déchiré sur le chemin lui formeraient une couronne de fleurs immortelles, tout embaumées des parfums célestes, tout éblouissantes des clartés divines.

Avec le sacrifice des richesses, Mgr de Laval fit celui des honneurs. Il se trouvait à la tête d'une des plus nobles familles de l'Europe. Fondée au Xme siècle, la famille des Montmorency avait fourni six connétables, douze maréchaux, des amiraux, des cardinaux, des guerriers et des hommes d'état distingués ; elle comptait parmi les siens ceux qu'on nommait les "*premiers ba-*

rons chrétiens de France" : Mathieu I, qui pendant la croisade entreprise par Louis le jeune, partagea avec Suger l'administration du royaume ; Anne de Montmorency, surnommé le "*Fabrius français*", dont le seul nom rappelle les plus hauts faits d'armes ; Mathieu II, appelé le "*grand connétable*", qui eut sous sa protection Louis IX encore jeune et sa mère, et qui se trouvait grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu, petit-fils de deux empereurs, de six rois, parent de tous les souverains d'Europe, et père de celui qui en s'alliant aux de Laval forma la branche d'où est sorti le premier évêque de Québec ;

Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images.

Messieurs, être appelé à continuer cette lignée de grands hommes, à hériter de tant de gloire, et à marcher sur ces traces de géants, n'était pas un mince honneur. Mais l'abbé de Montigny comprit que *l'homme n'est pas fait pour l'encens*, que la parole du roi Salomon est de celles que *la date rend précieuses* et que les siècles en passant confirment de leur expérience ; et tournant le dos aux honneurs comme aux richesses, il embrassa l'humilité.

Cependant il eut son sceptre sur terre ; mais c'était de ceux qui rendent plus humbles les hommes vertueux qui les portent ; son sceptre était la houlette apostolique, la crosse épiscopale. "*Les saints*, a dit Louis Veuillot, *savent vivre*

dans les grandeurs sans orgueil et en sortir sans regret." Et c'est en saint que Mgr de Laval passa sous le dais et porta la mître.

En face du monde, le grand évêque s'est donc montré parfait missionnaire.

Le missionnaire en effet, comme Mgr de Laval, méprise les triomphes militaires, les lauriers de l'orateur, les victoires littéraires et les adulations du trône ; il abandonne ses droits à la fortune, au nom, au rang ; mais il y a un honneur qu'il réclame, un droit qu'il conserve et défend au prix de son sang : c'est le droit et l'honneur de s'agenouiller : *L'homme n'est grand qu'à genoux*, messieurs ; et le missionnaire ne veut que s'agenouiller...... s'agenouiller devant le pauvre, près du moribond ; s'agenouiller pour espérer, pour croire et pour aimer ; s'agenouiller pour pleurer, chanter et prier ; s'agenouiller devant Simon Pierre, s'agenouiller devant la crêche, s'agenouiller devant le Christ ! s'agenouiller, et crier avec une langue de feu : Voilà mon Christ ! "*Christus meus* !" le voilà, et je n'en connais point d'autre.

II

Quand il a rejeté loin de lui les biens du corps, le missionnaire n'est que préparé à un plus

grand sacrifice. Son âme ardente n'est pas satisfaite ; il lui faut encore des croix, toujours des croix pour souffrir et pour aimer. Car pour lui c'est un bonheur

que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.

Il lui reste à prononcer un mot qui est un glaive dans la poitrine, et qui

brise l'âme;
Un mot dans la douleur conçu
Qui se grave en sillons de flamme
Au fond du cœur qui l'a reçu
Il reste au missionnaire à dire: Adieu!

"Comprends-tu", demandait à Lamartine le trop célèbre poète qui sur son lit de mort disait que le seul bien qui lui restait au monde était d'avoir quelquefois pleuré,

Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire ?

Messieurs, ce mot de séparation suprême, celui-là seul le comprendra, qui a aimé de toute la puissance de son âme, qui l'a entendu d'une bouche amie, dont les yeux ont versé de ces larmes qui tombent, rosée, sur les fleurs fanées de l'absence, et dont le cœur a gémi en apprenant que là-bas, à des milliers de lieues de la patrie, l'exilé n'avait pas une bouchée de pain pour se soutenir, ni *une pierre où reposer sa tête* "

Cette mort aux affections, le missionnaire la subit ; ce calice, il le boit jusqu'à la lie.

Est-ce à dire, messieurs, que le missionnaire n'est plus attaché à ceux qui l'aiment, et que son refuge est

l'oubli profond et morne,
Qui n'a point de limite et qui n'a point de borne ?

Ah ! demandez-moi si le fleuve s'arrête dans son cours, si la pierre reste suspendue dans l'espace, si les astres ne continuent plus leur course, si le rossignol se tait, si l'aigle ne perce plus la nue; mais ne me demandez pas, ne me demandez jamais si le cœur cesse d'aimer !

Qui connait les trésors d'amour que renferme le cœur du missionnaire ? L'ingratitude lui est inconnue. Il passe dans la vie, sans cesse séparé de ce que son affection voudrait posséder, et subissant par là un martyr de chaque instant.

Ce que je viens de dire du missionnaire est l'histoire de Mgr de Laval. Lui aussi est mort à sa famille, à ses amis, à son pays.

En se consacrant aux missions, il se séparait de parents bien-aimés, au milieu desquels il aurait pu goûter les douceurs de la piété filiale et fraternelle, et de compagnons qui lui auraient procuré le bonheur de l'amitié.

A sa famille et à ses frères par le cœur et l'esprit, il préféra son Dieu ; à l'amitié des hommes, l'amour divin.

Mais, pendant son séjour ici, que de fois, au cours des voyages qu'il entreprenait lui-même pour la conversion des indigènes et parmi des peuplades sauvages qui ne lui rendaient guère charité pour charité, que de fois il dut se reporter en esprit à cet antique foyer de ses aïeux, où sa mère pleurait peut-être encore dans sa vieillesse au souvenir de son fils, où ses amis réunis à sa famille parlaient de l'exilé du Canada ! Son cœur dut saigner à ces souvenirs. Mais son amour, il le versait dans le sein de ses brebis ; ses douleurs, il les offrait à Dieu ; ses souvenirs, il les noyait dans ses espérances.

L'adieu à la patrie fut encore un coup bien rude pour le grand missionnaire.

Ceux-là seuls aussi qui ont vu les rivages de leur pays disparaître dans les brumes de l'horizon et le soleil se coucher sur une terre étrangère, savent ce qu'il en coûte pour briser ce lien commun, qui unit tous les compatriotes en les attachant à un même sol.

En ce siècle de scepticisme où le doute pénètre dans tous les esprits, il n'a pas manqué d'hommes qui ont dit que l'amour du pays est une chimère et la patrie un mythe. Mais ceux-là n'ont rien qui batte en leur poitrine, et rien qui pense en leur cerveau. La patrie est un être réel ; elle a du sang qui coule, des membres qui agissent, une tête qui pense, et un cœur qui bat ;

et dans le temps et pour le pays dont nous parlons, messieurs, le sang c'était le patriotisme, les membres c'étaient les diverses classes du peuple, la tête c'était le Roi, le cœur c'était l'Eglise.

C'est ainsi que le comprenait Mgr. de Laval. C'est à cette patrie qu'il dit adieu, c'est elle qu'il aima toujours, pour elle qu'il souffrit le martyre de la séparation.

Mais comme tous les grands cœurs, l'évêque de Pétrée eut le privilège d'emporter en lui quelque chose de son pays. Et arrivé sur cette terre qui n'était pas encore une patrie, il y déposa ce noyau sacré qui, sous sa surveillance et grâce à ses soins, a vécu, s'est développé, a grandi, est devenu une nation, et, avec les traditions saintes de sa mère, a gardé une reconnaissance immortelle au *Père de la Nouvelle-France.*

Messieurs, si nous comptons pour un peuple sur la surface du globe, si des germes fertiles, implantés dans le sol des Peaux-Rouges, ont donné naissance à ce grand arbre qui étend ses rameaux dans toutes les parties de la Confédération, nous le devons à Mgr de Laval ; à Mgr de Laval, et aussi à la fécondité de cette patrie qu'il nous a léguée...... C'était le *cerveau de l'humanité*, le fleuve où voguait la pensée humaine, le bouclier de la monarchie, la cuirasse de la chrétienté, le bras de Rome ; c'était Charlemagne et

saint Louis, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, Durandal et Joyeuse ornées de fleurs de lis, le sceptre de Clovis appuyé sur la Croix ; c'était la France des Croisés, des Chevaliers sans peur, des Rois à l'épée de flamme ; la France, sortie des mains du prêtre et du soldat, toute étincelante de l'éclat de ses lances, *à genoux devant Dieu et debout devant les hommes*; la France qui prie, combat et meurt ; la France au sang de feu, au cœur d'enfant et au bras de fer ; la France dont les fils pleurent maintenant l'ivresse et le vertige, qui se trouvait alors à l'apogée de sa gloire, et que Mgr de Laval nous apporta comme un don du ciel.

III

Le missionnaire possède encore quelque chose ; comme au captif antique, il lui reste la vie. Mais il se hâte de s'en défaire : il donne sa parole aux infidèles, ses mains aux chaînes, sa chair à la torture, son sang aux bourreaux, son âme à Dieu ; en un mot, sa vie à la propagation de la foi et à la mortification.

C'est ainsi que Mgr de Laval entendit sa mission et s'y consacra.

Quand il débarqua sur la terre d'Amérique, les peuples qu'il adoptait pour enfants étaient encore presque tous idolâtres. Pour fixer soli-

dement la croix dans le sol canadien, un triple travail était à faire : convertir les infidèles, écarter les obstacles à cette conversion, assurer des recrues au clergé et une éducation chrétienne aux sauvages.

A cette époque, les missionnaires étaient sans cesse placés entre la crainte de tomber sous les coups de l'Iroquois et le danger de mourir de fatigue et de faim au fond de ces forêts inexplorées dont les mystérieuses retraites ne pouvaient arrêter leur zèle. Pour triompher de ces dangers, pour donner une forte impulsion à la prédication de l'Evangile dans le Nouveau-Monde, pour distribuer sagement les ouvriers dans cette vigne inculte, et savoir en utiliser la récolte, *il fallait ici un homme de cette force*, comme s'exprimait la Thérèse du Canada.

Non content de conduire par ses ordres les prêtres à la recherche des âmes, il se souvint qu'il était missionnaire, et se mit à la tête des soldats du Christ. Du jour où Québec le reçut dans son enceinte jusqu'à la fin de sa carrière, on le vit, la rame à la main ou les raquettes aux pieds, aller de mission en mission, prêchant les sauvages, visitant et soignant les malades, baptisant les catéchumènes, confirmant les néophytes, donnant à tous de bons conseils, et laissant partout sur son passage une semence de conversion chez les infidèles, et une joie consolante dans les cœurs déjà chrétiens.

Cependant des gouverneurs, qui ne voulaient pas comprendre les ordres d'un roi catholique, semblaient s'être donné pour mission de démolir à mesure qu'édifiaient l'évêque et son clergé et de créer des embarras et des barrières à leur apostolique dévouement. Mais Mgr de Laval avait juré de conduire son peuple dans la bonne voie ; et quand on voulut empiéter sur les droits de son siège, on apprit comment se défend un évêque attaqué ;

Quand Mesy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Donnèrent leur appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sut faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Toutes les fois que les dignitaires laïques, croyant tenir en leur main l'église canadienne, tentèrent de l'écraser, le chef de cette Eglise, se dressant dans sa majesté épiscopale, opposa à la brutalité de la force matérielle l'irrésistible fermeté que donne une conscience droite mise au service des droits les plus sacrés.

Enfin, Mgr de Laval couronna son œuvre en créant une institution, qui, après avoir fourni aux missions les prêtres dont elles avaient besoin, à la torture les martyrs quelle demandait, et avoir travaillé avec son fondateur a l'éducation des indigènes, a continué pendant deux siècles, iné-

branlable sous la sape du temps, à inspirer à ses enfants l'amour de l'église et de la Patrie.

Est-il besoin d'ajouter, messieurs, que le séminaire de Québec est resté digne de son fondateur autant qu'il en est fier ? C'est avec un orgueil bien légitime que nous le proclamons, nous, élèves de cette maison ; si nous nous rappelons le nom de Mgr de Laval avec plus de respect, si nous le prononçons avec plus d'amour, c'est d'abord qu'on nous a appris à vénérer sa mémoire ; c'est surtout que nous avons sans cesse sous les yeux l'imitation de ses vertus et la continuation de son œuvre ; c'est que nous voyons son siège épiscopal transformé en trône sous la pourpre romaine et occupé maintenant par un prince de l'église.

Au milieu de ses travaux, la seule espèce de délassements que se permettait Mgr. de Laval, c'était la mortification.

Martyr de la volonté divine, qui plusieurs fois le frappa dans ce qu'il aimait, il voulut être encore martyr de sa propre volonté.

Quand Dieu le frappait, il s'élevait du fond de son âme un *fiat* de résignation, tandis que coulait sur sa joue une de ces larmes qui font les joyaux des élus. Mais cela n'éteignait pas sa soif de douleurs ; et sa joie était de broyer sa chair sous les verges de la mortification. Son plus grand désir était de mourir dans les fers et les

tortures, comme les Brébœuf et les Lallemand ; mais, Dieu lui refusant cette grâce, il s'en consola en ajoutant chaque jour à ses croix, jusqu'à ce que la rigueur de sa vie lui eût fait contracter cette maladie qui le mena à travers les plus atroces souffrances sous le marbre de son sépulcre.

Il imita donc, jusque dans l'austérité de leurs mortifications la vie des grands missionnaires. Car tous avant de porter la couronne céleste, ont porté la couronne d'épines ; leur palme a été trempée dans le sang ou dans les larmes ; et leur robe nuptiale recouvre maintenant les blessures du cilice.

Le monde s'était présenté à Mgr de Laval et lui avait offert l'exaltation de ses triomphes, l'éblouissement de ses gloires, et les faveurs du dieu de l'or. Mais le missionnaire évêque avait passé les yeux fixés sur les hauteurs ; et sa voix avait semblé dire : *Excelsior* ! plus haut !......... Les pieds de l'idole sont d'argile, l'avalanche qui croûle la renversera et la couvrira de ses décombres comme d'un linceul ; mais du milieu des ruines, la croix restera debout et ne fléchira pas... Plus haut ! *excelsior !*

Le monde était revenu avec la douceur de de ses amitiés, l'attachement au sol natal, et l'enivrement de ses amours. Mais le grand homme avait passé, les pieds sur la terre et le cœur

dans les cieux, voyageur que ne souillait même pas la poussière de la route, et il avait dit : *Excelsior !* plus haut *!* ...... Ici-bas le cœur de l'homme ne trouve qu'amertume, et là c'est la joie qui déborde ; ici les yeux n'ont que des nuages et des ténèbres, et là la lumière resplendit ; le monde est dans l'abîme, et le Calvaire a son sommet......Plus haut, encore plus haut ! *excelsior !*

Puis s'étaient étalés les plaisirs et les jouissances d'une vie molle et facile. Mais le serviteur de Dieu avait passé : Encore plus haut !......Le sacrifice prépare le triomphe, le sépulcre est la veille de la résurrection, la souffrance purifie, et le calice a ses joies......Plus haut, toujours plus haut ! *excelsior !*

Et maintenant que Mgr de Laval a pris place au champ des morts, à chacun de ses anniversaires tous les cœurs canadiens battent à l'unisson, tous ses enfants se rassemblent, et, se tournant vers Rome, lui jettent un cri, une prière : Encore plus haut ! *excelsior ! Il a passé en faisant le bien ;* c'est une couronne d'élu, c'est un trône céleste qu'il lui faut !

Adjutor Rivard

LES HÉRITAGES

(Pour le *Glaneur*)

Voulez-vous apprendre l'art de gagner une centaine de piastres par un moyen parfaitement canaille ? Si oui, écoutez un peu mon narré.

Choisissons un nom de famille très répandu parmi nous et lançons-le dans la presse, sous cette forme-ci, par exemple : " Des personnes qui faisaient des recherches dans les anciens papiers, ont trouvé un document qui montre que la famille Lemieux possédait un riche héritage qui a été abandonné, on ne sait comment, mais qui lui appartient cependant."

Aussitôt ces lignes perfides mises devant le public, les membres de la famille Lemieux vont aux renseignements. L'individu qui a monté le coup, leur fait voir un acte par lequel telle seigneurie a été accordée à J. B. Lemieux, en l'an que vous voudrez, et il ajoute qu'il n'a pas fait de démarches pour éclaircir l'affaire, faute d'argent. Alors, la souscription s'organise, chacun y contribuant au *pro rata* de ses moyens—et la duperie va son train. De temps en temps, le fin matois produit un extrait d'acte de mariage ou de sépulture concernant les Lemieux, ou une pièce montrant que celui-ci ou celui-là de la même famille était marguiller ou marchand—et la souscription continue...jusqu'à ce que, fatigués

de ne voir rien venir, les plus tièdes se retirent les premiers, et les plus ardents les derniers.

Cinquante fois j'ai été interrogé au sujet de ces prétendus héritages, et j'ai toujours répondu : " Mettez-moi en présence de l'homme qui s'occupe de cette affaire : je vous prouverai en dix minutes qu'il est un imbécile ou un escroc." Jamais l'homme en question ne s'est présenté.

Cette industrie étant assez répandue parmi nous, le *Glaneur* ferait une bonne œuvre en la dénonçant à ses lecteurs. C'est dans cet espoir que je lui adresse ce petit article.

BENJAMIN SULTE

PENSÉES DU SOIR

À MA MÈRE

(Pour le *Glaneur*)

Quand le beau soir revêt sa robe grise
Pour endormir les oiseaux dans les bois,
C'est à cette heure où le jour agonise
Que dans mon cœur j'entends des mille voix.

L'une me parle en me faisant sourire
Des jours d'antan où j'étais si joyeux;
Ma bouche alors ne savait que redire
De mes esprits les hymnes amoureux.

L'autre me dit qu'aux endroits que je pleure,
Où sont pour moi des nids de souvenirs,
La brune enfant que j'aimais à cette heure,
M'attend toujours pour calmer ses soupirs.

Je ne sens plus mon cœur battre pour elle,
L'absence hélas ! a brisé tant de liens,
Dieu, pardonnez à mon âme infidèle,
Et donnez lui la clef de tous les biens.

Je songe encore au vallon, au vieux temple,
Où, jeune enfant, j'allais souvent prier,
Théatres chers que de loin je contemple,
Vous m'enivrez en me faisant pleurer.

Je vois ma mère près du foyer de flamme,
Elle l'attise en songeant aux enfants,
Qui, sans amour, loin de son cœur de femme,
Ont froid peut-être et pleurent le vieux temps.

O, tendre mère, oui, je souffre d'absence,
Je n'ai pas froid, pourtant, car ton amour,
Plus vaste encor qu'aux heures de l'enfance,
Foyer sacré me réchauffe toujours.

Je vois de plus la figure d'un père,
Où les soucis ont creusé des sillons,
Bien des malheurs l'ont rendu solitaire,
Le jour pour lui n'a que de vains rayons.

Bosquets, coteaux, fleuve aux ondes limpides,
Forêt sonore où pleure le zéphir,
Apparaissez ! que vos concerts splendides
Versent en moi les chants du souvenir.

Et c'est ainsi qu'à la triste brunante,
Je me recueille en moi-même et me dis,
Ce que la nuit, cette discrète amante,
Se dit tout bas pour tromper ses ennuis.

EDMOND LADOUCEUR

CAUSERIE SOCIALE

(Pour le *Glaneur*)

Parmi les éléments constitutifs de toute société bien organisée, l'on doit jeter en premier lieu les regards sur la personne du prêtre, qui par son caractère divin est appelé à y jouer un rôle prépondérant et nécessaire. En effet, tout porte sur l'autel ; le monde s'appuie sur ce fondement solide : ôtez ce point d'appui, et le monde à l'instant perd la stabilité de son équilibre et tombe dans l'abime. Faites disparaître du milieu de la société l'homme chargé, par mission spéciale, d'y représenter celui qui tient entre ses mains les destinées des nations, et soudain avec lui disparaîtront toutes nos institutions vitales, morales et sociales : dès lors, plus de religion, plus de christianisme, plus de morale, et conséquemment, plus de société, plus de civilisation, plus de liberté.

Que restera-t-il donc ? L'anarchie universelle et l'état sauvage.

On a senti, il y a un siècle, cette sacrilège et terrible réalisation ; on se rappelle, cette époque épouvantable et inouïe jusqu'alors dans les fastes de l'histoire humaine, époque fatale, préparée par les égarements d'une philosophie erronée et la licence effrénée d'un siècle sans vergogne.

Qu'a-t-on vu alors ? ....

Des hommes tigres, surgis on ne sait d'où,

se sont rués sur la société pour la détruire. Poussés par des chefs dont les discours excitaient leurs mauvaises passions, ils ont semé l'épouvante et la consternation sous leurs pas : ils ont creusé une large fosse, ils y ont jeté pêle-mêle des cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants ; et après avoir tranché la tête des rois comme celle des sujets, après avoir tué le prêtre comme ils avaient égorgé les fidèles, ils ont dit aux nations tremblantes : " L'ère de la liberté vient de s'ouvrir : nous avons chassé loin de nous cette triste engeance de prêtres et de religieux ! Réjouissez-vous, et admirez ce que nous avons fait ! "

Après qu'y a-t-il eu ?

Déception, mensonge, hypocrisie, servitude, sous le nom de liberté : un pacte avec la tyrannie et l'ambition.

Sans cesse tourmenté par un besoin inné chez l'homme d'adorer un être supérieur, on a tenté de fonder sur une raison incertaine, une religion sans passé et sans avenir, l'Eglise dépouillé presque par toute l'Europe, proscrite et chargée de liens, fut réduite, d'après une expression de Lacordaire, à ce qu'il lui fallait de vie pour ne pas faire mentir les oracles divins.

Si la Providence n'avait abrégé ces jours affreux, rien ne serait demeuré debout, et la société française tout entière se serait englouti dans l'abime de l'athéisme et de l'anarchie.

Mais après la tempête, l'Eglise s'est relevé

fière et triomphante, révélant ainsi aux hommes l'immensité de leur impuissance. L'église qui semblait voilée par les obscurités d'une terrible bataille, resplendit tout-à-coup dans le rajeunissement de son éternel éclat. Et le prêtre debout sur les ruines fumantes amoncelées autour de lui, portant dans ses mains l'étendard du sacrifice et de l'abnégation, ramassa les débris épars de cette société corrompu pour la purifier et la reconstruire sur une base nouvelle.

De nouveau, le monde assista au triomphe de la puissance mystérieuse du prêtre, que l'on peut attaquer, mais que l'on ne vaincra jamais, parce que lui seul, il a le privilège de réaliser l'union volontaire des âmes et la libre obéissance des cœurs sous une autorité dont la foi et l'amour assurent et gardent le respect.

Avec le prêtre reparurent la religion, la charité, l'ordre et la paix, c'est-à-dire la société véritable.

Qu'avons nous besoin d'aller feuilleter les annales des pays étrangers pour vérifier l'influence nécessaire et naturelle qu'exerce un prêtre sur les destinées d'un peuple ?

Il suffit de consulter notre propre histoire, et de jeter un regard autour de nous pour se convaincre de cette vérité.

Que serait aujourd'hui le peuple canadien-français si, après la cession du pays à l'Angleter-

re, le clergé n'eut été là pour le protéger et empêcher son anéantissement ?

La population française de la colonie ne se composait alors que de soixante mille habitants, dispersés aux quatre coins du pays. Cette poignée de braves venaient de subir les rigueurs d'une guerre désastrueuse ; ils avaient vu dévaster leurs champs, ruiner leurs villages et décimer l'élite de leurs guerriers. Epuisé à la suite de plusieurs combats, délaissé par leur mère patrie, qui ne semblait plus digne de commander à des cœur si généreux, les Canadiens se virent à la merci d'un terrible vainqueur qui ne devait rien épargner pour se venger des défaites passées. Il ne restait plus alors à nos pères aucun moyen de relever tant de ruines et de protéger sur ce sol dévasté les restes de la domination francaise expirante.

Est-ce que, dans les desseins de la Providence, ce petit peuple français implanté sur les rives du Saint-Laurent, au prix de tant de sacrifices, était condamné à disparaitre ou à être noyé dans l'élément anglais ? Non, parce que le prêtre était là veillant sur nos destinées. Les missionnaires ceuillirent soigneusement les débris mutilés de ce petit peuple, qui désormais, se pressa autour de la houlette du pasteur pour y chercher une consolation et un appui.

Dès lors, le clergé formé dans le creuset des

tribulations n'embitionna plus qu'une chose, ce fut de conserver à l'abri de tout danger la foi des aieux, afin de la transmettre aux générations futures.

Petit à petit, grâce aux efforts constants du prêtre, le peuple s'habitua au joug souvent oppressif de l'Angleterre ; il apprit à respecter, sinon à aimer, son nouveau souverain, tout en restant profondément attaché à l'ancienne mère patrie.

Et si aujourd'hui le peuple canadien est encore catholique, c'est grâce à l'heureuse influence du prêtre qui, toujours sur la brèche, et au plus fort de la lutte, a su protéger nos droits contre les empiètements des fonctionnaires anglais. Que dis-je ! Si aujourd'hui le peuple canadien-français est fidèle à l'allégéance britannique, tout en conservant dans son cœur le culte de la France, c'est grâce au clergé qui lui a prêché la tolérance et la soumission.

Si maintenant on examine le prêtre par rapport aux individus considérés comme membres d'une société, on reconnait encore qu'il joue un rôle nécessaire dans le fonctionnement des institutions sociales.

Sans le prêtre en effet le doute prend possession de notre être, et avec le doute on ne tarde pas à oublier toutes les lois et tous les droits pour se livrer à tous les abus.

Quand le prêtre disparait de la société, un

voile livide enveloppe toutes les vérités ; elles nous apparaissent comme le soleil pendant la tempête, à travers des vapeurs blafardes.

Le cœur inquiet cherche sa foi, et il trouve je ne sais quoi d'obscur et de vacillant qui augmente ses anxiétés. On ne comprend plus alors la société comme une manifestation de l'esprit et de ses lois, mais comme un travail purement mécanique. Tous les nobles instincts s'endorment et toutes les secrètes puissances qui président à la formation du monde moral s'éteignent. Un vide affreux se produit dans l'âme, et le désespoir y établit son empire.

Que fera l'homme alors ?

Il s'avilira ; il donnera libre cours aux mauvais penchants de sa nature et il sapera l'ordre social dans son fondement. Sans cesse tourmenté par une haîne infernale, il se sentira le besoin d'attaquer tout ce qui lui portera ombrage ; il bouleversera la société de fond en comble, et après avoir semé la terreur sur son passage, il s'enfoncera de plus en plus dans l'abîme des désordres, jusqu'à ce que le prêtre vienne lui tendre la main et le remettre au rang que lui avait assigné l'Ordonnateur Supérieur dans son vaste plan.

Alors la lumière succèdera aux ténèbres de son cœur : au lieu de flotter sans repos au sein des choses, sa pensée pourra désormais se fixer :

la sérénité réprendra place dans son âme, et au lieu de haïr la société, il l'aimera ; et s'il l'aime, il ne cherchera pas à la détruire.

En voilà assez, lecteur, pour établir la part nécessaire et naturelle que le prêtre est appelé à prendre dans l'organisation et le fonctionnement de toute societé véritable.

N'oublions jamais cette vérité. N'oublions pas que le peuple canadien-français doit au clergé d'être ce qu'il est. N'oublions pas surtout que c'est par le clergé que nous sommes restés français et catholiques.

Au lieu d'exploiter l'influence du clergé au sujet d'intérêts politiques ou personnels, portons lui le respect qu'il mérite, et n'usons de son autorité que lorsqu'il s'agit des intérêts primordiaux du pays. De cette manière le peuple canadien-français marchera d'un pas ferme et rapide vers les grandes destinées que la Providence lui a réservées sur le sol américain.

THOMAS COTÉ

NOS EGLISES TEMPLES

(Pour le *Glaneur*)

Dans cent ans, lorsque le voyageur dirigera ses pas dans la province de Québec, il sera étonné du nombre prodigieux, de la beauté, de la magnificence des temples élevés à la gloire du Très-Haut.

Leurs masses imposantes seront les témoins

indéniables de la piété et de la ferveur du peuple canadien-français ; ils s'associeront aux monuments historiques pour montrer une fois de plus que la religion et la gloire sont des compagnes inséparables.

Que l'on consulte les annales de tous les pays et l'on verra que, depuis l'existence des nations, l'apogée de leur grandeur a toujours coïncidé avec la pleine florescence du culte.

C'est que la foi soulève les montagnes, c'est que la foi en portant les cœurs vers Dieu les rend capables des plus belles actions.

Multiplions donc les sanctuaires, couvrons notre pays de lieux saints, afin qu'ils attestent notre croyance d'une manière grandiose à nos arrières petits enfants.

Patriotes ! rappelez-vous de plus, que l'église a été notre centre de ralliement à l'heure du danger, qu'elle a été en quelque sorte l'école sacrée où le peuple entendait résonner les échos mélodieux de sa langue chérie !

E. Z. MASSICOTTE

RAYONS CREPUSCULAIRES

(Pour le *Glaneur*)

Quand le chaud crépuscule, au reflet pourpre et d'or,
Répand dans nos vallons son ombre lumineuse,
Quand les bruits, dont la voix se fait harmonieuse,
Vont, mourant peu à peu, dans un brillant décor;

A l'heure où se dévoile en splendeur vaporeuse,
La nature, dont l'âme, ivre, tressaille encor,
Mais dont l'ardeur s'éteint, à l'heure où la glaneuse
S'en vient de par les champs, contemplant son trésor,

Il se répand dans l'âme un grand flot d'allégresse.
C'est l'heure où le repos vient la combler d'ivresse :
Lueur sereine et pure après les feux du jour...

Ainsi douce et discrète, à l'heure où l'ombre noire
Descend, froide, en nos cœurs, l'amitié, dans sa gloire,
Y projette un rayon, brillant reflet d'amour.

JOSEPH GAGNON

SOYONS FIERS D'ÊTRE CANADIENS

(Pour le *Glaneur*)

Il m'est bien doux d'avoir l'occasion de manifester mon amour, mon admiration, mon attachement pour tout ce qui est canadien.........

Comme le dit un vieil adage,
Rien n'est si beau que son pays,
Et de le chanter c'est l'usage,
Moi, je le chante à mes amis.

Qui me donnera une lyre d'or et une voix d'ange pour chanter de notre cher Canada les multiples beautés ; sa naissance, conception large et généreuse, suprême effort du cœur de la vieille France ; sa vie et ses luttes, sujet d'une glorieuse épopée ; son avenir enfin qui porte le secret d'une vocation privilégiée !

Que dire des beautés physiques de cette grandiose nature qui ravissent l'étranger d'admiration, de ce ciel ouvert à nos regards, où se sont élevées souvent les fraîches aspirations de nos âmes, de ce soleil radieux qui éclaira nos pre-

mières espérances, de ces superbes montagnes, semblables à d'immenses murailles soutenant la calotte des cieux ?

Pourquoi sommes-nous si glorieux, si jaloux des grandeurs et des richesses de notre beau pays ? Pourquoi sommes-nous si fiers d'être Canadiens ? On a dit déjà que nous formions une race à part, jouissant de toutes les qualités et possédant les traits distinctifs d'une nation privilégiée. Jè n'entreprendrai pas d'analyser ce que recèle de vrai et de juste l'assertion d'un si noble sentiment. Laissant dire à mon jeune cœur, ce qu'il peut comprendre et aimer dans son pays, je me proclame fier d'être Canadien, parce que le Canada est fils de la France, de la France chrétienne la plus noble, la plus belle, la plus chevaleresque nation du monde.

Je suis fier d'être Canadien, parce que les saintes et sublimes traditions de la fille ainée de l'Eglise, ont conservé toute leur beauté et leur candeur primitive, sur cette terre des Cartier et des Champlain, ces pionniers de la bonne nouvelle ; parce que le sentiment religieux dans tout ce qu'il renferme de plus beau et de plus admirable, rayonne chez nous comme un soleil vivifiant, qui penêtre le peuple et lui communique des vertus solides.

Je suis fier d'être Canadien, parce que mon pays porte radieux et pur le souvenir de sa vie

militante ; la phase de notre âge héroique, où notre courage et notre ardeur se heurtèrent à de si rudes épreuves ; parce que les jours trois fois fois illustres de la Monongahela, d'Oswego, de Carillon,de Chateauguay ne sont pas oubliés, jours douloureux ou l'effondrement d'une race bénie de Dieu menaçait de toutes parts ; jours glorieux ou l'astuce d'ennemis acharnés à notre perte vint se briser contre le fer de la justice et la lance du devoir. Arrètons-nous, contemplons un moment, ce petit peuple, uni dans un même sentiment de solidarité fraternelle, allant chercher des forces au pied des autels du Régénérateur des empires, pour courir sur les champs de bataille implorer la mort ou la liberté.

Je suis fier d'être Canadien, parce que ce sol que nous foulons a été rougi du sang de nos ancêtres, parce qu'il a été fécondé et sanctifié du sang de nos martyrs, parce qu'aux douleurs des combats ont succédé les douleurs plus cuisantes encore de la conquête, les luttes contre l'ambition d'une oligarchie puissante et perfide, contre les tyrannies d'un pouvoir traître à ses serments... Et on l'a dit l'amour dont les racines sont arrosées de larmes amères, porte des fruits qui ne meurent pas.

Je suis fier d'être Canadien, parce que le Canada, terre par excellence du mérite et de l'honneur, est devenu le pays de la vraie liberté : liberté pour chacun d'accomplir son devoir. Ici

le droit trouve un défenseur contre la force ; la justice n'est point sacrifiée aux passions, le faible et l'opprimé connaissent un support généreux. Le sentiment national se fait jour dans tous les cœurs, et la nation canadienne française s'incline, pénétrée de respect, devant l'action bienfaisante de l'Eglise et lui donne généreusement ses enfants, ses zouaves pour le triomphe de sa cause immortelle.

Oh ! oui, combien le poète a raison de chanter dans son enthousiasme

O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits.
Toi notre amour, notre espérance,
Qui poura t'oublier jamais.

Ce n'est pas tout d'exalter le culte que nous devons à notre bien-aimée patrie ; non-seulement il faut être fier d'appartenir à la nationalité canadienne française, mais il faut rester et être toujours Canadien, car les peuples amoureux de leur passé, et qui conservent avec orgeuil la fleur du patriotisme, sont des peuples qui auront droit à des siècles de vie.

" Le patriotisme, a dit quelqu'un, est plus qu'une passion, plus qu'une vertu, c'est l'âme même d'un peuple. Lorsque cette âme est en pleine vitalité, les peuples grandissent. Souffre-t-elle, ou s'étiole-t-elle, ils sont frappés : c'est la mort qui vient.

Mais non, le Canada ne mourra pas : il vivra,

non-seulement dans l'affection de ses enfants, mais il vivra dans leur attachement à son sol, dans la force de leur vertu, de leur fidélité constante à aller puiser la vie à sa source même : Jésus-Christ et son église. Voilà, ô mon pays, le gage de ta stabilité présente et la garantie de tes futurs triomphes.

Nos philosophes modernes et nos économistes impies, ont considéré le Christ et son flambeau comme une quantité négligeable. Ils ont monté les peuples contre l'influence salutaire de l'Eglise, en déchaînant contre son auguste autorité, tout ce que les sociétés avaient de passions inassouvies, d'instincts révolutionnaires. Qu'est-il arrivé ? Les perturbations sociales les plus effrayantes ont signalé cette apostasie des nations ; l'abîme du socialisme s'est ouvert prêt à tout engloutir.........Alors dans les volcaniques agitations qui ont changé la face du monde, on s'est aperçu qu'il n'y en avait qu'un pour sauver les peuples et que c'était Jésus-Christ *non est in alio aliquo salus.*

Mais quand je descends des hauteurs où m'emporte nécessairement la contemplation de ces consolantes vérités, pour jeter un coup d'œil sur les plus humbles vertus de notre nation, je me dis encore : restons canadiens-français. C'est qu'ici l'indépendance et le bonheur règnent partout. Ici point de population servile et vénale, qui rampe devant le parvenu et qui se vend com-

me une marchandise. Tout citoyen conscieucieux de sa dignité porte avec fierté son regard vers le ciel.

C'est surtout chez le cultivateur, homme vraiment attaché à son sol et à sa patrie, que se manifeste cette noble indépendance. Voyez-le. ....c'est un roi dans ses domaines ! Pour lui, la nature apprète ses beautés. Pour lui, les arbres se couronnent de fleurs et de fruits; pour lui les vents soufflent leurs brises légères ; pour lui les concerts des chantres ailés ; pour lui les richesses du sol, pour lui l'air pur, le soleil vivifiant, pour lui et pour lui seul peut-être la sérénité de l'esprit, le calme et l'aménité du cœur.

O fortunati nimium si bona sua norint agricola.

Si notre vie présente, si nos antécédents sont si glorieux, si notre passé laisse voir tant de grandeurs, que sera donc notre avenir ? " L'avenir est à Dieu " dit le poète. Qu'il me soit permis d'ajouter que l'avenir sans cesser d'être à Dieu est aussi aux cœurs généreux, aux intelligences d'élite. Car les garanties du succès demeurent toujours les mêmes et conservent toujours le prestige de soulever les volontés pour les lancer dans la voie du devoir. Et si nous cherchons les causes de nos succès passés, nous voyons qu'elles résident dans l'amour de la reli gion et dans cet attachement inébranlable à la

patrie : religion et patrie telles sont les fortes garanties, les grands tuteurs de nos droits.

Si donc, nous voulons marcher d'un pied ferme, d'un regard assuré vers la vocation que nous a marquée la divine Providence, nous n'avons qu'à suivre les illustres leçons du passé. Ne rougissons jamais de notre origine et de notre nationalité. Que notre blason national, radieux d'une gloire vraie et sans tache, porte toujours le signe de notre rédemption, qu'aucune souillure indigne d'un peuple chrétien n'en voile la splendeur aux yeux de l'univers. Que l'Eglise soit le phare lumineux, autour duquel gravitent toutes nos institutions civiles. Et qne jamais notre belle langue française, le secret de notre vitalité présente et future, ne soit mise au ban de l'empire : ce serait renverser du coup le rempart qui conserve notre homogénéité, démolir le mur d'airain élevé contre la diffusion des doctrines saugrenues et saper la base fondamentale de notre existence comme peuple, ou de notre indépendance nationale.

O Canada, doux pays que j'aime et je vénère
Heureux qui te connait, plus heureux qui t'habite,
Et ne quittant jamais, pour chercher d'autres cieux,
Les rives du grand fleuve, où le bonheur t'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

J. G. Boissonneault

LE GOURMAND

(Pour le *Glaneur*)

Voici Macarel : personne n'hésiterait à le croire anthropophage récemment civilisé. Lecteur qui n'a pas souffert de sa présence, laisse-moi t'en faire le portrait.

C'est un homme de haute stature, toujours grotesquement vêtu ; sa physionomie, moins que vivace dans la conduite de ses affaires, s'anime soudainement lorsque le maître d'hôtel annonce que le service est prêt. Il va de suite se placer à table sans s'occuper de la place qu'il prend. D'un œil effaré, il contemple les mets ; aussitôt, il saisit le plus appétissant et se hâte de l'absorber afin de goûter aux autres sans trop de retard. Il s'entoure donc immédiatement de tout ce qui lui plait : croquettes de poulet aux codes, côtelettes d'agneau, vol au vent universitaire, fruits et gateaux. Les convives surpris regardent cet importun ; cependant Macarel ne remarque pas la curiosité qu'il excite : il dévore avec autant d'avidité que s'il était seul chez lui. Tous ne tardent pas à se convaincre qu'il vaut mieux lui laisser la libre possession des mets que d'essayer à les lui disputer.

Un quidam demande un plat à Macarel en spécifiant le morceau qu'il désire ; à la seule pensée de perdre quelque chose de son goût, Macarel devient furieux ; il veut diminuer le plaisir

de ce voisin, et, coupant le morceau demandé, il se sert d'abord copieusement et passe le reste. Si minutieusement occupé de sa manducation, il va de soi qu'il ne se préoccupe guère de mettre en vogue la judicieuse réflexion de Plutarque qui disait que la conversation est la meilleure sauce dont on puisse assaisonner les aliments. Met-il fin à son mutisme, il pense et il parle tout à la fois ; mais, à l'instar du distrait de La Bruyère, la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense.

S'il s'aperçoit qu'on voudrait lui parler, il ne se fait pas faute de s'écrier parfois : " ne me parlez pas, je suis avant tout à maître Gaster. "

Macarel n'est pas moins remarquable en temps d'abstinence : sans cesse il murmure contre la dureté de l'Eglise envers ses enfants déjà malheureux. En effet, c'est Macarel qui comprend le mieux ce titre de " malheureux enfants." " Certes, répète-t-il, à qui veut l'entendre, Adam fit une grande faute ; moi, prévoyant les jeûnes futurs, j'eusse pris bien garde de toucher à la pomme défendue. Par là, toujours nous eussions pu satisfaire pleinement nos goûts."

Pauvre Macarel ! que les dieux hospitaliers veillent sur toi, car si tu te voyais réduit à l'immense inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire un vin médiocre, nulle misère n'égalerait la tienne !

GEORGES AVILA MARSAN

CE QUE J'AIME

A Melle A. B.....

(Pour le *Glaneur*)

J'aime le souffle du zéphire
Par une belle nuit d'été;
J'aime la brise qui soupire
Et fuit avec rapidité;
J'aime la coquette charmille,
Et le bosquet mystérieux
Où l'oiseau vient faire sa trille
Et redire son chant joyeux.

Mais j'aime mieux encor la douce mélodie
De ton rire et ta voix respirant la fraîcheur:
Aussi ta voix flexible est pleine d'harmonie,
Et ton rire argentin trouve écho dans mon cœur.

J'aime la fleur qui vient d'éclore
Sous le frais baiser du matin;
J'aime aussi les feux de l'aurore
Remplis d'un arôme divin;
J'aime la pierre précieuse
Brillant d'un éclat vif et pur,
Et la voûte majestueuse
Du firmament couvert d'azur.

Mais j'aime mieux encor ton œil rempli de flamme,
Et ta prunelle fine apaisant son ardeur:
En effet ton regard pénètre dans mon âme,
Et la plonge aussitôt dans un trouble enchanteur.

HECTOR D'HAUGRY

PORT-ROYAL

(Pour le *Glaneur*)

Port-Royal, le premier établissement français fondé en Amérique qui porte aujourd'hui le nom de Annapolis, fut ainsi nommé à cause de sa beauté. " Continuant au mefme vent deux lieues, dit Champlain, nous entrafmes en l'vn des beaux ports que i'euffe veu en toutes ces coftes, où il pourroit deux mille vaiffeaux en feureté. L'entrée eft large de huict cens pas: puis on entre dedans vn port qui a deux lieux de long et vne lieue de large, que i'ay nommé port Royal......

Lescarbot, qui est heureux de contredire Champlain partout où il le peut, dit à propos du passage que nous venons de cïter:

" Le dit Port pour fa beauté fut appelé *Le Port Royal*, non par le choix de Champlein, comme il fe vante en la relation de fes voyages, mais par fieur de Monts, Lieutenant du Roy.

M. Laverdière défend Champlain de l'imputation de Lescarbot:

" N'en déplaise à Lescarbot, dit le savant abbé, le témoignage de Champlain, qui était du voyage, vaut pour le moins, autant que le sien. Il y a plus: Champlain, dans son édition de 1632, a conservé ce passage tel qu'il était, malgré la remarque des Le-carbot. Du reste, notre auteur ne manque jamais de rendre justice aux autres en pareille matière c'est ainsi, par exemple, qu'il fait remarquer à plusieurs reprises que la baie Française a reçu son nom de M. de Monts. "

Sans mettre en doute la véracité de Champlain, nous trouvons singulier qu'il se permette de donner un nom à un port lorsque, de son propre aveu, de Monts, le chef de l'expédition, est présent.

HECTOR SERVADEC

LA LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890

(Pour le *Glaneur*)

M. l'abbé F. A Baillargé, le prêtre dévoué et le savant infatigable qui dirige les intéressantes revues *La Famille*, *L'Etudiant* et *Le Couvent*, vient de publier un fort joli petit volume qu'il a intitulé *La littératurc au Canada en* 1890.

Cette brochure de trois cent et quelques pages contient une appréciation substantielle et mpartiale de chacun des ouvrages publiés au Canada en 1890.

L'utilité de *La littérature au Canada en* 1890 est incontestable.

Le lecteur qui désire consulter une appréciation de l'ouvrage qu'il lit peut le faire sans courir des journaux et des revues que l'on n'a pas toujours sous la main.

L'auteur lui-même y gagnera : son œuvre plus connue se vendra mieux.

Enfin le pays y trouvera son avantage. Les travaux de ce genre donnent du *corps* et de *l'âme* à la littérature nationale. Du corps et de l'âme, ainsi que le dit M. Baillargé, les écrivains canadiens en ont, mais les *lecteurs* canadiens n'en ont pas assez.

Nous offrons à M. l'abbé Baillargé nos sincères félicitations pour son travail intéressant, instructif et pardessus tout utile.

PIERRE GEORGES ROY

LE PRINTEMPS

(Pour le *Glaneur*)

Le givre a disparu. L'oiseau dans la ramée
Exhale vers le ciel ses chants mélodieux ;
L'aurore verse à flots sur la rose embaumée,
Comme des perles d'or, les larmes de ses yeux.

C'est le printemps vermeil : la brise parfumée
Mêle au bruit du ruisseau son murmure joyeux ;
Dans les bosquets en fleurs l'abeille, ranimée,
Bourdonne en butinant le miel délicieux.

O résurrection de la grande nature !
Doux printemps, j'aime à voir ta riante verdure
Dérouler sur le sol son tapis de velours !

Quand tu brilles, le front du malheureux se dresse ;
Les cœurs, jeunes ou vieux, tressaillent d'allégresse,
Et d'une même voix célèbrent les beaux jours !

J. B. CAOUETTE

A TRAVERS LA CREATION

(Pour le *Glaneur*)

Qu'est-ce que le néant ?

Le néant, c'est le non-être ; c'est le vide ; c'est la privation de toute substance, spirituelle ou matérielle.

Le néant est le dernier mot de la négation.

Rien que ce qui est ne se conçoit ; or le néant est ce qui n'est pas ; donc le néant ne se conçoit point.

Pour avoir une notion du néant, il faudrait chasser toute idée de son intelligence et ne penser à rien ; alors, cet esprit qui n'aurait en lui aucune pensée, pas même celle de n'en pas avoir, possèderait la notion du néant.

L'idée du néant serait la négation de toute idée.

Or, avant le temps, Dieu seul existait.

Hors Dieu, le néant.

Le néant, rien de plus que l'absence de tout. Il n'y avait pas même le temps, pas même l'espace ; car le temps et l'espace sont quelque chose, et le néant n'est rien.

" Dieu était Dieu."

Lui, qui n'a ni commencement, ni durée, ni fin, ni aurore, ni crépuscule, ni matin, ni soir, il se complaisait dans sa propre contemplation. En lui étaient l'Intelligence, l'Amour et la Vie.

Et de toute éternité Dieu était Dieu.

Or, l'Eternel laissa tomber une parole qui fut la Création. Il dit : " Fiat " et le monde fut ; le monde, créé de rien, " *ex nihilo*."

La matière du monde fut, là où avait été le vide ; le néant disparut au souffle créateur ; le chaos le remplaça.

Voilà ce qui est vrai.

Mais l'orgueil de Babel a traversé les siècles et parcouru la terre. Et voilà que les hommes ont dit :

“ Rien ne sort de rien ; donc le monde n'a pas été créé de rien.”

Folie humaine, qui donc mettra une borne à tes débordements ?

“ Rien ne sort de rien.” Aussi, n'est-ce pas le néant qui a fait le monde ; et n'est-ce pas du néant qu'a été fait le monde ; c'est l'Etre qui a commandé, et qui, voyant le monde obéissant paraître à sa parole, a dit, en lui montrant le vide : “ Monde, voilà ta place.”

Que la philosophie de l'orgueil prouve que la puissance de Celui qui est ne peut créer ! Qu'elle cherche si, au-dessus du néant, il n'y avait pas une cause, capable de faire surgir dans le vide l'œuvre de son Verbe! Qu'elle cherche, et si la lumière vient à frapper ses yeux éblouis, que Babel croûle, et que ses ruines servent de linceul à ses apôtres !

Le mensonge a asservi la matière ; et la matière, propageant ce que lui soufflait le mensonge a crié à Jéhovah :

—“ Tu n'as pas de droits sur moi, car Tu ne m'as pas créée. Le monde s'est fait tout seul. Je suis éternelle. Donc je suis Dieu. Arrière ! ”

Le principe de l'erreur est là : “ La matière, c'est Dieu.” Voyons donc ce que dit le principe.

La matière, c'est Dieu ; or la matière est essentiellement divisible, composée, muable, inerte et finie, et Dieu est essentiellement indivisible, simple, immuable, doué d'activité et infini ; voilà

donc en la Matière-Dieu des éléments contradictoires qui s'excluent les uns les autres. Mais allons plus outre. Un Dieu divisible, composé, muable, inerte et fini, n'est pas un Dieu ; donc Dieu n'existe pas. Et alors, Il ne peut agir sur le monde ; et cependant, la matière se meut ; donc ce mouvement a lieu sous l'impulsion inconsciente de lois mécaniques rigoureuses ; et l'homme, n'ayant pour âme qu'un rouage plus délicat, obéit également aux lois mécaniques ; donc il n'est pas libre ; il n'y a ni bien, ni mal, ni honnête, ni malhonnête, ni vertu, ni vice ; et le monde marche en aveugle, ne sachant où est le point de départ, ni quelle route il lui faut suivre, ni vers quel but il s'achemine.

Déification de la matière, contradiction blasphématoire, perversion du sens des mots, négation de Dieu, destruction de la liberté humaine ; voilà ce que dit le principe.

Du matérialisme au panthéisme, du panthéisme à l'athéisme, de l'athéisme à l'immoralité la plus complète : c'est la marche de l'esprit aux sentiers de Satan.

Mais enfin, si vous le voulez, cette matière première s'est transformée, elle a agi, elle a perfectionné son état. Comment cela s'est-il fait ? comment la matière inintelligente et inerte a-t-elle pu donner aux créatures l'intelligence et la vie ? Comment le désordre a-t-il produit l'ordre ?

—“ Les atômes se mouvaient en cercle, dites-

vous, et leur rapprochement, leur aggrégation en a formé le monde ; et c'est le hasard qui a fait le rapprochement."

Qu'est-ce que le hasard ? voulez-vous me dire ce que c'est que le hasard ?

Mais les atômes changent : ce qui change est contingent ; ce qui est contingent n'est pas éternel ; donc les atômes ne sont pas éternels. Et, de même que les atômes sont indifférents à être ou à n'être pas, grâce à leur contingence, de même ils sont indifférents à se mouvoir ou à ne se mouvoir pas, car ils sont inertes ; or, quand ce qui est indifférent au mouvement ou à l'inertie se meut, c'est qu'il y a une cause dont il dépend et qui le pousse à se mouvoir, car l'indéterminé pour être déterminé demande un déterminant ; donc les atômes qui se mouvaient dépendaient d'une cause extrinsèque......

Quelle est-elle ? voulez-vous me dire quelle est cette cause ?

Le vrai, le voici.

Le monde est contingent ; donc il a pour cause un être nécessaire, Dieu.

Dieu ne dépend de rien ; or, si la matière eut préexisté à la création, Dieu eût dépendu d'elle en la travaillant ; donc la matière n'existait pas avant la création, et Dieu a créé le monde de rien "*ex nihilo.*"

Dieu a créé le ciel avant la terre.

Le Ciel, c'est la vaste assemblée des anges.

Il y a des anges. Au delà du monde palpable et visible, il y a le monde impalpable et invisible des esprits.

Les esprits ne sont pas Dieu ; or, tout ce qui n'est pas Dieu est fini et a été créé ; donc les anges sont des créatures finies.

Les anges n'ont pas de corps ; mais ils ont une figure, parce qu'ils sont finis. Quelle est-elle ?

Quand les anges ont-ils été créés ? Personne ne le sait, personne ne l'a dit, personne ne le dira que la Parole Eternelle. On peut supposer qu'ils existaient depuis un temps incommensurable, quand le Verbe parla et fit jaillir le monde. Peut être y avait-il des milliards et des milliards de milliards de siècles que les Chérubins chantaient, que les harpes d'or vibraient sous les doigts de feu des Séraphins, et que Lucifer était tombé du Ciel avec ses complices.

Mais, dans le commencement, ils avaient été créés.

Dieu ayant créé le Ciel, le ciel attendait que Dieu prononçat la parole de vie sur ce qui n'était pas.

Alors, au milieu des essaims de ses messagers célestes, aux acclamations et aux hymnes de sa cour, Dieu créa la matière du monde.

Mais la matière était informe et désordonnée.

C'était le chaos.

Froid, immobile, sans vie, noir, solitaire, si-

lencieux, informe et sans nom, le chaos de la matière première était là. Froid, non pas comme la glace des pôles, mais froid d'une froideur qui n'était que la négation de la chaleur; immobile d'une immobilité qui n'a jamais bougé ; mort, non comme le cadavre qui a vécu, mais comme l'être que n'aurait jamais effleuré l'aile de la vie ; noir de ténèbres, ignorant ce que serait une étincelle ; solitaire, seul, tout seul dans l'immensité ; silencieux d'un silence absolu, pesant comme un drap de plomb ; sans forme et sans nom, n'ayant que les rudiments de l'existence ; tel était le chaos.

Aucune palpitation n'agitait cette masse inerte ; et le chaos ne tressaillait même pas, lorsque " *l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.*" Dieu planait sur la désolation de la matière, et, alors comme pendant les six jours, il trouvait que c'était bien.

Quant au temps que dura le chaos, nul homme ne le sait.

Mais une époque vint, où de nouveau retentit la voix du Verbe qui disait : " *Fiat* " et le chaos s'éveilla en frémissant, et entonna un hymne de jubilation dont l'écho s'est répercuté à travers les âges ; la nature redit encore le chant de la création, depuis le grondement de l'ouragan jusqu'au murmure de la brise caressant les roses, depuis les rugissements de la forêt jusqu'à la musique des soleils à travers l'espace, cette musique " *si douce qu'on l'a prise pour du silence.*"

Le chaos avait été créé le matin du premier des six jours.

Chacun des six jours eut une étendue qu'on ne connait pas.

Sans la lumière, il n'y a pas de vie ; et partout où est la vie, il y a là lumière ; et partout où est la lumière, il y a la vie.

Dès le premier jour, " *Dieu pensa : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.*"

Dieu créa la lumière avant les soleils; et c'était bien. Car la lumière n'est pas ce qui est lumineux ; elle est ce qui rend lumineux. La lumière ne se voit pas.

La lumière se retrouve partout dans la nature et se manifeste à tout instant dans la multiplicité de ses incommensurables perfections. Elle est entre ces deux pierres qui se frappent et font jaillir l'étincelle ; elle descend des étoiles dans la douceur des soirs ; elle emplit l'immensité ; elle dit la tendresse ou la colère dans le regard ; elle brille sous le brin d'herbe, où l'aile d'un insecte se déploie et se referme ; elle fait resplendir le miroir des mers, ou s'élance de la crête des vagues en fureur, et l'éblouissement des flots qui se choquent dans la noirceur des nuits épouvantent le nautonier ; elle éclate sur les champs de bataille et sillonne de ses traits de feu le combat des hommes ; elle déchire la nue et laboure le sol.........

La création continue.

Le premier jour, la matière et la lumière avait reçu l'être.

Le jour succède au jour, et voilà que le firmament s'élève audessus de la matière et que l'azur attend les clous d'or qui doivent le fixer.

Le jour succède au jour, et l'océan est refoulé audelà du grain de sable qui sera désormais sa limite et la terre s'élève, verdoyante et fleurie, au-dessus des eaux inférieures.

Le jour succède au jour. Dieu sème par millions les globes dans l'espace, et ces masses, encore sombres et sans vie, suivent d'égales routes qui leur sont tracées. Et alors, la lumière bondit et s'élance; plus rapide que la foudre, elle va, ardente et enflammée, à travers le fourmillement des mondes, allumer de son souffle d'or les flambeaux du jour et de la nuit ; elle passe, devant des siècles et des siècles, animant d'une vie lumineuse des soleils, et encore des soleils et toujours des soleils ; en avant, ce sont des mondes inertes et noirs, en arrière, ce sont des éclaboussures d'étoiles et des troupeaux d'astres!.........Et la terre voit rouler les flots d'un océan de clartés.

Le jour succède au jour. Les mers et les airs sont peuplés.

Le jour succède au jour. Les animaux vivent et attendent un roi. Dieu se recueille. " *Faisons l'homme.*"

L'homme fut créé dans un état supérieur

d'où il est tombé. L'homme eut une épreuve et succomba ; de là la dégradation.

La chair retient l'homme attaché à la réalité d'ici-bas ; mais il est altéré d'idéal, l'infini le tourmente. Il rêve aussi un bonheur terrestre, autrefois possédé. Les réminiscences d'un temps d'allégresse lui arrivent, apportées par le vent du souvenir ; trompé par le mirage, il voit dans l'avenir un bonheur qui est passé et qui s'est enfui devant la séduction du serpent.

L'homme a été créé le sixième jour de la création ; il a été racheté le sixième jour de la semaine du Sacrifice. Lé premier Adam a été formé de la substance intacte et non souillée de la terre ; le nouvel Adam est né d'une Vierge très pure.

Dieu a créé le monde et tout ce qui est dans le monde.

Tout ce qui a été fait a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

Credo in Deum, creatorem cœli et terrae.

Denis Ruthban

ESSAI DE CRITIQUE

(Pour le *Glaneur*)

Le *Glaneur* est vaillant et je l'admire. Il m'arrive en plein avril, ensoleillé, plein de sève, débordant de jeunesse et de vitalité. On dirait que le renouveau lui a mis du sang généreux dans les veines, signe de radieuse jeunesse, et que tout se donne la main pour lui faire la vie facile.

Mais comme tout ce qui est de la jeunesse et tient à la jeunesse, le *Glaneur* a ses défauts, qu'il convient de signaler, défauts légers en apparence, que la saine critique toujours aux aguets, ne saurait ni tolérer, ni céler plus longtemps, malgré toute son indulgence, pour les jeunes et leur œuvre de formation.

En littérature, glaner, c'est encore choisir et le *Glaneur*, dans sa noble mission, doit nécessairement trier sur le volet les productions qui lui arrivent. Les pages qu'il nous apporte sont sensées représenter un choix judicieux des morceaux du concours, et s'il s'en rencontre de faibles, de négligées, voire même d'ineptes, le critique doit le faire remarquer, non pas tant pour exclure leurs auteurs de la liste des collaborateurs que pour leur donner les moyens de voir à leurs écrits, les soigner de près et en faire des morceaux de littérature choisie.

C'est assez dire, n'est-ce pas, que l'impartialité

du critique ne sera pas mise en doute, mais qu'au contraire on applaudira des deux mains à cette œuvre d'épuration, qui est une sauvegarde et empêchera le public de dire des jeunes du *Glaneur* qu'ils ont formé une société d'admiration mutuelle où les écrits les plus désolants ont les applaudissements des morceaux de choix.

A la page 190 du *Glaneur*, livraison d'avril, je trouve une pièce de vers intitulée : " Ce que j'aime " et signée Hector d'Haugry, un nom de plume, sans doute. L'espace me manque pour en montrer toute la faiblesse réelle, et pourtant elle pourrait servir de thème a une étude à part du point de vue analytique. Elle pourrait même servir de leçon au point de vue de la facture des vers, car le sujet en lui-même et le nombre peu considérable de vers s'y prêtent admirablement.

Il aurait été si facile de faire bien, en peu de mots, avec un sujet aussi vaste que celui là : " Ce que j'aime" ? Mais M. d'Haugry ne l'a pas voulu, on ne l'a pas pu, ce qui est bien déplorable pour lui-même et pour le *Glaneur*.

Prenons le troisième et le quatrième vers :

J'aime la brise qui *soupire*
Et *fuit avec rapidité*

L'idée de " soupirer " puis de fuir avec rapidité est tout à fait hors d'œuvre, pour ne pas dire hors nature. Quand la brise soupire dans les charmilles par une belle nuit d'été, je ne sa-

che pas qu'elle fuit avec rapidité. Il y a là un contresens choquant sur lequel il ne convient pas de s'appesantir plus que de raison.

Il y a aussi

Et le bosquet mystérieux
Où l'oiseau vient faire......*sa trille*
Et redire son chant joyeux.

Qu'est-ce que l'oiseau peut bien aller faire dans le bosquet ? Le poète répond " sa trille "Un coup d'œil au dictionnaire et notre ami aurait vu facilement que " trille " est masculin, ce qui n'aurait pas encore été une raison pour faire un vers aussi peu poétique et donnant avec autant d'intensité dans le ridicule.

Ce premier huitain est d'une faiblesse sans pareille. Ce n'est pas même de la bonne prose où les vers se sont mis, et des vers que je viens de citer, je n'en dis pas tout le mal que je devrais en dire et pour cause.

Et le poète continue

Mais j'aime mieux encor la douce mélodie
De ton rire et ta voix respirant la fraicheur:
Aussi ta voix flexible est pleine d'harmonie
Et ton rire argentin trouve écho dans mon cœur.

Il y a un " aussi " au commencement du troisième vers qui arrive comme un cheveu sur la soupe, et puis il manque dans l'ensemble de ces quatre vers cette harmonie et cette mélodie que le poète trouve dans le rire et la voix de celle qu'il aime. C'est plus consolant pour lui que pour les

lecteurs qui n'y trouvent rien de tout cela, non dans celle que le poète aime mais dans les vers à celle qu'il aime.

Mais voici qui est bien, quoique ce ne soit pas très neuf :

> **J'aime la fleur qui vient d'éclore**
> **Sous le frais baiser du matin,**

A la bonne heure, ça sent la poésie, c'est frais, c'est vif, c'est naturel, c'est de goût, mais pourquoi l'ombre sitôt après : est-ce pour faire ressortir davantage les couleurs sombres ? ......

> **J'aime aussi les feux de l'aurore**
> **Remplis d'un arôme divin.**

Il faut être poète jusqu'au bout des ongles pour trouver un arôme divin dans les feux de l'aurore.

Mais voici qui renverse tout :

> **J'aime la pierre précieuse,**
> **Et la voute majestueuse**
> **Du firmament couvert....d'azur.**

Si jamais un mot fut placé à bon endroit, c'est bien le mot " d'azur " car, autrement, il aurait fallu avouer que le poète avait des prédilections pour " la voûte majestueuse du firmament couvert."

Continuons :

> **Mais j'aime mieux encor ton œil rempli de flammes**
> **Et ta prunelle fine apaisant son ardeur:**
> ***En effet* ton regard penètre dans mon âme**
> **Et la plonge aussitôt dans un trouble enchanteur.**

" En effet, " est d'un joli effet au commencement du troisième vers. C'est une perle toute enchassée, dont la *flamme* apaisant *son ardeur, pénètre* dans l'*âme* des lecteurs et *les plonge* dans un *trouble* qui n'est pas précisément *enchanteur*.

Il me fait peine d'être un peu sévère pour notre jeune ami M. d'Haugry, mais il le faut, au risque même de le voir briser sa plume de dépit, ce qu'il aurait tort de faire assurément. Il ne faut pas craindre les coups, se rappelant toujours que les amers sont fortifiants. Notre jeune ami aurait dû commencer comme Marsan, P. G. Roy, Côté et tous les autres jeunes du *Glaneur*, qui savent aligner des vers, mais qui ont préféré écrire bien, même assez bien en prose, que mal ou très mal en vers.

Maintenant que notre jeune écrivain prenne ces remarques en bonne part et en fasse son profit. Celui qui trace ces lignes s'est attiré un éreintement en règle le jour où il publia ses premiers vers. Il n'en est pas mort ; au contraire, il a travaillé à se perfectionner, il a continué à écrire en prose et en vers et aujourd'hui il peut se permettre de donner des conseils à ceux qui veulent passer là où il a passé.

VIATOR



TOUT PASSE

(Pour le *Glaneur*)

Je n'entends plus le chant de l'oiseau matinal,
Au bocage, égrenant ses notes toujours gaies;
Plus de soleil doré, mais un astre inégal,
Plus d'insectes brillants voltigeant sur les haies.

Tout se courbe et gémit sous l'aquilon brutal [futaies
Des grands rameaux ombreux dans nos sombres
La verdure se fane au souffle glacial
Qui fait pâlir la fleur sur le bord de nos haies.

Sous le vent, les flots noirs clapotent sourdement,
Les étoiles, au ciel, scintillent faiblement;
En tous lieux se révèle une grandeur éteinte.

O sublime leçon que ce deuil à mon cœur !
Tout s'engouffre au néant, rien ne laisse d'empreinte,
Et rien ne satisfait que l'éternel bonheur!

MARIE LOUISE

UN PEUPLE MARTYR

(Pour le *Glaneur*)

L'histoire des peuples nous enseigne qu'il y a eu pour eux des jours de malheur et des jours de prospérité. En effet, il n'est pas une seule nation qui, après le chaos des invasions barbares, et au milieu même de la pénible formation des sociétés modernes, n'ait eu quelque influence sur les nations voisines et exercé une action sur l'éco-

nomie générale de la politique européenne. Celles mêmes qui ont subi les destins les plus durs se rappellent des temps meilleurs et se maintiennent dans d'invincibles espérances par les souvenirs d'un passé glorieux.

La Pologne a eu ses Jagellons et elle ne saurait oublier l'époque, où elle était avec Sobieski, le boulevard de l'Europe contre les irruptions de la barbarie musulmane. Vénise et Gênes ont mené le commerce du monde ; l'Espagne, si longtemps déchirée par les guerres civiles, a régné sur un empire qu'égale à peine de nos jours la puissance britannique. Gustave Wasa, Gustave Adolphe et Charles XII ont, par moment, donné à la Suède une prépondérance marquée dans les affaires du Nord. Et ce rocher de Malte lui-même, qui n'est plus aujourd'hui qu'une sentinelle avancée de la flotte anglaise dans la Méditerrannée, remplit dans les annales des temps modernes, cette page glorieuse qu'ont écrite et signée de leur sang les Villiers de l'Ile Adam, les Lavalette, et les chevaliers de St Jean de Jérusalem.

Mais qu'avons-nous besoin d'aller feuilleter les annales des peuples européens pour trouver la preuve de la proposition que nous énoncions en commençant ? Sur ce continent d'Amérique nous voyons deux nations, jeunes encore, qui marchent rapidement dans la voie du progrès après avoir été soumises aux plus rudes épreuves.

Le peuple américain, il y a à peine un siècle,

gémissait encore dans les fers: l'Angleterre, on le sait, exerçait alors sur ses colonies un pouvoir tyrannique et arbitraire. Longtemps nos voisins ont enduré en silence la persécution de leur métropole. Mais il devait y avoir un terme à cette politique injuste, une péripétie à ce drame dont l'Europe était le spectateur insousciant. Un jour est venu où le peuple américain s'est levé menaçant pour revendiquer ses droits et obtenir par la force ce que l'Angleterre lui refusait obstinément, ce jour fut pour lui celui de la liberté !

Depuis cette époque il n'a cessé de marcher de succès en succès : ce peuple a grandi d'une manière étonnante, et aujourd'hui sa puissance est telle qu'il peut sans crainte et sans préjudicier ses intérêts, bouleverser le tarif douanier du monde entier et changer complètement la marche du commerce européen.

Dans notre pays, à un dégré moindre, la mêmes chose s'est produite. Le peuple canadien a souffert ; il a subi les rigueurs d'une guerre désastreuse ; il a été longtemps persécuté : mais depuis que nous avons réussi à obtenir justice de nos nouveaux maîtres, on l'a dit cent fois, il n'est pas sous le ciel de peuple plus heureux que le nôtre. Il en est de plus prospère : mais l'on cherche vraiment une nation qui jouisse de plus grandes libertés que nous..

L'Irlande seule n'a point connu de jours semblables ! C'est au moment même où, après les

luttes et les divisions des temps barbares, les nations du continent commençaient à se constituer dans l'unité et dans la force, que se sont levés sur elle les jours les plus mauvais, et que par une mystérieuse destinée, elle fut jetée en proie à l'Angleterre et comme précipitée dans l'arène où des traces sanglantes marquent son long et pénible itinéraire.

L'orgie infernale de la tyrannie a dansé sur cette terre où chaque cœur a eu sa torture, chaque muscle sa douloureuse contraction. Pendant sept cents ans ce petit peuple a versé son sang goutte à goutte : depuis sept siècles, une multitude considérable de ses enfants meurent dans l'horrible agonie de la misère et de la faim, en face et sous la main d'une opulente nation ; et cela en Europe, en plein christianisme, au déclin du dix-neuvième siècle !

Tout ce que l'Irlande possédait lui a été arraché brutalement : ce n'est pas seulement un pays *conquis* c'est un pays *confisqué*.

L'Angleterre ne s'est pas contentée de soumettre ce peuple à sa domination; l'allégeance politique de l'Irlande ne lui suffisait pas ; ce qu'il lui fallait, c'était la proprieté du sol irlandais. Consultez l'histoire, et vous verrez que telle a été l'inévitable et monotone conclusion de toutes les luttes du gouvernement anglais contre l'Irlande.

Cette propriété, l'Angleterre se l'est acquise, tantôt grâce à la trahison, tantôt par ruse, le plus

souvent par la force et la violence. Mais il a fallu batailler longtemps. C'est sous le règne de Henri II en 1169 que commença la spoliation territoriale ; et quatre siècles plus tard, le peuple irlandais, écrasé par le nombre, fut obligé de céder son patrimoine pour conserver sa vie. Il appartenait à Cromwell de consommer cette confiscation barbare, devant laquelle les Celtes et les Vandales eussent reculé.

Pendant cet espace de quatre cents ans, il n'est pas d'atrocités qui n'aient été commises en Irlande par les armées anglaises.

Les habits rouges n'ont bravé les périls des batailles que pour confisquer au nom des lois un territoire sur lequel l'Angleterre n'avait aucun droit. Si l'Irlande a succombé dans cette lutte inégale, ce n'est pas qu'en aucun temps la vaillance, le dévouement et la plus indomptable persévérance lui aient fait défaut. Ce sont ces qualités mêmes qui ont prolongé le combat et qui en ont rendu si longtemps l'issue douteuse. Il est doux de penser aujourd'hui qu'elle a pu être vaincue sans honte, là où ses vainqueurs n'ont tiré de leur triomphe qu'ignominie et déshonneur.

Quand la conquête territoriale de l'Irlande eut été un fait accompli on lui a enlevé une à une, ses lois et ses coutumes. Le célèbre régime des *Lois Pénales* fut établi, et il n'est pas, même dans l'histoire des temps barbares, de code qui soit aussi monstrueux et qui ait autant de raffine-

ment dans la torture. " En fait d'ignoble perfection, disait Burke à la Chambre des Communes, c'est le plus remarquable monument d'iniquités qui ait jamais été élevé ; c'est une machine d'une adresse rare et d'un travail achevé, aussi bonne pour l'oppression; l'appauvrissement d'un peuple et l'avilissement, en sa personne de la nature humaine, que tout ce qui ait jamais été imaginéè par la perversité de l'homme. "

Encore, si on se fut contenté d'abolir les lois qui régissaient l'Irlande lors de sa conquête !... mais non, cela n'était pas suffisant, il fallait aussi anéantir sa liberté politique et détruire son autonomie parlementaire.

C'est en 1800 que ce crime social fut consommé, grâce à la trahison de Lord Castlereagh et de la majorité du parlement irlandais qui avaient été achetés par le cabinet britannique.

Par la honte des acheteurs et des vendus qui ont perpétrée l'Acte d'Union, on connait les chiffres exacts du marché passé, en 1800, entre le ministère anglais d'une part, et les misérables qui trafiquèrent, contre tout droit et tout honneur de l'indépendance et de la dignité de leur pays. Pour apprécier la valeur d'un tel pacte, il suffit de rappeler la longue suite d'évènements qui l'ont précédés, les circonstances au milieu desquelles il a été conclu, les protestations tant de fois répétées qui l'ont suivi ; puis, qu'on lui

applique les règles ordinaires en matières de contrats, et si l'emploi de la violence et de la ruse frappe de nullité les conventions humaines, si d'après les maximes reçues chez les peuples civilisés, elles n'ont de valeur que par le libre consentement des parties contractantes, que faut-il penser de l'Acte qui a uni l'Irlande et l'Angleterre et dont on peut dire que les considérants en ont été dictés, par la force, les clauses payées par la corruption, et les signatures données par la lâcheté !

Depuis, l'Irlande n'a que trop senti la rigueur des conséquences qui découlent de l'Acte d'Union. La législation la plus arbitraire n'a pas cessé un instant depuis cette époque d'exciter des mécontentements et ses protestations. Oh ! l'Angleterre a été fidèle au sinistre programme qu'elle s'est tracé au douzième siècle à l'égard de ce malheureux pays.

L'Acte des crimes de 1887 qui force tout citoyen irlandais à revêtir la livrée du forçat s'il a le courage de protester publiquement contre les injustices du gouvernement impérial, n'est que le digne couronnement de l'œuvre de spoliation et d'asservissement commencée en 1169.

Mais ce en quoi l'Angleterre a échoué, c'est lorsqu'elle a tenté de faire apostasier l'Irlande.

Si au seizième siècle, l'Irlande eut suivi la pente fatale sur laquelle a glissé l'Angleterre, l'Irlande, pour prix de son apostasie, eut été laissée

en paix. On ne lui aurait pas ravie sa liberté : on se serait contenté d'en faire une colonie anglaise. Mais le peuple irlandais a préféré sacrifier toutes ses prérogatives plutôt que de renoncer à sa foi et à ses croyances : voilà pourquoi il a été persécuté.

Pendant sept siècles de pleine impunité, l'Angleterre a eu recours, non pas à la doctrine, —l'erreur ne procède jamais ainsi là où elle est maitresse—mais à tous les genres de supplices, aux proscriptions sanglantes, aux confiscations en masse et à la plus atroce législation.

Eh bien ! dans ce duel prolongé, l'Angleterre a été vaincue ! L'Irlande dans son long martyre, n'a pas eu pour elle les succès et les victoires criminels ; mais elle peut lever haut son front et dire à l'Angleterre : Tu m'as traité en esclave rebelle ; le monde entier peut voir sur mes mains les traces des fers que j'ai portées, et sur mon corps les cicatrices des coups que j'ai reçus ; mais tu n'as vaincu que la matière, la victoire morale m'appartient. "

Toutes les tortures et toutes les persécutions ont été impuissantes à déraciner en Irlande l'ordre de la foi catholique planté par saint-Patrice. Il a résisté à toutes les tempêtes et à tous les assauts. Une si héroïque persévérance peut-elle rester sans fruit ? Oh ! non.

Après la victoire morale que l'Irlande a remportée dans sa lutte avec l'Angleterre, il en est une

autre que nous attendons avec confiance et que les évènements font pressentir. La fin de l'épreuve approche malgré tant de digues décourageantes qui viennent chaque jour déconcerter les amis du peuple irlandais et les vrais amis de l'Angleterre. Sous peine de l'anathème universel, et enfin de compte, peut-être sous peine de sa propre ruine,— car ce n'est pas en vain que l'on tyrannise un peuple—elle doit abroger ses lois oppressives, ses détestables coutumes, ses traditions despotiques.

On commence d'ailleurs à comprendre, dans les cercles politiques de la Grande Bretagne que le dix-neuvième siècle n'est pas une époque de barbarie. Ce n'est plus vainement que Gladstone et ses adeptes revendiquent, au nom de l'humanité, les libertés de l'Irlande. On sait que le monde civilisé est avec le *Grand vieillard*. Le nombre de ses partisans grossit tous les jours : quelques-uns de ceux qui l'ont jadis ardemment combattu se rapprochent de son parti ; d'autres, abandonnent le gouvernement, parce que la politique de ce dernier en Irlande leur inspire un insurmontable dégoût.

Il arrivera un temps, nous en avons la ferme confiance, où les partis en Angleterre ne resteront pas sourds aux protestations réitérés que tous les peuples du monde font entendre par la voix de leurs journaux et celle de leurs hommes publics. L'heure de la réparation et de la justice sonnera quelque jour ; car il est impossible que

la Grande-Bretagne traine plus longtemps après elle et foule sous ses pieds tout un peuple injustement asservi. Elle ne voudra pas que ce crime social,—comme l'appellent ces hommes d'Etat eux-mêmes—l'accusent éternellement devant le monde civilisé.

A part ces raisons, il en est une autre qui nous fait croire que l'Irlande n'est pas à jamais condamnée à endurer le martyre de la persécution. Nous le disions il y a un instant, il est impossible que le peuple irlandais ne reçoive, daus un avenir assez rapproché, la récompense de son fidèle attachement à la foi catholique-romaine, que l'on a vraiment tenté de lui faire abandonner. C'est pour conserver cette foi dans toute son intégrité qu'il a souffert pendant sept-cents ans.

Tant de revers ne peuvent diminuer sans résultat.

Sans aucun doute, ces épreuves ont été destinés par la Providence, qui gouverne tout avec sagesse à produire de grandes choses.

L'émigration irlandaise en Angleterre, causée par la persécution dont l'Irlande a été la victime, mérite d'attirer l'attention d'une manière spéciale. Ne peut-on pas voir, en effet, dans ce mouvement, un signe précurseur du retour de l'Angleterre à la foi chrétienne ?........

Jointe aux mouvements des conversions individuelles qui, chaque année, font passer des

rangs du protestantisme dans les nôtres, les âmes les plus droites, les plus sincères et les mieux disposées, l'émigration irlandaise en Angleterre ne semble-t-elle pas destinée à jouer un rôle important dans le retour si désirable de cette grande nation à la religion qui fut enseignée au sixième siècle par saint-Grégoire le Grand et St Augustin de Cantorberry ?.........

Cette religion, naguère proscrite, hier encore à peine tolérée, voit tous les jours ses conquêtes se multiplier et son empire s'étendre ; cette église sort à peine de ses Catacombes de la persécution où l'avaient fait descendre les sanglants édits d'Elizabeth : et maintenant, grâce à la liberté dont une part plus grande lui est accordée dans ce pays protestant, qu'en des contrées qui n'ont jamais cessé d'être Catholiques, elle gagne tous les jours du terrain au profit de la vérité et de la justice ; elle dissipe peu à peu les préjugés séculaires ; elle triomphe, par ses institutions charitables, par le zèle de ses apôtres, par la constance souvent héroïque de ses fidèles, des antipathies de ses adversaires et du mauvais vouloir de ses contradicteurs.

Par là, ne marche-t-on pas visiblement vers cette reconciliation complète de l'Angleterre avec la vérité, que pressentait déjà Bossuet, et que saluait naguère des vœux les plus ardents la voix éloquente de Mgr Pie ?

Quand cette grande œuvre sera accomplie,— et si justice n'est pas rendu à l'Irlande, avant que cet évènement se réalise,—l'Angleterre reviendra à de meilleurs sentiments à l'égard de ce peuple ; l'œuvre de sa réhabilitation commencera, on lui rendra toutes ses libertés ; l'Angleterre comprendra qu'il est indigne d'un peuple chrétien de tyranniser brutalement une autre nation.

L'oppression cessera enfin ; et quant à la faveur d'une sympathie généreuse, de lois justes et d'une administration équitable, l'Irlande aura refleuri, un grand acte de justice aura été accompli dans le monde et la dernière tache qui souille la couronne d'Angleterre aura été effacée.

THOMAS COTÉ

L'ARCHITECTURE

II

(Pour le *Glaneur*)

Il y a trois principaux arts ; Il y a l'art du *sculpteur*, qui reproduit l'image d'une chose en taillant quelque substance facile à sculpter, le bois, la pierre ou l'ivoire. Il y a l'art du *peintre*, qui trace avec un crayon ou avec des couleurs sur une surface lisse, sur du papier, sur de la toile ou sur un mur, l'image des objets réels,

fleurs, animaux, hommes, paysages, etc. Enfin il y a l'art de *l'architecte*, qui élève des édifices, une église, un palais, une résidence, etc.

Si nous y réfléchissons, nous verrons que l'un de ces trois arts est presque comme le père des deux autres, l'architecture est venue la première : la peinture et la sculpture sont ses deux filles.

Elles ne servirent d'abord, en effet, qu'à rendre plus beaux et plus agréables les édifices élevés par l'architecture.

Autrefois, au commencement de l'art, la première chose que l'homme voulut faire belle, ce fut sa demeure, il chercha à disposer les matériaux, le bois ou la pierre de façon que la forme de l'édifice fit plaisir à voir. Ainsi naquit l'architecture, le plus ancien des arts.

Le sculpteur et le peintre peuvent à leur gré représenter tout ce qu'il leur plaît, pourvu qu'ils fassent une belle chose. Ils sont libres de choisir leur sujet dans l'immense nature. Tout, depuis l'humble fleurette jusqu'à la noble figure de l'homme, peut devenir entre leurs mains une œuvre d'art.

L'architecte, au contraire, n'est pas maître d'agir à sa fantaisie. Pour faire une œuvre d'art, pour créer à nos yeux une belle ou gracieuse chose, il ne dispose que d'un seul moyen, l'édifice qu'il va construire. Or, cet édifice, il faut

qu'il serve à quelque chose, c'est une église, c'est un palais, c'est une résidence. Il faut que la construction réponde exactement à son but. Par exemple, il faut que l'église soit haute et vaste, pour qu'une foule y trouve place ; qu'il n'y pénètre qu'une lumière voilée et tranquille, pour ne pas troubler le recueillement des fidèles. Dans un hôtel-de-ville, au contraire, il faut des salles sonores et bien éclairées, d'amples escaliers et de vastes couloirs. L'architecte n'est pas maître de donner à son œuvre la forme qu'il lui plaît. Avant tout, il est obligé de se conformer à la destination de cette œuvre. C'est une condition indispensable.

Que résulte-t-il de là ? Que la beauté de l'architecture dépendra toujours de cette condition. Un édifice ne sera jamais beau que s'il répond exactement à son but. Autrement ses défauts nous frapperont, nous le trouverons mal construit, nous ne l'admirerons pas.

Remarquons encore ceci. Un grand monument, un temple, une église, cela coûte infiniment de peine et d'argent, c'est une lourde dépense qui ne pourra se renouveler fréquemment. Il faudra donc nécessairement s'arranger pour que ce monument soit solide et durable, qu'il résiste au temps et qu'il traverse impunément les siècles. Voilà donc une seconde condition que devront remplir la plupart des grands édifices.

Le résultat est que leur beauté, pour être parfaite, pour contenter notre esprit devra éveiller en nous ces idées de solidité et de durée. Il faudra donc que ce soit une beauté grave et imposante. Si gracieux et nombreux que soient les ornements d'un tel édifice, ses statues et ses sculptures, ils ne devront pas empêcher que de tout l'ensemble il se dégage pour nous une impression de grandeur et de majesté.

Voyez, par exemple, l'église Notre-Dame de Montréal. Un peuple de statues l'habite, ses murs et ses vitraux sont tous décorés de peintures. Et cependant que ressentons-nous en la contemplant ? Une émotion grave et profonde. C'est que ce qui a frappé tout d'abord nos yeux et notre âme, ce ne sont pas ces riches détails, c'est la forme générale et l'aspect de la vieille église. Les tours qui se perdent dans le ciel semblent y porter nos prières. Et quand nos pas ont troublé le silence de ses voûtes profondes, nous avons ressenti descendre sur nous un sentiment grave, pieux et recueilli, comme si nous étions entrés dans la demeure même de Dieu.

J. Alcide Chaussé

L'HISTOIRE D'UN PATRIOTE

(Pour le *Glaneur*)

C'est la biographie d'un patriote que vient de publier M. Charles Thibault.

Né de parents pauvres, à la tête d'une nombreuse famille à l'âge où d'ordinaire l'homme ou plutôt l'adolescent ne songe qu'aux plaisirs, Stanistlas Drapeau est parvenu, aidé de sa seule énergie et de son amour pour son pays, à se créer une place enviable dans l'estime de ses compatriotes.

Tous nos lecteurs liront avec intérêt, nous n'en avons aucun doute, l'histoire de ce travailleur, de ce piocheur que M. Thibault veut faire connaître au Canada français qui lui doit tant.

M. Drapeau est maintenant âgé de soixante et dix ans. Rendu à cet âge, lorsque toute sa vie on a travaillé pour son pays, le repos est légitimement gagné. M. Drapeau reste sur la brèche. Il veut compléter son *Histoire des institutions religieuses du Canada.*

Ce sera le couronnement de sa vie. Il pourra ensuite chanter le *Nunc dimittis.*

Honneur à ce patriote.

RAOUL DE TILLY

INVITATION

(Pour le *Glaneur*)

Si vous passez par la Lorraine,
Arrêtez-vous à Beauséjour....
Pour les amis la table est pleine
De bonnes choses tout le jour....

La châtelaine en est aimable,
Et plus d'un sourire, ma foi,
Agrémentera notre table,
Avec propos de bon aloi.

Le châtelain n'est guère avare
De ses vieux vins, qu'en son cellier,
Il garde pour vous, ami rare,
Lorsque vous quittez le collier....

Il a bien encor deux bouteilles,
D'un petit vieux vin, couleur d'or,
Dont vous lui direz des nouvelles....
Et puis beaucoup d'autres encor....

Fuyez donc un peu votre ville,
Pour l'air embaumé de nos champs:
Vous y dormirez si tranquille,
Dans le moëlleux de nos draps blancs!

Nous ferons de ces promenades,
Dont on revient l'estomac creux.
Qu'ils vous guérissent de malades
Ces médecins mystérieux!....

Le soir, on fait de la musique....
J'y chanterai même, je crois,
Sur quelque bon vieil air antique,
Une romance d'autrefois.

Et puis je vous dirai peut-être,
Les jours que je serai joyeux,
Mes derniers vers, qu'à la fenêtre,
Je chante aux étoiles des cieux....

En voilà bien assez, je pense,
Pour vous décider à venir:
Festins, musique; noce et danse.
Inutile de prévenir......

J. B. Chatrian

L'ABBÉ L. A. OLIVIER

(Pour le *Glaneur*)

Le quatorze octobre 1889, mourait, à l'Hôpital général de Québec, l'abbé L. A. Olivier, professeur de littérature au petit-séminaire de la même ville.

Sa vie a été courte et modeste. Si l'on ne considère que les évènements extérieurs qui en ont marqué le cours, elle peut se résumer en quelques lignes. Et pourtant dans ce cadre si restreint, sur ce fond en apparence uniforme, se détache une physionomie intéressante dont l'étude attentive ne peut manquer d'offrir un attrait particulier. La vie d'un prêtre, si courte qu'elle soit est toujours féconde en enseignements; mais quand ce prêtre a consacré toute l'ardeur de sa jeunesse, tous les élans de sa piété sacerdotale, tout le feu de son cœur généreux, tous les enthousiasmes d'une belle imagination et d'une haute intelligence, à l'œuvre admirable de l'éducation il est éminemment utile de remonter le cours rapide de ces trop courtes années, pour y chercher, dans un sillage que le flot de l'oubli n'a pas encore effacé, des leçons utiles à ceux qui veulent orienter leur voile, et arriver sûrement au port.

Aussi les lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, d'attirer un moment leur attention

sur cette figure sympathique, dont les traits nous sont familiers, et de leur parler à cœur ouvert d'un jeune prêtre qui a vécu longtemps bien près de nous, dans une douce et inoubliable estime.

L'abbé Olivier naquit le vingt-neuf mars 1859, à Saint-Nicolas. Il appartenait à l'une de ces honnêtes et heureuses familles canadiennes, où l'on ignore à la fois le pressant aiguillon du besoin et les énervantes splendeurs du luxe. Les premiers exemples qu'il eut sous les yeux, les premières influences que subit son âme, le portèrent naturellement vers le bien et la vertu. Il est bon, il est salutaire pour l'enfant, qui ouvre si vite son cœur à toutes les impressions du dehors, de voir de ses yeux l'énergique et honnête labeur d'un père, arrosant de ses sueurs le pain quotidien de la famille ; d'entendre les pieuses leçons, tombant des lèvres maternelles habituées à la prière. L'abbé Olivier a grandi dans cette atmosphère de travail, de piété, d'affection, et il y a pris les goûts et les habitudes de toute sa vie.

A l'âge de douze ans, il s'arrachait pour la première fois à ces salutaires influences et à ces douces séductions du foyer paternel, et allait commencer son cours d'études à Lotbinière, sous la direction du regretté abbé Bédard. Qu'on nous permette d'accorder en passant un juste tribut de reconnaissance à ce vaillant apôtre de l'éducation. Pendant bien des années, son école a été ouverte, comme une arène, où toute la jeu-

nesse intelligente des comtés de Lévis et de Lotbinière est allée faire ses premières armes, et s'initier aux grands combats de la pensée et de la parole. Esprit lucide, caractère ferme, cœur excellent, M. Bédard s'emparait des intelligences et des volontés, et savait les rendre dociles à ses leçons. Les élèves sortis de ses mains ont brillé dans nos collèges, et plusieurs occupent aujourd'hui un rang distingué dans la société. Nous unissons notre voix à celle de tous ses fidèles disciples pour bénir la mémoire de ce maître vénéré.

Le jeune Olivier fit de rapides progrès sous une main aussi expérimentée. Deux années suffirent pour le perfectionner dans l'étude de la grammaire française, et le familiariser avec les règlès de L'Homond. Il entra au séminaire de Québec, dans la classe de Quatrième.

Nous ne le suivrons pas dans sa vie d'écolier. Les années s'écoulèrent pour lui douces, paisibles, un peu monotones, comme toutes les années de collège. Ses talents solides lui permirent de s'élever bien vite aux premiers rangs de ses condisciples, et un travail soutenu le maintint toujours à ce niveau. Aussi, quand sonnait l'heure joyeuse des vacances, le jeune écolier ne revenait jamais au foyer paternel les mains vides : il déposait, heureux et fier, aux pieds de ses parents, le fruit de ses labeurs et la récompense de ses succès. Les baisers et les larmes de sa mère ajou-

taient une nouvelle valeur à ces lauriers, et mettaient au cœur de l'enfant un nouveau désir d'en conquérir de plus glorieux encore. Le diplôme de bachelier es-arts fut le couronnement naturel d'aussi solides études.

Elève laborieux et énergique, le jeune Louis ne trouva jamais trop lourde cette tâche quotidienne, qui pèse tant aux écoliers paresseux. Naturellement affectueux et bon, il sut trouver dans l'estime de ses maîtres et la douce familiarité de ses condisciples une compensation aux joies de la famille. La règle n'était pas un joug pour lui, mais une sauvegarde et un guide, qui met l'âme à l'abri, en la soustrayant aux dangereux caprices d'une imagination et d'une volonté que la raison est souvent impuissante à contrôler. En un mot, il fut un bon écolier et, partant, un écolier heureux. Aussi personne ne fut surpris de le voir entrer au grand séminaire à l'automne de 1882. Il était préparé depuis longtemps à suivre le divin appel de la vocation.

Pour ceux qui ne voient les choses qu'à travers le prisme mensonger des sentiments mondains, la vie du séminariste semble rude et pénible. Cette règle sévère qui gouverne la volonté à toute heure du jour, ce silence recueilli de la cellule, ces graves études théologiques, ces nombreux exercices de dévotion, cet éloignement du monde et de ces nouvelles, tout cela effraye la pusillanimité des profanes. On en rencontre qui

plaignent sincèrement cette jeunesse immolée si tôt sur l'autel du sacrifice. Cette compassion part d'un bon naturel, mais d'un jugement peu éclairé. On oublie une chose bien essentielle : c'est que le vrai bonheur a sa source première dans le cœur et dans les sentiments qui l'animent. Quand on veut savoir si un homme est heureux, on ne doit regarder ni les habits qu'il porte, ni le pain qu'il mange, ni le travail qu'il fait, ni le milieu où il vit ; mais il faut aller frapper à la porte de son cœur : c'est là, et là seulement que nous sera révélé le secret de la vie.

Or l'abbé Olivier, comme tout bon séminariste, portait au cœur ce suave parfum de la piété, qui embaume la vie, et suffit à rendre l'âme joyeuse. Il avait quitté le monde pour chercher Dieu, et ce Dieu, il le trouvait, et mettait toute son ambition comme tout son bonheur à le bien servir. Prier et travailler faisaient ses délices. Il aimait ces doux entretiens où l'âme, seule aux pieds de Jésus, s'épanche en de fervents actes d'amour et de reconnaissance. Comme le Psalmiste, il avait senti les irrésistibles attraits des tabernacles du Seigneur, et son âme avait soif des tendresses du Dieu Hostie.

Mais ce goût très vif pour la piété ne détournait pas le jeune lévite des rudes labeurs de l'intelligence ; au contraire, il trouvait dans sa foi le désir de mieux connaître Dieu, et le courage de se livrer avec zèle à l'étude de la théologie. Les

circonstances ne lui permirent pas de consacrer tout son temps aux sciences sacrées. Il fut d'abord assistant-professeur en Seconde, puis en Rhétorique ; et enfin la classe de Seconde lui fut définitivement confiée en 1885. C'est au milieu de ses occupations si nombreuses qu'il dut se préparer aux ordres sacrés. Le treize juin 1886, prosternés l'un à côté de l'autre, sur les dalles du sanctuaire, nous recevions des mains du Pontife la suprême consécration, qui nous faisait prêtres pour l'éternité !

Vers quel rivage la Providence allait-elle pousser le nouvel élu du Seigneur ? Quelle partie du champ apostolique allait être ouverte à son zèle sacerdotal ? Cette question fut bien vite résolue. Préparé au rude labeur de l'enseignement, ayant déjà fait ses preuves dans cet art difficile, il fut invité par les messieurs du Séminaire à continuer, comme prêtre, ce qu'il avait si bien commencé, étant séminariste. La classe de Seconde lui fut laissée en partage, et il y est resté jusqu'à sa mort.

C'est ici surtout que nous voudrions faire revivre cette physionomie intéressante, et dire à nos lecteurs ce que fut ce jeune prêtre dans sa mission éducatrice auprès des jeunes gens.

Le professeur qui veut exceller dans son difficile et important ministère, doit se présenter aux yeux de ses élèves, environné du double prestige de la science et du dévouement, de la science

qui s'impose à l'esprit, du dévouement qui gagne le cœur et subjugue la volonté. L'éducation en effet est surtout une œuvre d'autorité. L'enfant doit croire avant de savoir. C'est des lèvres du maître qu'il reçoit les premières notions des sciences ; ce sont des mains étrangères qui élèvent dans sa jeune intelligence l'édifice des premières doctrines. Or, pour agir efficacement sur l'esprit de l'enfant, un précepteur doit commencer par mériter sa foi et éveiller sa confiance ; il n'y réussira que par l'ascendant du savoir et du dévouement.

L'abbé Olivier le comprit mieux que personne. Sentant que le léger bagage pris sur les bancs du collège ne suffit pas à un professeur, il se mit à l'œuvre avec ardeur, pour donner à ses connaissances la profondeur et l'étendue nécessaires. Il avait coutume de répéter souvent cet axiôme si vrai, que, pour enseigner peu, il faut savoir beaucoup; et, dans son désir d'instruire les élèves, il se livrait à l'étude avec un zèle peut-être au dessus de ses forces.

La littérature surtout fut l'objet de ses études et de ses recherches. Il voulut connaître l'histoire littéraire, surtout celle de la France, et se familiariser avec les écrivains les plus illustres de notre mère patrie. Il feuilleta donc d'une main active, et parcourut d'un œil attentif les principaux ouvrages d'histoire et de critique littéraire ; puis, désireux de puiser à la source mê-

me, il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Son imaginatiou s'échauffa bien vite au contact de ces belles flammes du génie français ; son goût, naturellement délicat, s'épura et s'affina chaque jour davantage dans ce commerce intime avec les plus illustres auteurs. Guidé par un jugement solide et bien équilibré, il alla tout droit au beau et au vrai, et ne se laissa pas séduire par les faux brillants d'une littérature vide d'idées et de sentiments.

Sans porter dans ses opinions littéraires cet exclusivisme absolu qu'enfante l'étroitesse d'esprit, il savait faire ses réserves et ne donner son admiration qu'aux œuvres saines et vraiment belles. Le XVIIe siècle surtout l'enchanta, et eut toujours ses préférences. Les grands écrivains de cette époque lui plaisaient par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la politesse du style. Il admirait chez eux l'ordre,la mesure, la sagesse, toutes qualités que l'on cherche en vain dans la plupart des œuvres contemporaines. Il aimait Boileau pour son imperturbable bon sens, et savait défendre ses règles contre les protestations dévergondées de certaine école, qui ne trouve trop lourd le joug des règles que parce qu'elle a secoué celui du bon sens. Il chérissait dans Racine le peintre du cœur humain ; il adorait la spirituelle bonhomie de Lafontaine ; il sympathisait avec le tendre et poétique Fénélon,

et lui pardonnait ses écarts d'imagination, en goûtant le charme inexprimable de ses écrits.

Mais nul peut-être ne monta plus haut dans son estime, et je dirai, dans sa vénération, que le chantre du Cid et de Polyeucte. Il disait souvent de ce poète ce que Montaigne disait de Plutarque : c'est mon homme ! Il avait toujours sous la main ses immortelles tragédies, et allait souvent étancher sa soif du beau et de l'idéal à ces sources vives du plus grand génie poétique qui ait honoré la France.

Nous avons été plus d'une fois le confident de son enthousiame. Lorsque nous parlions ensemble de littérature, il aimait à revenir souvent au grand siècle ; et alors sa main tombait instinctivement sur un volume de Corneille. Il lisait une scène du Cid, d'Horace, de Polyeucte ; et sa voix tremblait d'émotion en redisant les vers cornéliens, son âme prenait son élan sur les hautes cimes où plane toujours le génie du poète. "Que c'est beau ! que c'est donc beau !! exclamait-il en déposant le livre, et quelquefois en essuyant une larme que l'admiration avait fait monter à sa paupière.

Mais cette admiration, ces enthousiasmes se manifestaient ailleurs que dans les confidences de l'amitié. Tous les jours l'abbé Olivier montait dans la chaire du professeur ; il voyait se grouper autour de lui de jeunes élèves avides de s'instruire. C'étaient des intelligences qui ve-

naient s'illuminer au flambeau de sa science, des cœurs qui venaient s'échauffer au foyer toujours ardent de ses émotions. L'âme du professeur devait donc s'ouvrir à toutes ces âmes, et leur communiquer ses impressions.

Oh ! qui mieux que l'abbé Olivier a compris la sublimité de ce travail qui féconde les esprits et y fait germer la science ! Il aimait ce commerce quotidien avec de jeunes intelligences qui cherchent la lumière, avec des cœurs capables de recevoir les généreux enthousiasmes, parce que le souffle des années ne les a pas encore trop refroidis. Faire sa classe n'était pas une corvée pour lui, mais une jouissance. Et ses élèves le voyaient bien au feu de sa parole, à la conviction profonde de son enseignement, à l'entraînante séduction de ses leçons.

Qu'il interprétât le texte d'un auteur ancien ou expliquât les préceptes de la Poétique ; qu'il donnât libre cours à son admiration pour les belles créations du génie ou qu'il fît sentir son dégoût pour les productions malsaines du rationalisme et de l'immoralité ; qu'il exaltât Corneille ou flagellât Voltaire, il mettait toujours dans sa parole cette précision et cette clarté que donne la science, cette finesse et cette élégance qui naissent du bon goût, cette chaleur et cette force qu'appelle nécessairement une conviction profonde. Aussi l'élève ouvrait-il une oreille attentive à ces leçons qui l'intéressaient et le charmaient,

et son intelligence était bien vite gagnée à la cause du vrai et du beau.

Mais l'abbé Olivier ne voulait pas parler seulement aux intelligences ; il ne se contentait pas de demander à ses élèves le froid assentiment de la raison. C'est au cœur qu'il visait, et disons tout de suite qu'il n'a jamais manqué le but. Nous n'en voulons d'autres preuves que cette affection profonde qu'il a toujours su exciter chez ses élèves. Tous ceux qui ont eu le bonheur de s'asseoir au pied de sa chaire l'ont aimé. Nous en avons vu plusieurs pleurer sur son tombeau, et rendre ainsi, par leurs larmes, le plus bel hommage qui puisse honorer la mémoire d'un défunt. D'autres nous ont parlé souvent avec émotion et enthousiasme de leur ancien professeur de Seconde : "Comme nous l'aimions !" nous répètent-ils sans cesse. Oui, ses élèves l'aimaient ; et veut-on savoir pourquoi ? C'est que lui-même les aimait le premier. L'affection seule engendre l'affection ; il n'y a que le cœur qui sache parler au cœur, et son langage est celui du dévouement.

Le jeune professeur parlait ce langage avec une irrésistible éloquence. Il vivait pour ses élèves, leur consacrait tout son temps. Il n'est pas exagéré de dire qu'il leur a donné sa vie ; car c'est à ce rude labeur de la classe qu'il a épuisé ses forces, et ruiné définitivement une santé déjà chancelante. Avec quelle paternelle sollicitude il suivait les travaux de ses chers enfants !

Comme il était fier de leur succès ! Le travail était-il bon, les devoirs bien faits, les leçons bien apprises, il en paraissait tout joyeux. C'est alors surtout qu'il épanchait sur ses disciples le trésor d'affection que son cœur renfermait pour eux. Ces jours-là, sa figure était souriante, ses explications plus lucides, sa parole plus chaude et plus persuasive. Au contraire, si l'apathie menaçait de ralentir l'ardeur à l'étude, le professeur épuisait tous les moyens possibles de secouer cette torpeur passagère; il pressait les coupables, et ne faisait la paix avec eux qu'après s'être assuré de la victoire. C'est ainsi que sa vie s'identifiait en quelque sorte avec celle de ses élèves. La classe formait une petite famille dont il était le père aimé et dévoué.

Cette tendre sollicitude, il l'étendait à tous les écoliers, qu'il aimait sincèrement. Rien de ce qui pouvait favoriser chez eux le développement intellectuel et moral ne le laissait indifférent. Les sociétés littéraires, qui contribuent si largement à fortifier les études, ont reçu ses encouragements et bénéficié de ses conseils. Il en est une surtout qui gardera son souvenir avec une pieuse reconnaissance, c'est la société Saint-François de Sales. Pendant trois ans il en a été le directeur, et il n'a rien épargné pour la faire prospérer. Nul plus que lui n'avait le secret d'exciter l'émulation et de diriger le zèle parfois capricieux de cette bouillante jeunesse, faisant ses débuts dans la carrière de l'éloquence.

Il s'intéressait aux discussions littéraires et historiques entreprises par de jeunes émules de Cicéron ; il suivait avec sollicitude la marche parfois accidentée d'un parlement embryonnaire, où des politiciens de seize ans prenaient leur plus grosse voix pour traiter des grands intérêts du pays; puis, quand le vaisseau de l'Etat semblait trop ballotté sur la vague écumante des discussions, d'une main tranquille et ferme il les ramenait au port et calmait les flots émus. La société Saint-François de Sales regrette son cher directeur, et elle lui a donné des marques non équivoques d'estime et de gratitude.

Serons-nous surpris si, avec de pareilles qualités de cœur et d'esprit, l'abbé Olivier s'était fait de nombreux amis? Il est à peine besoin de dire que ses anciens élèves lui restaient profondément attachés, et que les douces relations nouées au sein de la classe, ne faisaient que se resserrer en changeant de nature. Il aimait à les recevoir, à causer familièrement avec eux du passé et de l'avenir ; il était surtout heureux de leur prodiguer les bons conseils, et d'éclairer les routes nouvelles où ils devaient entrer.

Cette affection particulière pour les jeunes gens, ce don de leur plaire et de les tenir groupés autour de lui, resteront un des traits caractéristiques de cette trop courte vie. Le zèle du jeune prêtre trouvait là une magnifique occasion de s'exercer et de faire du bien. Convaincu que le jeune homme, en entrant dans le monde se heur-

te à mille difficultés, est exposé à toutes sortes de danger, il usait de son ascendant sur les cœurs pour écarter les périls et les obstacles. Il s'efforçait surtout de faire germer dans les esprits de grandes et saines pensées, et de fortifier la volonté contre le souffle dangereux des passions. Il voulait faire de tous ses jeunes amis des citoyens honnêtes et utiles, des soldats valeureux, prêts à combattre pour toutes les saintes causes, et il tâchait de leur mettre en main des armes fortement trempées.

Lui-même aimait à diriger leurs bras novices, à les former à cette gymnastique intellectuelle qui devait leur assurer la victoire dans les rudes batailles de la vie. Il cherchait surtout à bien enraciner dans leurs cœurs les deux amours sacrés de la religion et de la patrie.

Dans ces réunions intimes, où l'on parlait à cœur ouvert, où toutes les espérances comme toutes les craintes s'exprimaient franchement, le jeune prêtre ouvrait son âme avec cet abandon qui provoque la confiance et engage la volonté. Il modérait l'ardeur parfois excessive de ses amis, faisait tomber les illusions inutiles ou dangereuses, ravivait les saintes flammes du patriotisme, montrait les écueils, indiquait la route la plus sûre. Qui dira les généreuses résolutions que sa parole a fait germer dans les cœurs !

Aussi ces jeunes gens le regrettent-ils amèrement. Plusieurs ont passé depuis devant cette

chambre modeste où ils aimaient tant à se réunir, et ils ont senti leur cœur se serrer à la pensée qu'elle était fermée pour toujours, que leur digne ami n'était plus là pour les recevoir, les entendre, les conseiller, les consoler.

Et nous, qui avons vécu à côté de lui, dans un commerce quotidien, nous, ses confrères dans le sacerdoce et ses collègues dans le rude labeur de l'enseignement, ne pourrons-nous pas dire aussi quelle place il occupait dans notre vie, et quel vide son départ précipité a laissé dans nos rangs? Nous nous étions fait une douce habitude de sa société. L'amabilité de son caractère, la finesse de son esprit, la tendre affection de son cœur, nous avaient rendu sa présence comme indispensable. Sa voix était si familière à nos oreilles, sa figure si vivante à nos yeux, que nous ne pouvons nous résoudre à l'idée que ses lèvres se sont fermées pour toujours, que le lourd linceul du sépulcre nous dérobe à jamais ses traits amis. Qu'on nous permette au moins d'unir notre voix à celle de ses élèves pour dire combien nous l'aimions, et quels regrets sincères il a emportés au-delà du tombeau !

Si maintenant, franchissant le cercle de ces relations amicales, nous voulions montrer le fils tendre, le frère dévoué, quelles richesses nouvelles ne trouverions-nous pas dans ce cœur généreux ! Il nous a été donné d'accompagner souvent l'abbé Olivier au foyer de la famille, et

de surprendre les secrets de sa profonde affection pour les siens. La maison paternelle avait gardé pour lui tous les attraits, tous les charmes qui captivaient jadis son enfance. En franchissant ce seuil aimé, il sentait renaître dans son cœur les tendresses et les bonheurs d'un autre âge : il redevenait enfant. Les personnes et les choses lui semblaient n'avoir pas vieilli, et gardaient toujours à ses yeux leur physionomie d'autrefois ; il retrouvait, à leur vue, ses enthousiasmes juvéniles, ses enfantines illusions.

Quelles heures délicieuses il passait au milieu de ses chers parents, dans cette atmosphère de tendresse qui embaume le foyer chrétien ! Il était aimé, choyé, enveloppé d'affectueuses sollicitudes. On s'ingéniait à lui plaire, en inventant ces milles soins empressés qui préviennent tous les désirs, qui vont au-devant des plus secrètes intentions. Le cœur d'une mère, d'une sœur, a des intuitions admirables ! Le jeune prêtre était heureux du bonheur qu'il répandait autour de lui, et il payait de retour ses chers parents, en leur donnant l'amour d'un cœur toujours tendre et généreux.

Nous ne craignons pas de paraître indiscret en disant avec quelle douce sollicitude il a veillé sur son frère plus jeune que lui, son inséparable compagnon d'études, depuis les lointains débuts, à Lotbinière, jusqu'au terme du cours classique. Entrés alors dans des voies différentes, les deux

frères restèrent profondément unis. L'élu du sanctuaire veilla sur l'étudiant en droit, s'intéressa à ses travaux, l'aida de ses charitables conseils. Puis le jeune prêtre suivit avec une tendresse qui n'était pas exempte d'inquiétudes les débuts du jeune avocat ; il partagea toutes ses appréhensions et toutes ses espérances, et applaudit avec un légitime orgueil à ses rapides succès. Et, en 1888, quand, après un brillant examen le titre de docteur en droit était conféré à son frère, l'abbé Olivier, qui, par une heureuse coïncidence, venait d'entrer dans la carrière des honneurs universitaires, en montant dans la chaire de la littérature française, fut plus heureux du succès du nouveau docteur que des siens propres ; c'était le couronnement de son œuvre et la réalisation de ses plus chères espérances.

C'est à toutes ces affections que la mort est venue brusquement l'arracher. Son corps repose sous les dalles du sanctuaire, témoin des premiers appels de sa sainte vocation ; son souvenir reste profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé ; et son âme, ornée de vertus et de mérites, jouit déjà, nous l'espérons, des inénarrables délices que donne la charité parfaite, au sein de Dieu.

Noble ami, ta course ici-bas fut bien rapide. Tu es passé au milieu de nous et tu t'es évanoui comme un songe. Mais les traces glorieuses que tes pieds ont laissées dans le sentier de la vie

chrétienne et sacerdotale, ne seront pas effacées de longtemps. Ton grand cœur est maintenant satisfait : il a trouvé le bien infini et le suprême amour. Pour nous, qui restons au lieu d'exil, et qui devons continuer seuls ces travaux et ces luttes, qu'il nous était si doux de partager avec toi, nous serons fortifiés par ton souvenir, encouragés par tes exemples, et consolés par la pensée que du haut du ciel tu nous vois encore et nous aimes toujours.

P. E. Roy

LA DOULEUR

(Pour le *Glaneur*)

O Douleur ! Muse en deuil, que le Destin envoie
Vers les heureux du jour qui passent follement,
Es-tu donc ici-bas l'ange du châtiment
Nous suivant sans repos dans notre sombre voie?

A ton accent fatal, toute volonté ploie;
Ces pas changent le monde en vaste embrasement
Où l'on entend se plaindre et gémir vaguement
Les cœurs infortunés dont tu brises la joie.

Tu mets sur bien des fronts ta sinistre pâleur;
Ton nom terrifiant que l'âme humaine écoute,
Lutte contre le temps au tranchant niveleux.

Ecrasé sous ton poids, on pleure....,puis l'on doute,
Car tu ne perds jamais ce compagnon de route:
L'espoir qui vient guérir ta blessure, ô Douleur !

Miss. E. Ehrtone

CROQUIS DE VOYAGE

(Pour le *Glaneur*)

Mon ami B et moi nous étions venus dans la capitale fédérale, cette fois là, pour assister à l'exposition du Canada central. En conséquence, nous n'eûmes pas plutôt pris notre dîner, un copieux dîner de voyageurs contents d'en avoir fini avec la route, que sans nous laisser arrêter par les nombreuses beautés outaouaises, vivantes et inanimées, nous dirigions nos pas vers cette exposition ; quitte à revenir.

Pour se rendre aux terrains de l'exposition, situés à une lieue près de la ville, nous avions le choix entre faire le trajet à pieds, en voiture, dans l'ennuyeux fiacre ou l'omnibus traditionnel, ou bien par eau. Va sans dire que par ce temps de chaleur, nous optons pour la dernière voie. Peu d'instants après nous étions commodément installés dans un des nombreux bateaux mouches faisant le service par le canal Rideau, entre les terrains et le centre de la ville, aux quais qui avoisinent le Pont des Sapeurs, à l'encoignure des rues Rideau et Sussex.

Un fort joli petit bateau, ma foi, que celui où nous étions montés : très belles salles bien aérées, pont clair et propret, allures coquettes, marche assez rapide. Somme toute, un bout charmant de navigation que notre voyage d'aller.

Au débarcadère surgissent les premiers dé-

sagréments de notre excursion. Là une foule énorme de curieux se presse déjà à la barrière d'entrée, donnant sur le quai même où nous venons de prendre pied. C'est en jouant des coudes, dur et ferme—à la guerre comme à la guerre—que je parviens, à grand'peine, à me procurer deux billets d'admission. Munis de ces coûteux passe-ports, mon compagnon et moi, nous nous faufilons *presto* à travers les flots de plus en plus épais de cette marée montante, et pénétrons, plus ou moins écloppés, dans la vaste enceinte, où une multitude de personnes s'agitait déjà. On en compta plus de douze mille qui visitèrent le champ d'exposition cette après-midi là.

En entrant, la première chose qui attire nos regards, située qu'elle se trouve au beau milieu de l'arène c'est la tour en spirale du professeur Philion. Imaginez une construction d'une quarantaine de pieds de hauteur environ, qui consiste exclusivement en de longues tiges de fer fichées en terre comme en faisceau, et disposées de façon à supporter un ruban de bois, fait de planches minces et larges d'une couple de pieds. Ce ruban se développe en spirales autour de la tige centrale, plus longue et plus forte que les autres, de terre et s'élève jusqu'à une petite plateforme ronde, de trois pieds de diamètre, fixée au sommet de cette tige. A mi hauteur de cette tour de nouveau genre, part une barre transversale, en fer, qui court l'espace de vingt pieds environ et

va aboutir à un poteau d'appui également de fer. C'est sur cet ensemble de casse-cous que le professeur doit opérer, dans quelques instants, ses merveilles d'équilibre. Attendons-le.

Rien n'empêche, en attendant, que nous ne fassions rapidement notre tour d'exposition. Allons, profitons-en.

Sans même bouger de notre premier endroit d'arrêt, nous voyons défiler sous nos yeux, en procession, toute la splendide collection de chevaux qui ont été exposés. Il y en a de toute espèce : chevaux de traits, chevaux de selle, chevaux de route et tous les spécimens en sont des plus parfaits. Tant il est vrai de nos agriculteurs que leur réputation n'a pas été surfaite comme éleveurs et améliorateurs de la race chevaline. Il y avait là des bêtes d'un très haut prix, parmi lesquelles se distinguaient entre toutes celles qui portaient les jolis cartons rouges, bleus ou blancs, témoignages des prix accordés.

Maintenant, un coup d'œil, en passant et à la dérobée—tant nous avons de choses à voir—aux magnifiques spécimens des races ovine, bovine et porcine et à ceux de la basse cour, exposés en un endroit aménagé spécialement à cet effet, et avec le meilleur goût. Ici encore les produits de la ferme canadienne sont des meilleurs, et font grand honneur aux producteurs. La partie agricole de l'exposition c'est-à-dire la partie essentielle-

ment de notre pays, me parait digne de tous les succès.

Avant d'arriver aux salles de l'industrie, passons par la galerie des arts, et disons, entre temps, des voitures exposées qu'on les fait splendides à Ottawa. C'est un labyrinthe de choses dissemblables juxtaposées qu'une pareille exposition ; cependant avec le fil d'Ariane de la bonne volonté, nous nous retrouverons sans peine.

Une galerie des arts dans une exposition cadienne, ce n'est pas un mot vide de sens comme certains malins pourraient être tentés de le supposer. A Ottawa surtout, elle a bien sa signification, je vous prie de le croire. Il y avait là de fort jolis dessins au crayon et des peintures pas du tout mal brossées, à mon humble jugement. On remarquait surtout un tableau du meilleur effet et bien touchant, portant comme inscription, je traduis de l'anglais— : Le contrat pour hypothèquer le patrimoine." Elle faisait peine à voir, dans son expression si naturelle, la douleur de cette famille réduite par la misère à une si dure extrémité. Les travaux des élèves de l'école des arts, à Ottawa, occupent une place d'honneur, et parmi eux nous distinguons avec plaisir les essais d'un jeune compatriote canadien-français, M. Olier Prudhomme, qui a du talent et ne pourra manquer de faire sa marque.

Disons ici, mais seulement pour mention, que mon ami me contraignit de l'accompagner

dans la partie de l'exposition affectée aux...... chiens. Bien, il faut avouer que ce n'était pas très intéressant. Le concert, surtout, de ces démonstrants à la chaîne, nous a guéris pour longtemps de l'envie de les aller visiter.

Après cela, nous traversons toujours lancés quasi au pas de course, le bâtiment où l'on expose les grains et céréales. Entre autres productions de la meilleure venue, nous admirons ici, celle du Manitoba. Personne ne manque de remarquer leur apparence magnifique et plusieurs s'empressent d'accepter et de goûter le petit fragment de pain blanc qu'on leur offre et dont on leur dit qu'il a été fait avec du froment de l'Ouest canadien.

Voici que nous arrivons aux salles de l'industrie et du commerce. Pour entrer ici dans quelques détails cela prendrait vingt pages du *Glaneur* et je n'ai que déjà trop abusé de mes complaisants lecteurs. Signalons seulement, à vol d'oiseau, quelques-unes des choses que nous avons jugées les plus remarquables dans ce vaste octogone à deux étages. Je ne parlerai pas des travaux en marbre, cheminées, etc., des meubles magnifiques, des instruments de musique, des machines à coudre et de bien d'autres objets, au premier plancher, qui sont pour l'industrie outaouaise et du Canada Central la matière d'un succès constant ; je réserve toute mon admiration pour les beautés du second étage, sans compter

les riches fourrures de M. W. Devlin, et les photographies exquises de MM. Topley, Jarvis et autres,—les travaux d'industrie domestique si parfaits, sortis des mains de nos ménagères canadiennes, tant de la ville que de la campagne.

Mais je ne fais qu'effleurer de tout un peu, tant il y a de choses à voir. Nous arrivons à l'exposition de la mécanique : galerie des machines. Ottawa avait aussi sa galerie des machines fi donc ! et pas mal organisée, je vous l'assure, des machines à semer, à faucher, à moissonner, à battre le grain, sous tous les types étaient là, surtout, très bien représentées. Tout cela portait le cachet éminemment agricole, toujours, c'est-à-dire celui de chez nous.

Au retour vers le centre de l'arène, nous traversons un vrai petit hameau de tentes, à l'entrée desquelles s'agite et se demène toute une armée de clowns et de pîtres, aux habits bariolés, aux notes uniformément criardes, des tentes où l'on prodigue aux badauds et autres amateurs le spectacle à douze sous—dime museum anglais.

A notre arrivée près de la tour en spirale, les spectateurs sont tous dans l'admiration. Une espèce d'athlète, prestidigitateur ou sorcier quelconque, vient de saisir au bout du bras, à la sortie du canon, au su et au vu de tout le monde, un boulet pesant plus de deux livres...... Mais ceci n'est qu'un intermède, tant la faveur populaire est peu stable, et la foule appelle déjà, à grands

cris, l'équilibriste qui doit exécuter son ascension quotidienne et périlleuse.

Le public d'Ottawa, presque à son insu, est devenu friand de ces spectacles à sensation. Il y a deux ans, de ce même champ d'exposition, c'est un pauvre malheureux qui était enlevé, accroché aux cordages d'un aérostat, et allait s'applatir sur le sol quelque mille pieds plus loin. L'an passé, c'était le fameux Peynaud, s'affaisant à ce même endroit, du haut de sa tour de cent cinquante pieds, par un tour de force où il y avait plus de folle témérité que de génie artistique. Quelques semaines plus tard, il se blessait gravement à Montréal puis à Trenton, et finalement, trouvait la mort à la Nouvelle-Orléans, dans cette dangereuse opération.

Et le public outaouais qui sait tout cela n'en a pas encore assez. Il en veut toujours, comme pour rassasier une curiosité malsaine : telles les Romains jadis, rendus sanguinaires par l'habitude ne demandaient plus que du pain et des jeux de cirque, *panem et circenses.*

Pendant que je me faisais à moi-même ces réflexions qui viennent de glisser de ma plume, presque sans que je m'en aperçoive, Philion était monté sur l'estrade et débitait son petit boniment avant de commencer ses tours. Il s'agit pour lui de faire remonter à une boule d'une couple de pieds de diamètre, qui roule sous l'action de ses pieds et sur laquelle il se tient debout, le plan in-

cliné que forment les spirales de la tour. Parvenu à la hauteur de la barre transversale, il y fait courir d'un bout à l'autre son dangereux véhicule, le ramène, et puis continue son ascension jusqu'au sommet de la tour. Une immense acclamation accueille son arrivée sur la petite estrade formant sommet, et continue pendant les quelques instants qu'il s'y repose. Bientôt il se remet en marche et par un mouvement contraire à celui de la montée, il a vite dégringolé la pente entière, toujours debout sur sa boule et la guidant avec ses pieds. Puis il remonte jusqu'à moitié par un mouvemont de recul, redescend de la même façon, puis remonte encore et descend de nouveau jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, il se décide à déclarer le spectacle clos. Et la foule en délire d'acclamer son nom, de crier vivat à sa dextérité comme à la bravoure du plus noble héros.

Nous dérobant bien vite à cette effervescence, mon ami et moi nous rallions à la hâte un des petits bateaux du service et nous voilà en route, sur le chemin du retour. Toutefois nous n'étions pas seuls à bord. Aménagé pour la commodité de cent voyageurs environ, notre petit navire, cette fois-là en portait peut être deux cents. Aussi les émotions de tout à l'heure durèrent tout le long du retour, vingt cinq minutes environ ; car au moindre déplacement de la foule compacte sur les ponts, notre léger batiment, bien plus haut que large, s'en donnait sur un ton de

roulis qui nous menaçait, à chaque instant, d'un versement complet. Ces minutes de traverse furent des siècles pour bien des passagères, et je sais des passagers qui partageaient bien un peu leur angoisse.

Enfin, sur les six heures et demie de l'après-midi, nous atteignions le port de débarquement, tous sains et saufs. Un seul incident remarquable s'était produit dans le cours de notre navigation. Notre bateau avait coulé bas un frêle canot d'écorce qu'il rencontrait, à la dérive, au beau milieu de la rivière, et que notre pilote n'avait pu apercevoir à temps. Comme pour crier vengeance, quelques tristes épaves de l'embarcation s'accrochaient encore à la coque du vaillant petit navire quand nous touchâmes le quai.

Quelques minutes après, nous étions réinstallés à notre hôtel, retrouvant, dans un appétit des mieux développé, les derniers vestiges du plaisir que l'on peut se donner par un temps d'exposition.

JULES SAINT-ELME

LA CHANTEUSE ITALIENNE

(Pour le *Glaneur*)

Le ciel est de lumière et d'ombre tout tigré,
Les furieux aquilons de leurs froides haleines,
Secouant leurs frimas, aux langoureuses plaines,
Font trembler l'univers sous son manteau marbré.

Partout givre, verglas, suffoquante buée,
Accompagnent l'hiver dans son cours rigoureux:
Le soleil va plonger son rayon lumineux
Dans la molle épaisseur de la sombre nuée.

L'aurore est languissante et les sentiers déserts,
Tout est morne, s'attriste au deuil de la nature;
Le monde de ses flots apaise le murmure,
Plus de chants au bocage et plus de gais concerts !!

Mais, ô spectacle affreux; sur la pierre froidie,
Et le sein tremblotant, sous des haillons voilé,
Au souffle qui mugit sur le toit crenélé
Une chanteuse en pleurs mêle sa symphonie.

Sur les pavés neigeux, errant depuis longtemps,
Toute pâle, amaigrie et par la faim brisée
Elle ouvre avec effort une bouche glacée,
D'où coulent comme un miel de suaves accents.

Sœur des Muses, chanter, voilà toute sa vie:
Quand elle veut du riche éveiller la bonté,
Ou jeter dans son cœur un peu de charité,
Son gosier se déploie en touchante harmonie.

Jalouse de son ciel, attachée à ses champs,
Où souvent le bonheur égaya sa jeunesse,
Au milieu des transports d'une vive allégresse,
La pauvrette exilée, en ses tristes moments,

Regrette son hameau, doux lieu de rejouissance.
Cher nid, plein de tendresse, où brillaient ses beaux [jours.
De la belle Italie, objet de ses amours,
Proscrite du malheur, elle pleure l'absence !....

Le regard élevé, vers le vaste horizon,
Et pressant les fils d'or de sa lyre éperdue,
Modulant les soupirs de son âme ingénue,
L'orpheline gémit sa dolente chanson........

Mais partout la richesse insulte à sa misère.
Alors, ployant, tombant sous le poids des refus,
Accablée, épuisée en efforts superflus,
Elle jette aux échos sa douleur tant amère :

“ Plus de supports, dit-elle, à mes jours chancelants,
“ Je succombe. Ah ! je sens que ma force s'envole,
“ Mon esprit s'est vidé de l'espérance folle,
“ Tout se flétrit, tout meurt sous mes pas languissants.

“ Un mépris glacial accompagne ma lyre
“ Sur ces bords étrangers où le ciel me retient,
“ Seule, il me faut souffrir, sans ami, sans soutien,
“ Car mon œil ne voit plus de bouche lui sourire !

“ Sur mon front le malheur a creusé son sillon,
“ Où je sens s'attacher une étrange tristesse....
“ Canada, noir séjour tout rempli de détresse,
“ Tu satures mon sein d'un douloureux poison !

“ Tes champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
“ Ta nature drapée en ses joyeux atours
“ Convie à ses plaisirs, réveille les amours....
“ Mais ton vent est bien froid pour une infortunée !

“ Mon jeune âge est fané sous ton ciel obscurci,
“ Gros de rudes douleurs et fertile en orage:
“ Aux ronces du chemin s'émousse mon courage
“ Suprême et seule force à l'âme sans appui.

“ Ma vie est saturée et de fiel et d'absinthe:
“ Jadis d'un doux espoir je flattais mon désir,
“ Mais aujourd'hui je n'ai qu'à pleurer et mourir !
“ Ah ! pour mon jeune cœur, quelle affreuse contrainte !

Elle parlait ainsi, quand son regard soudain,
Sous son voile de pleurs, brille d'un doux sourire;
Elle entend une voix tendrement lui redire,
Ces mots consolateurs pleins d'un charme divin:

“ Pauvre enfant ! sur ton sort, mon âme est attendrie;
“ Viens, moi la charité, le gage du cœur pur,
“ En soutenant tes pas dans le sentier obscur,
“ D'un reflet de gaité j'embellirai ta vie.

“ Petite fleur éteinte au réveil des autans,
“ Bientôt le doux zéphir à l'aile parfumée
“ Soufflant dans ta corolle une brise embaumée,
“ Te rendra la fraîcheur de ton premier printemps.

" Enfant, console-toi: la main de l'espérance
" Dont le flambeau puissant consume le chagrin,
" A tes graves soucis vient imposer un frein,
" Et changer en bonheur l'excès de ta souffrance.

" Que ton esprit, domptant le remords abhorré,
" Aux tempêtes du temps, qui, rapide, s'envole,
" Sache opposer la foi, ce sublime symbole !
" Cherche amour et soutien en ton Christ adoré ! "

J. G. BOISSONNEAULT

JE ME SOUVIENS

(Pour le *Glaneur*)

Il y avait déjà longtemps que je rêvais une grande ville avec beaucoup de monde, beaucoup de lumière et beaucoup de bruit. Le silence d'une petite ville m'accablait. J'appelais cela *du vide.*

Je quittai donc le lieu où j'avais grandi, où j'avais aimé, et je me vis lancé dans ce que je me permettais d'appeler *la réalisation de mon rêve.*

Je me mêlai au mouvement, je me mêlai à la vie ; je fus inondé d'un flot de lumière. Je coudoyai les grands du monde, les capitalistes et les hommes de lettres ; les rois de l'argent et les rois de l'intelligence. Je goûtai les plaisirs que pouvait offrir une grande ville aux âmes ardentes, à la bouillante jeunesse. Mais si un instant je cessais de m'entourer de cette atmosphère éblouissante, je sentais mon âme emportée vers les rivages que je venais de quitter. Car il est impossible d'oublier le lieu où l'on a passé sa première

jeunesse. Il faut que l'on se souvienne !.........

La petite ville où je vivais est coquettement assise sur les bords du Saint-Laurent. Par son site et ses beautés naturelles, elle tempère la monotonie des campagnes environnantes. Bâtie en amphithéâtre, on dirait un séjour d'où les profanes doivent être bannis. Ce n'est pas une peinture finie, étudiée, corrigée ; c'est un magnifique tableau à grands traits esquissé.

En face comme une sentinelle à demi éveillée, se repose une île délicieuse, protégeant son adorée du terrible vent du Nord. Séjour des nymphes et des demis dieux, terre enchantée où les touristes aiment à aller, joyeux *pique-niqueurs*, entendre le clapotement de la vague sur le rocher ou la grandiose voix du vent à travers l'épais feuillage.

Le phénomène des marées se fait tellement sentir que, lors du reflux de la mer, la partie qui sépare l'île de la terre ferme devient complètement à sec. Admirable disposition de la nature que cette nappe d'eau sans cesse interrompue et sans cesse renouvelée ! Le spectacle de la mer est d'autant plus admirable qu'on en a été privé pendant quelque temps. Comme après une nuit sombre, l'âme se sent divinement élevée à la vue d'un soleil radieux.

Au flanc de la ville, et la faisant tressaillir, passe une rivière charmante, où les amateurs de pêche se livrent à toutes leurs délices, au roule-

ment harmonieux de son cours et à la voix enchanteresse de ses cascades et de ses chûtes.

Entre la terre ferme et l'île, un peu à l'est se tient un magnifique îlot ; superbe station pour les disciples de saint Hubert ; le tout formant une baie, sujet d'admiration pour plus d'un voyageur.........

Oh ! que j'aimerais à aller rêver en face de cette terre bénie, sur cette île charmante ; à aller m'abreuver des illusions du jeune âge ! Combien de fois mon âme n'a-t-elle pas été ébranlée par de puissantes émotions ! Tantôt, tout en fièvre, je jurais adoration à celle que j'appelais *mon idéal.* Ou bien, fol amant de la nature, dans un indicible transport, je baisais le gazon que je foulais aux pieds. Et dans ce paroxysme d'un doux amour, je cherchais sur les eaux, au fond des bois, dans les yeux de ma Beatrix—car qui n'a pas eu sa Beatrix—cet esprit enchanteur qui me troublait, qui me transportait et j'arrivais infailliblement à un Etre supérieur, ordonnateur de toutes choses, type de la beauté, éternel éclat, idéal suprême, qui fit la nature pour l'homme, " ce Dieu tombé qui se souvient des cieux " !

Rien n'est plus beau que la nature. En vain l'homme armé de la puissance du génie, prendra dans ses mains la foudre pour en produire une lumière et un feu permanent, il ne pourra jamais égaler les ineffables beautés du *fiat* éternel.

ARTHUR CÔTÉ

LE VOLTIGEUR

A M. ELZÉAR BÉDARD

(POUR LE *Glaneur*)

Air : VOILA L'ZOUZOU !

Nos ancêtres, vaillants soldats,
Forts par le courage et la taille,
Savaient braver nos durs climats,
Comme ils affrontaient la bataille.
En raquettes, marcheurs fameux,
Ils ont fait plus d'une conquête....

Marchons comme eux (TER)
A la raquette !

Chez nous, quand arrive l'hiver,
Si le ciel est un peu grisâtre,
N'allons pas rester à couvert,
A nous chauffer au coin de l'âtre !
Sans nous laisser effaroucher,
De plus mâles plaisirs en quête,

Allons marcher (TER)
A la raquette !

Qu'il fait bon de fouler ainsi,
Les côteaux, le fleuve ou la plaine,
Et, sur le sol souple ou durci,
De courir à perte d'haleine !
Là, sans frein, nous nous épanchons,
A bas la gêne et l'étiquette,

Quand nous marchons (TER)
A la raquette !

En avant donc, gais *Voltigeurs !*
Et narguons tous, tant que nous sommes,
Le froid vif qui met des rougeurs
De jeune fille au teint des hommes,
Notre devise est *Toujours prêts !*
Si la gaîté fait la coquette,

Courons après (TER)
A la raquette !

Allons, l'arêne va s'ouvrir;
L'air est sec, mais le ciel est calme ;
Voyons qui saura mieux courir !
Voyons qui gagnera la palme !
Et, ce soir, quand nous reviendrons,
Toujours à la bonne franquette,

Nous trinquerons (TER)
A la raquette !

LOUIS FRÉCHETTE

INDISCRETIONS

(POUR LE *Glaneur*)

" La confidence s'endort dans les bras d'un ami ", a-t-on dit ; ne troublons pas le sommeil de cette confiance. Un secret dévoilé va loin ; qui dira les ricochets et les échos de la parole humaine ?

Vous ne lirez ici rien qui soit une trahison,

rien que je n'aie pas le droit d'écrire. Savez-vous à quoi travaille depuis cinq ans telle femme écrivain ? Je le sais avec force détails, mais je n'en veux rien dire, parceque c'est un secret que l'on m'a confié ; connaissez-vous les humiliations de l'amende honorable pour tel poëte ? Je les connais avec exactitude, mais je les tairai, parceque c'est un secret ..... que l'on ne m'a pas confié. Mais ne serait-il point permis de dévoiler ce que plusieurs pensent sans l'oser dire ? que tel conférencier a fait siennes trois pages du père Félix, et que tel auteur s'est approprié l'un des meilleurs mots de Mérimée, et tel autre l'une des meilleures pages de madame Craven ? et le reste .. .. De telles indiscrétions sont du domaine de la critique. Il convient de ne pas les sceller. Notre littérature se meurt à son premier cri, et c'est faute de critique juste et vraie. Que la grande critique se lève, car bientôt c'en sera fait des lettres canadiennes. En attendant, allons écouter ce que racontaient les courants d'air dans les coulisses, en l'été de 1889.

Le théâtre canadien est en train de se fonder. Monsieur Lemay vient de publier trois comédies; monsieur le juge Routhier travaille pour la scène; monsieur Fréchette a, parait-il, l'intention de rimer pour le théâtre; on joue derechef les comédies de monsieur Marchand...Or, il faut que la base soit solide, et que les matériaux qu'on y fait entrer soient nôtres et non empruntés (nous

sommes si peu sûrs de pouvoir rendre)! Il faut y veiller. Et je pense qu'à ce propos je vais faire une indiscrétion; car il me parait utile de remonter à la source du regain de vie que semble prendre notre théâtre et d'étudier un peu la comédie qui en fut le signal:

" Quand on s'aime, on se marie ", comédie en un acte, par madame Dandurand.

Armand aime Irène, sa cousine; Irène aime Armand. Par coquetterie, la mutine cache son amour, même à son oncle Adolphe, un militaire fort douteux, que les femmes embrouillent et qui prétend cependant les connaître. L'oncle devine l'amour de la nièce, reçoit les confidences du cousin, encourage celui-ci, cherche à désarmer la coquetterie de celle-là, et tâche d'accorder toutes choses. Remarquons de suite que, pour un homme, Adolphe est fort désintéressé. Le même jeu continue pendant toute la pièce. Le cousin espère et désespère, selon qu'il parle à l'oncle ou à la nièce. A la fin, Adolphe parvient à arranger les choses de façon à ce qu'on soit heureux. Résumé: Irène aime Armand, Armand aime Irène, et ils se marient. C'est tout. Cela ferait une jolie saynète, mais ne sera jamais une comédie. L'action manque. Que si l'on m'objecte: " c'est une comédie de caractère ", je répondrai que ce genre peut se passer des complications de l'intrigue, mais non pas de l'action. D'ailleurs, les caractères sont vagues. Quant au dialogue

il y a plusieurs bonnes choses; tout le mérite est là, et je prétends qu'il n'est pas mince.

Pourtant, il eut été facile de mettre en ce cadre une action charmante. Ecoutez plutôt une petite histoire.

Supposez un instant qu'Adolphe s'appelle militairement Georges de Hazebrouck, commandant en retraite, qu'Irène n'est plus Irène, mais Gabrielle, jeune sœur de Georges ; et qu'Armand est soudain devenu David, capitaine au 151e de ligne, en congé chez son ancien commandant. Les voilà tous trois en position naturelle, et nous savons d'abord à qui nous avons affaire.

Il est évident que Gabrielle, charmante de cœur et d'esprit, aime David, le beau soldat, franc et loyal ; seulement, et ce doute fait monter une larme aux yeux de la fillette, il n'est pas évident que David aime Gabrielle ; mais voici la chose : ce David est pauvre, le frère Georges est riche, et David, délicat avec une brusquerie militaire, cache son amour sous le voile d'une humeur massacrante. Georges ne comprends pas que cet imbécile de David ne se mette pas à deux genoux devant Irène, lui qui brigue les suffrages de Lucie Raymond moins aimable, moins bonne, et moins belle que Gabrielle, ce qui ne l'empêche pas de l'être crânement, sabre d'azur ! Il décide Gabrielle à user de violence avec ce militaire qui semble sourd au doux parler, et complote avec elle de battre en brèche le capitaire. Mais voilà

que ce scélérat, de pire en pire humeur, et désireux de faire une fin, annonce à Georges qu'il va à l'instant demander la main de Lucie Raymond..... Cazerne du diable ! Il y va, mais revient furieux : la belle lui a ri au nez avant la fin de la déclaration. En colère il raconte à Gabrielle son aventure, lui expliquant comment il lui faudrait une femme solide, une femme à poigne, qui le mène rudement et l'aime tendrement, lui, viveur, coureur, flaneur, et comment ce n'est pas une femmelette comme vous, mademoiselle Gabrielle qui fera son affaire, voilà !.........Mais la femmelette se met alors à commander :" Rattrappez mon peloton ! . ....Aidez moi à dévider cet écheveau ! et vite !...relevez le pouce droit !...relevez le pouce gauche !..." tant et si bien que David la trouve adorable encore cent fois plus qu'auparavant, et il va dire une bêtise, quand...v'lan ! il reçoit un soufflet de cette blanche main : " Silence dans les rangs ! ". Georges entre là-dessus et harangue si éloquemment que tout le monde se marie.

Et voilà.

La première histoire est un cadre, la seconde un tableau. Quand l'auteur de la première a trouvé ce cadre, le reste ne devait pas être loin. Mon histoire n'a que l'action en plus ; les deux rôles d'amoureux sont intervertis, et par là offrent plus de ressources (c'est ainsi que dans mon histoire la scène du peloton a sa raison d'être et son inté rêt, et concourt au dénouement, tandis que dans

l'autre la même scène n'a aucune portée) ; l'oncle est changé en un frère plus militaire, plus naturel et plus intéressant puisqu'il se marie. En vérité, j'admire comme mon histoire est supérieurement imaginée. Aussi n'est-elle pas de ma facture ; elle est sortie, vivante et animée, de la plume d'Ernest d'Heroilly, pour monter sur la scène en 1875, à Bruxelles.

Ecrivains, imitez la forme d'une œuvre, si bon vous semble, mais n'en prenez jamais l'idée, si vous n'êtes de force à la bien remanier et à la rendre meilleure.

ALCESTE

L'HERMITE DE SAINT-BARNABÉ

(POUR LE *Glaneur*)

L'île Saint-Barnabé est située en face même de Rimouski.

Elle est longue d'à peu près une lieue. Sa largeur est de six arpents. Couverte d'une épaisse forêt, l'île Saint-Barnabé présente au voyageur qui remonte le Saint-Laurent le plus joli coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer. De loin, ainsi que l'a fait remarquer son historien, elle ressemble à une délicieuse corbeille de verdure.

On n'a pu découvrir en quelle circonstance cette île a reçu le nom du cousin de l'évangélis-

te saint Marc. Cartier la signale sans cependant la nommer :

" Et au paravant que arriver audict hable, écrit-il dans son *Brief récit et succincte narration*, y a une ylfe à Beft d'icelluy environ cinq lieues, ou il n'y à point de paffaige entre terre et elle que par bafteaux."

Elle fut probablement nommée ainsi par Champlain.

C'est sur cette île que, seul, ignoré du reste du monde, a vécu celui que la légende populaire a surnommé l'*hermite de Saint-Barnabé.*

Pendant l'automne de 1728, un étranger s'arrêta à Rimouski. Il se nommait Toussaint Cartier et se disait marin. Echappé miraculeusement d'un horrible naufrage, il avait fait vœu de passer le reste de ses jours sur la première île qu'il découvrirait en remontant le Saint-Laurent.

L'île Saint-Barnabé attira son attention. Eloignée de la terre ferme, au milieu du grand fleuve, cette île déserte lui plût beaucoup et la légende ajoute qu'il s'écria :

Sur cette île sauvage,
Ferai mon hermitage.

Le seigneur Lepage, propriétaire de l'île, chez qui le marin avait reçu l'hospitalité, se rendit à son désir.

Quelques jours plus tard, le quinze novembre, Lepage lui faisait donation usufruitière de

l'île Saint-Barnabé. Cette donation, faite sous seing privé, a été conservée. Elle fut redigée par le père Ambroise Rouillard, missionnaire récollet, et mérite d'être connue:

" Pardevant le révérend père Ambroise Rouillard, récollet-missionnaire faisant les fonctions de curé dans la paroisse de Saint-Germain et témoigts cy bas nommez, furent présents en leurs persónnes le Sei. Lepage, de Saint-Barnabé, seigneur du dit lieu, lequel de son gré et volonté a donné, ceddé, quitté, délaissé et transporté comme il donne, cedde, quitte et delaisse au dit Toussaint Cartier un endroit dans la dite isle de St-Barnabé et autant de terre qu'il en pourra faire et ce seulement pendant sa vie sans que le dit Toussaint Cartier puisse la vendre ni l'alliéner attendue qu'il l'a demandé au dit Sr Lepage sous ces conditions et qu'après le déceds du dit Toussaint Cartier le dit endroit aussi bien que la terre qu'il pourra avoir fait retournera au d. Sieur Lepage ou à ses hoirs et ayant cause attendu que le dit Cartier s'est expliqué avec le d. Sr Lepage qu'il ne voulait pas se marier et qu'il voulait se retirer dans un endroit seul afin de faire son salut et qu'il ne prétendait et n'entendait pas avoir aucun droit sur le dit endroit que pendant sa vie durante, et que au cas que le dit Toussaint Cartier voulût servir et prendre les intérêts de la maison comme un propre enfant le dit Sieur Lepage s'oblige de lui faire comme il fera à ses en-

fants seulement pour son entretien et sa vie et au contraire si le dit Toussaint Cartier veut agir autrement il fera comme il pourra recueillir sur son bien en estant le maître sans toutesfois qu'il puisse empêcher le dit Sr donateur de faire de la dite isle ce qu'il jugera à propos soit foins, pesche ou pâturage des animaux dont il sera le maître d'en faire comme il voudras sans que le dit Toussaint Cartier puisse les empêcher ny lui ni les siens cédant seulement au dit Cartier l'endroit qu'il pourra occuper par lui-même et la terre qu'il pourra faire pour sa subaissance seulement et que au cas que le dit Toussaint Cartier vienne sur l'âge aiant pris les intérêts de la maison moi Lepage m'oblige et les miens de le nourrir et entretenir dans ma maison le regardant dès lors pour un homme de la famille auquel temps le dit me reviendra ou aux miens sans que le dit Toussaint ni autres puissent y rien prétendre ne lui aiant été prétendre accordé seulement que pendant sa vie après n'avoir fait connaite qu'il n'y prétendait rien aprés son décez."

Cartier se construisit une maison en colombage, de trente cinq pieds de longueur sur vingt de largeur, et il s'y retira.

Partageant son temps entre la prière et le travail, l'hermite vécut en saint.

Il ne sortait de son île que pour aller suivre les exercices de la mission que le père Rouillard

venait faire à Rimouski tous les deux ou trois ans.

Il passa ainsi trente-neuf années de sa vie.

Le vingt-neuf janvier 1767, le fils du seigneur de Rimouski remarqua qu'il ne sortait pas de fumée de la cheminée de l'hermitage..

Il en informa son père qui, inquiet, lui donna ordre d'aller voir ce qui se passait au logis du vieux solitaire.

La glace amoncelée entre l'île et la terre ferme avait formé un pont solide. Le jeune homme et un serviteur s'y aventurèrent et ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de l'île.

Ils trouvèrent l'hermite étendu sans connaissance sur le planchér de l'unique pièce de sa demeure. Un petit chien, le seul compagnon de Cartier, couché sur la poitrine de son maître, lui léchait la figure.

On enveloppa Cartier dans de chaudes couvertures et il fut transporté à la maison seigneuriale. Malgré tous les bons soins que lui prodigua la famille Lepage, le saint expira le trente janvier après avoir reçu les sacrements de l'Eglise.

Le lendemain, le bon père Ambroise Rouillard, celui-là même qui trente-neuf années auparavant avait redigé la donation usufruitière du seigneur Lepage, inhumait l'hermite de Saint-Barnabé dans l'humble petite chapelle de Rimouski.

On a travesti l'histoire si simple, si belle et si touchante de l'hermite de Saint-Barnabé. Sur la foi de lady Emily Montagne on en a fait un vulgaire roman d'amour. S'il fallait en croire la très peu véridique lady, Cartier aurait été ensevelir dans l'île Saint-Barnabé les chagrins causés par une amante infidèle. L'histoire ne dit rien de tel.

Dieu seul sait ce que fut Toussaint Cartier avant de venir habiter l'île Saint-Barnabé.

PIERRE GEORGES ROY

CHRONIQUE PARISIENNE

(POUR LE *Glaneur*)

" Paris est une ville de statues habitée par des décorés" a dit un malin qui n'était pas myope. En effet dès la première excursion à travers la merveilleuse capitale l'étranger est tout de suite frappé du nombre infini de boutonnières où flamboie une décoration quelconque.

A prime abord on ne comprend pas trop ce que signifient tous ces insignes et les rubans jaunes, rouges ou violets, le bouton et la rosette ne nous disent pas grand chose. Mais, peu à peu on se familiarise avec cette grande famille d'étiquetés et l'on sait bientôt que les uns sont officiers d'Académie, que les autres ont fait la cam-

pagne du Tonkin et que le plus grand nombre appartient à l'ordre fameux de la Légion d'honneur.

C'est étrange à Paris vraiment comme cet amour de la décoration est universel. La moitié du monde est décoré et l'autre moitié voudrait l'être. C'est la suprême ambition de tous, c'est surtout le rêve de tous les bourgeois à l'aise et des industriels qui se montrent les plus tenaces dans la réalisation de leur vœu le plus cher. Cette loque rouge les séduit, les hypnotise et tous leurs efforts y convergent. C'est la dernière étape où les parvenus s'arrêtent, c'est pour eux la consécration officielle du génie, la sanction de leur haute valeur. Et une fois leur but atteint ils sont radieux, un peu hautains et fiers de faire miroiter au soleil leur basque étoilée d'un nœud écarlate.

Et cette idée fixe n'est pas le monopole de la bourgeoisie ; toutes les classes s'en ressentent. Peintres et sculpteurs, pharmaciens et chimistes, littérateurs ou médecins, ingénieurs et architectes, avocats et préfets, députés et soldats tous ont l'esprit un peu hanté par l'espoir d'être portés à l'ordre du jour à la chancellerie du Quai d'Orsay. Cette course au clocher est tellement générale, l'engouement est si répandu, et l'importance de cet honneur est tellement exagérée dans l'esprit des gens que cette fausse idée de grandeur et de

mérite que la décoration emporte avec elle force les plus désintéressés à se faire aspirants. On n'est grand qu'à ce prix et les plus humbles sortent de l'obscurité où ils vivaient paisibles pour sacrifier au préjugé populaire.

Pourtant il ne faudrait pas être pessimiste et c'est sans doute un peu le mal de tous les pays et de tous les âges que l'amour des honneurs et des dignités. Partout où l'on trouve un peu de vanité à flatter les ordres à signes extérieurs sont de nécessité.

Le vrai mérite vaut certainement la peine d'être reconnu, apprécié, estampillé au besoin et c'est de bonne politique pour les gouvernements que de simuler l'ambition, le travail et le dévouement par la promesse de faveurs spéciales pour l'obtention desquelles le peuple s'est montré toujours avide.

Mais l'excès gâte les meilleures choses et les meilleures intentions n'excusent pas les abus. Et en face de la foule toujours croissante des décorés on est venu à se demander si ce n'était pas plutôt la vanité que le mérite qui les multipliait ainsi.

En somme le mérite aura toujours tort d'être tapageur et fier. L'ostentation est un boulet qu'il traîne au pied et qui l'empêche d'être vraiment grand. La première qualité du mérite est d'être modeste et l'on devrait laisser aux gens étroits et mesquins le soin d'être fats et présomptueux.

D'ailleurs c'est le propre de l'ignorance que de vouloir le relief.

Le mérite émerge toujours, c'est pourquoi il doit mépriser la réputation et se suffire à lui-même. Ce que l'on peut penser de vous n'ajoute rien à votre mérite et nous dirons avec Sénèque qu'afficher la vertu n'est pas travailler pour elle, c'est travailler pour la gloire.

On ne peut nier toutefois que dans cette foule de décorés il n'y ait des illustrations qu'il conviendrait de saluer chapeau bas, des génies dignes de notre admiration, des braves dignes de notre respect. Mais comment les distinguer au milieu de cette foule dont plusieurs ont escamoté à prix d'or l'insigne qu'ils portent. Comment différencier celui qui a joué fièrement sa vie au feu des batailles du vulgaire marchand de vins. Ils portent la même décoration et de peur de saluer le marchand de vins on ne salue personne.

D'ailleurs le favoritisme est encore un des motifs qui discréditent les institutions les plus louables et quand les questions d'argent viennent s'immiscer aux questions de dévouement, de patriotisme, de gloire littéraire, artistique ou autre la décoration n'est plus une reconnaissance du mérite et de la bravoure c'est un simple commerce de rubans qu'on vend plus cher qu'à la mercerie mais qui ne valent pas plus.

La spéculation a failli tuer la Légion d'hon-

neur et comme Napoléon s'indignerait—s'il ressuscitait un instant—de voir inscrits sur le livre d'or des noms de crétins et de saltimbanques, lui qui avait fait de son ordre un sanctuaire réservé aux grands esprits et aux grands courages.

Tout le monde se rappelle le scandale Wilson Grévy. Mais en dépit des révélations honteuses que l'enquête mit au jour la vogue de cet ordre n'a pas déclinée. L'engouement au contraire continue, les demandes chaque jour affluent au Palais de la Légion d'honneur et les papiers de chevaliers et d'officiers s'écoulent avec une rapidité étonnante sans pourtant parvenir à satisfaire tous les candidats.

Payée ou gagnée, peu importe, il faut à tous la décoration et si cette fureur ne s'arrête pas le temps n'est pas loin à Paris où ce sera une décoration que de n'en pas avoir.

D'ailleurs l'amour des distinctions est une flore qui s'acclimate un peu partout et je sais un petit peuple, l'autre côté de l'Océan, échelonné sur les rives d'un fleuve géant, resté français par le cœur, la langue et les mœurs et qui prouve peut-être aussi un peu son origine par l'attrait énorme qu'ont pour lui les titres et les décorations.

Le travers est léger et je suis aise même de retrouver un nouveau point de ressemblance entre laVieille et la Nouvelle France.

Pourvu qu'on n'abuse pas, là-bas comme ici, des faveurs de la chancellerie et qu'on ne leur attache pas plus d'importance qu'il ne le faut il n'y a pas lieu de s'alarmer.

RODOLPHE CHEVRIER

NINIE

(POUR LE *Glaneur*)

On l'appelait Ninie : Elle était fraîche et rose
Comme une fleur de Mai ;
Quand au premier amour mon âme fut éclose,
C'est elle que j'aîmai.

Je l'aîmai d'amour pur, cette ange de mon rêve,
Comme on aime à vingt ans ;
Son image, partout, me poursuivait sans trève,
Dorait tous mes instants.

Je la voyais, souvent, assise, la mignonne,
Sur le gazon soyeux ;
Et, moi, je passais là pour mendier l'aumône
D'un rayon de ses yeux.

Elle ne savait pas que je vivais pour elle,
Qu'elle avait tout mon cœur,
Et qu'un scintillement de sa noire prunelle
M'enivrait de bonheur.

Je l'aimais, comme un fou, cette angélique blonde,
Au regard sans détour ;
Et, pour elle, j'avais, en mon cœur, tout un monde
De tendresse et d'amour.

Mais le Ciel avait mis, entre nous, ô martyre !
Un abime à fond d'or;
Elle était riche, et moi je n'avais que ma lyre,
Pour unique trésor.

Je la surpris, un jour, au bord de la ravine,
Regardant passer l'eau ;
Et j'entendis tomber de sa bouche divine;
Ces mots : Le ciel est beau.

Nous étions en automne, il gelait sur la plaine ;
Je ne la revis plus.
Et moi, tout désolé, je premenais ma peine
Dans les sentiers perdus.

Un soir, que je passais, je vis à sa fenêtre
Flotter un long drap blanc;
Je sentis un frisson parcourir tout mon être,
Et glaçer tout mon sang.

Elle était morte ! Hélas !! Pauvre ange d'innocence,
Elle ne saura pas
Qu'avec elle s'éteint la dernière espérance
De mon rêve, ici-bas.

Il me faut donc, mon Dieu ! sans me plaindre, survivre
Au coup qui m'est porté;
Et marcher vers le Ciel où le cœur doit revivre,
Pendant l'Eternité.

ALFRED MORISSET

AUX JEUNES GENS

(Pour le *Glaneur*)

Je ne suis pas encore rendu à l'âge où l'on ne semble bon qu'à moraliser ; d'ailleurs en serais-je là, que l'heure et le temps présents me donneraient bien raison de risquer un bout de morale, dussé-je entendre certaines voix encore jeunes et inexpérimentées me dire " que la morale..... en actions, court la rue."

Soyez assurés, mes jeunes amis, que ma morale n'a rien de trop austère ; elle est " douce et sage," comme dans la chanson du vieux curé de campagne. N'est pas moraliste qui veut et si je pèche de ce côté là aujourd'hui, c'est par occasion. En effet, j'ai sous la main un article, dédié aux jeunes gens de France et signé " Edm. Deschaumes " tellement dans la note juste, tellement d'application pour la génération qui pousse, que je n'ai pu résister à la tentation d'en donner un aperçu aux jeunes lecteurs du " Glaneur," qui m'en sauront gré, j'en suis sûr.

Voici la rentrée des classes : c'est l'heure des discours adressés à la jeunesse studieuse du pays qui afflue sur les bancs de nos collèges. Nous y avons tous passé, par là, et il est certaines phrases qui sont restées gravées en nous, comme ces profondes incisions aux flancs des rochers. Le travail, disait-on, c'est le secret d'être heureux et l'honnêteté, le seul moyen de parvenir.

Puis on nous montrait les luttes opiniâtres que le succès venait couronner ; on nous parlait de généreux labeurs, de ces sacrifices généreux où l'honneur est en jeu et dans lesquels rentre parfois de ces pauvretés fières qui vont noblement leur chemin par le monde.

Mais des injustices des hommes, des misères de chaque jour, des déboires sanglants, on n'en souffle pas un mot ; c'est comme une conspiration du silence autour de cette jeunesse qui aurait pourtant besoin d'être mise en garde contre les aspérités de la route de la vie.

On a beau dire, la vie n'est pas cette route marquée d'étapes à l'avance et que l'on n'a qu'à suivre presqu'en aveugle, le bâton à la main. Non, non. Ceux qui le croient, s'abusent étrangement et la première épreuve venue leur dira que " l'imprévu est encore ce qui arrive le plus souvent pour briser nos projets. "

Hélas ! c'est une vérité banale, à force d'être dite : " la vie n'est ni agréable, ni facile et si on peut la comparer à une route, jamais route ne fut moins sûre, moins dangereuse que celle-là.

Que voyons-nous, d'abord, dans la vie : " la puissance de l'intrigue et les injustices du favoritisme, la méfiance qu'inspire la jeunesse, l'envie qu'excite le mérite et la difficulté de parvenir. "

N'est-ce pas ce que nous avons tous constaté, plus ou moins, à notre entrée dans le monde ?

Etre jeune, vouloir développer notre intelligence en se livrant à la littérature, aux beaux arts c'est là un crime qu'en certains endroits on ne pardonne pas. C'est triste à dire, mais c'est le cas ; on nous fait un crime d'être jeune, d'avoir des illusions, d'ouvrir toute grande notre voile, à tous les souffles généreux qui viennent des hauteurs et nous emporte à travers le monde.

On se révolte contre de pareils préjugés, que l'on ne nous avait pas fait connaître au collège et l'on menace de devenir indignés jusqu'à la colère qui nous porterait à tremper notre plume dans du fiel.

Mais, écoutez, mes chers amis, il est une chose qu'on apprend bien au collège : c'est plus que la morale, c'est la philosophie. C'est elle qui devra nous servir de bouclier. Il faut être fier, mais non orgueilleux, car se croire ou s'estimer audessus des autres hommes ne saurait faire notre profit.

Il faut, suivant l'expression si belle de E. Légouvé, que je viens de lire dans ses " Soixante ans de souvenirs" : " se chercher soi-même en étudiant les autres ", car, ajoutait-il " pour se reconnaître, il faut se comparer ".

Oh ! mes jeunes amis, il est une chose dont il faut se garder, comme d'une mauvaise action : ne médisez jamais des autres ni ne les dénigrez ; c'est un signe de faiblesse, dit Deschaumes, et de

plus c'est un jeu dangereux. Il ne faut pas non plus tomber dans trop d'excès de flatterie ; cela n'engendre rien de bon et ne sert parfois qu'à perdre, dans des voies inconnues, de beaux talents qui auraient été des lumières si on les avait mieux dirigés.

Jeunes gens, gardez pour vous le secret de vos amertumes, et de vos désillusions ; les gens tristes, de nos jours, n'intéressent que certaines névrosées et les doléances ne sont plus de mode qu'aux enterrements, et encore !

Et si vous voulez écrire, mes jeunes amis, savez vous ce qui vous attend ? C'est un métier difficile que celui-là et il en tue plus qu'il n'en nourrit. S'y faire un nom est chose peu aisée, à moins que l'on ne consente à noircir du papier que pour se donner du ton, se souciant peu de la gloire éphémère de l'écrivain en vogue.

Ecrivez, et vous verrez surgir des ennemis qui disséqueront vos écrits comme au laboratoire on dissèque un cadavre. On pâlira sur une de vos phrases pour en torturer le sens et lui faire dire ce que vous étiez à cent lieues de penser et de vouloir faire comprendre. Que dis-je, on vous suscitera des rivaux pour vous supplanter et bien heureux encore si l'on ne finit pas par vous dire que vous êtes un révolté, pour qui l'Eglise enseignante fait fausse route.

Pour en arriver là, on vous fera des bassesses dont la proposition seule vous ferait rougir.

Et l'on s'étonne, après cela, qu'il y ait des révoltés qui osent dire tout haut ce que tant de gens pensent tout bas.

Donc, mes jeunes amis, n'en croyez pas tout ce que l'on vous dira de rose et d'enchanteur sur la vie et le travail. Etudiez les autres et instruisez vous de leurs leçons.

Il faut être indulgent et fort, et savoir pardonner ; et l'on est fort quand on a le respect de soi-même. Il faut être libéral dans toute la noble et belle acception du mot "ce mot qui est le plus beau de la langue française, dit Legouvé, parce qu'il veut dire à la fois *libéralité* et *liberté*.

Sur ce, mes amis, je vous souhaite d'entendre jamais une morale plus sévère que celle-là.

CHARLES GAUVREAU

ÉLOGE FUNÈBRE DE L'ABBE L. A. OLIVIER

PRONONCÉ A L'UNIVERSITÉ LAVAL LE VINGT DEUX JUIN 1890

(POUR LE *Glaneur*)

Monsieur le recteur, excellence,
mesdames et messieurs,

Vous n'avez pu, sans doute, perdre le souvenir de l'émotion et de la tristesse qui envahirent toutes les âmes, lorsque le quatorze octobre dernier, après une alternative d'espérances trom-

peuses et de sombres pressentiments, éclata parmi nous la pénible nouvelle de la mort de monsieur l'abbé Olivier, professeur de Belles-Lettres au séminaire de Québec. Cette mort inattendue était un coup de foudre. En enlevant tout à coup à l'estime de ses confrères et à la tendre affection de ses amis, l'un des plus jeunes, mais aussi des plus dévoués professeurs de cette maison, elle creusait dans nos rangs un vide difficile à combler.

Rien, certes, n'a été plus propre à nous faire apprécier toute la grandeur de cette perte que le deuil profond où ce triste évènement a soudainement plongé, non seulement les élèves du petit et du grand séminaire, mais encore la jeunesse instruite et le public de cette ville. En effet l'abbé Olivier, par les charmes de son esprit et l'aménité de son caractère, s'était crée un grand nombre d'amis, et son nom, bien connu, commençait déjà à exercer ce prestige salutaire qui s'attache naturellement, dans l'opinion des hommes, au talent que le travail honore et au mérite que la religion consacre.

Qu'il nous soit permis ce soir de payer publiquement, de la part du séminaire et de l'université, un faible tribut d'éloges à la pure et touchante mémoire de celui qui fut pour nous tout à la fois un confrère, un collègue et un ami.

L abbé Louis-Amateur Olivier naquit à Saint-

Nicolas, dans le comté de Lévis, le vingt neuf mars 1859. Ses parents, ayant remarqué avec quelle ardeur le jeune Louis s'adonnait à l'étude et quel penchant secret semblait appeler son cœur vers le sanctuaire, l'envoyèrent à Lotbinière commencer son cours classique sous la direction du notaire Bédard. De Lotbinière, il passa au petit séminaire de Québec, où, après de nombreux succès remportés en ses diverses classes il termina ses études en 1882 avec le titre de bachelier ès arts. L'automne de la même année, le grand séminaire lui ouvrait ses portes. Quatre ans passés dans le silence de la retraite et les travaux combinés de l'étude et de l'enseignement préparèrent doucement son âme aux saintes fonctions du sacerdoce, qu'il eut le bonheur de recevoir, le treize juin 1886, des mains de son éminence le cardinal Taschereau.

Nommé dans le même temps professeur de seconde, après avoir rempli la charge initiatrice d'assistant-professeur en cette classe et en rhétorique, il ne tarda pas à faire paraître les brillantes qualités dont la nature l'avait doué pour l'enseignement littéraire. Aussi l'université, désireuse de s'assurer le concours de son zèle, de son expérience et de ses talents, s'empressa-t-elle de lui conférer le titre de professeur de littérature française.

C'est au début de cette carrière, si pleine de

promesses, qu'une maladie soudaine est venue le ravir aux succès du présent et aux espérances de l'avenir.

Nous devons répéter ici ce que disent nos saints livres de l'homme juste, frappé et enlevé à la fleur de l'âge : " *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (Sap. IV). Ayant vécu peu d'années, il a cependant fourni une belle et longue carrière. " Tel a été, en effet, monsieur l'abbé Olivier.

Pour juger, comme il convient, cette trop courte existence, il ne faut pas seulement considérer les œuvres qu'il a lui-même produites ou auxquelles il a pris part ; il faut encore et surtout considérer les leçons qui se dégagent de sa vie, les exemples de travail, de dévouement et de vertu, inséparables de sa mémoire et qui la rendront chère à tous les vrais amis de l'éducation et de la jeunesse.

Monsieur l'abbé Olivier personnifie, à nos yeux, le travail éclairé, ardent, persévérant, mis au service de la plus belle des causes, la cause de l'éducation.

Ecolier, on ne le vit jamais perdre en lectures frivoles, en passe temps qui déroutent et paralysent l'esprit, ces moments précieux que l'homme doit employer à son perfectionnement. Docile aux enseignements et aux conseils de ses maîtres, il suivait sans dévier le sentier qu'on lui

traçait, et ce sentier ardu, où s'exerçait son courage, devenait chaque année pour lui le chemin de la victoire. Il aimait, chérissait l'étude par plaisir, et par devoir : par plaisir, sans doute, car elle répond à cette soif insatiable de connaître, qui est l'un des besoins les plus pressants de notre âme ; par devoir surtout parce que c'est elle qui dispose l'homme à servir dignement les plus hauts intérêts de la société et de l'Eglise.

Ce qu'il était écolier, l'abbé Olivier le fut davantage encore, devenu séminariste.

Pénétré de l'esprit de son nouvel état, il savait allier aux plus sévères pratiques de la piété chrétienne les travaux de l'enseignement et l'amour de la science sacrée. Combien il eût désiré concentrer toutes ses études sur cette science divine, et que de fois ne nous a-t-il pas exprimé son regret de ne pouvoir, à l'exemple de la plupart de ses confrères, tremper ses lèvres à la coupe des doctrines de saint Thomas ! Mais la voix de l'autorité l'avait appelé ailleurs, et ce n'est pas, disons-le, sans un vif sentiment de satisfaction et de bonheur qu'il vit s'ouvrir devant lui le champ si étendu, si beau et si séduisant des études littéraires.

L'enseignement, messieurs, est un apostolat.

Or, Dieu qui voulait, pour quelques années du moins, confier à notre ami l'exercice de ce ministère, l'avait fait apôtre, je veux dire l'avait

doué des qualités maîtresses qui subjuguent en même temps l'esprit et le cœur des élèves. L'abbé Olivier sut bientôt conquérir une place distinguée au rang des professeurs.

Sans posséder une de ces intelligences vastes et transcendantes qui planent sur les sommets, il avait un goût sûr, un jugement droit, et ce qui lui manquait peut-être de facilité naturelle était chez lui amplement compensé par la passion de l'étude et l'opiniâtreté du travail.

Chaque année voyait s'accroître le trésor de ses connaissances. En présence des beautés que lui révélait l'étude des lettres, il s'éprenait d'une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme ; il savourait lui-même avec une joie extrême ces plaisirs élevés, et en classe, par sa parole chaude et persuasive, il les faisait passer dans l'âme de ses élèves.

Quelques écrits sortis de sa plume, montrent suffisamment ce qu'on en pouvait attendre. Style correct, châtié, pur et élégant, pensées nobles et choisies, critique littéraire fine et délicate, tout déjà faisait présager pour l'abbé Olivier un brillant avenir. Il était entré dans la collaboration du *Canada-Français*. Une conférence fort réussie sur le Marivaudage lui avait valu les suffrages d'un grand nombre de lettrés. Ses sermons, quoique rares, étaient goûtés des fidèles.

Mais c'est surtout en classe, dans sa chère

classe de seconde, que l'âme et le talent de notre jeune ami se révélaient tout entiers. Il y a dans le dévouement et l'affection du cœur une force de persuasion que n'ont pas, à elles seules, les connaissances de l'esprit. La science du professeur a besoin de la bonté pour se frayer le chemin des âmes, surtout si ces âmes sont jeunes, inconstantes, sensibles aux moindres atteintes de la lassitude et de l'ennui. Or, j'en appelle ici au souvenir de ceux qui l'ont mieux connu, j'en appelle au témoignage de tous ses anciens élèves, l'abbé Louis Olivier possédait un fonds inépuisable de bonté. Doux et ferme à la fois, indulgent sans faiblesse, patient et dévoué, il mettait dans ses procédés un tact et une bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Professeur exemplaire, il savait par un bon mot, par un éloge mérité, récompenser le travail, comme il savait aussi, par cet accent de douceur dont il ne se départait jamais, faire accepter un reproche. Les jeunes gens allaient à lui, non seulement comme à un maître, mais encore comme à un guide, un conseiller et un ami. Il est disparu, ce guide ; il est mort, cet ami ; mais les nombreux élèves qui, en suivant ses leçons, y ont puisé le goût et l'amour des lettres, mais les membres de la société littéraire des externes qu'il dirigea trois ans avec un si grand zèle, tous ceux enfin qui de près ou de loin, ont pu apprécier les qualités de sa nature, n'oublieront pas de sitôt cet esprit judicieux, ce caractère affable, ce cœur franc et loyal,

cet éducateur aimant, généreux et sympathique de la jeunesse. Son souvenir parlera comme il parlait lui-même, avec l'autorité que donne l'intelligence jointe à l'affection, au désintéressement et à la vertu.

J'ai nommé la vertu. L'abbé Olivier, messieurs, en bon chrétien et en bon prêtre, avait compris que sans elle, sans cette force de l'âme qui élève nos pensées et sanctifie nos actes, le travail est un servage, la gloire humaine un piège ou une vaine chimère.

Habitué de bonne heure à ne rien négliger de ce que la foi demande, il mit à accomplir tous ses devoirs de prêtre, cette ardeur et ce courage qui ne le quittaient jamais. Pieux, charitable, plein de condescendance, modeste dans le succès, régulier dans sa vie, il offrait à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Il faisait saintement les actions ordinaires, et c'est en cela même qu'ont brillé de tout leur éclat l'énergie de sa volonté et le mérite de sa foi.

Aussi, quand vint l'heure des suprêmes adieux quand il fallut s'arracher à des parents chéris, à des frères tendrement aimés, quand il fallut renoncer aux jouissances de l'étude et aux mille projets d'avenir que caresse instinctivement tout esprit jeune encore, actif et plein de sève, son âme se trouva prête. Un regard vers le ciel, un acte d'espérance et un élan d'amour divin suffirent pour opérer et consommer le sacrifice.

L'abbé Louis Olivier s'est endormi du sommeil des justes avec cette sérénité, cet entier abandon et cette soumission confiante aux ordres de la Providence, qui avaient été la règle et le principe de sa vie.

Nous savons que peu de temps avant sa maladie il avait résolu de traverser bientôt l'océan pour aller à Paris, foyer des lettres françaises, compléter ses études et mettre la dernière main à l'édifice de ses connaissances. Dieu ne l'a pas voulu : il ne lui a pas permis de réaliser ce rêve, mais en revanche et au lieu des parcelles de vérité que l'homme ici-bas recueille avec tant de labeur, il lui a livré la vérité tout entière ; il l'a, nous en avons la ferme et douce confiance, appelé à jouir de l'éternelle vision d'une beauté qui ne connait ni ombre ni déclin.

L'université Laval, messieurs, a perdu en sa personne un professeur distingué, la jeunesse pleure un ami, le clergé un saint prêtre.

C'est une fleur fraîchement éclose enlevée à la terre ; mais, du moins pour nous consoler, il nous en reste l'image, et nos cœurs en garderont l'inoubliable parfum.

L. A. PAQUET

LES VICTIMES

(Pour le *Glaneur*)

Demain, au petit jour, ma barque sera prête,
Disait le vieux pêcheur, à son épouse, un soir....
Car bientôt de la Vierge au village, c'est fête:
Je veux pour les enfants mieux que notre pain noir...

Mais le vent se déchaîne et souffle la tempête
Sur la barque qui plonge et lutte sans espoir....
Pêcheur; pourquoi prier ? La mer a sa conquête,
Tes enfants pour la fête auront le désespoir......

Dans le chemin creusé par la vague marine
Une procession noire avance à l'horizon:
C'est un cercueil couvert de rameaux d'aubépine,

C'est une femme en pleurs, une fille, un garçon....
—Mère entends-tu la voix de l'océan qui gronde:
" La première est le père et le fils la seconde ? "

J. B. CHATRIAN

SUR UN MARBRE

(Pour le *Glaneur*)

O Vierge dont le corps fut autrefois sculpté
Dans le marbre où ton voile aux longs plis se dénoue,
Les siècles ont en vain sur ta calme beauté
Epuisé leur affront, leur poussière et leur boue:

Immuable à jamais dans ta sérénité,
Ton mépris est plus fort et ta blancheur s'en joue,
Et ton cœur sommeilla jusqu'au jour révolté
Qui découvrit sa neige au tranchant de la houe;

Alors le fer brutal, du limon, fit jaillir,
Eclatant comme un lis que l'on vient de cueillir,
Ton front immaculé qu'un songe inconnu penche.

Telle, à travers les ans, malgré l'âpre avalanche
De l'envie et du mal unis pour t'assaillir,
O mon âme ! tu dois demeurer pure et blanche.

MISS E. EHRTONE

LA LITTERATURE CANADIENNE ET LA CRITIQUE

(Pour le *Glaneur*)

Le Canada Français, a-t-on dit, n'aura jamais de littérature originale : on ne crée pas deux littératures distinctes dans une même langue. Mais les lettres canadiennes ne pourraient-elles pas prendre rang parmi les lettres françaises ? Sans doute, quelques-uns de nos écrivains se sont fait connaître un peu dans la mère patrie ; mais notre littérature canadienne ne parait point aux livres de compte de la littérature française. Je ne parle pas ici d'exceptions, qui nous font honneur, mais bien de l'ensemble des productions littéraires du Canada. Cet ensemble est relégué au dernier plan de tout ce qu'écrivent les plumes françaises. Car il nous est arrivé un accident, peut-être irrémédiable, à coup sûr inévitable.

Le génie possède tout d'abord et par intuition les principes de l'art. Mais une littérature ne se compose pas de génies ; le talent est l'élément habituel dont elle se nourrit. Le génie a le coup d'aile qui la transporte soudain à des hauteurs inconnues ; le talent a la marche lente et sûre qui la fait monter par dégrés.

Le talent n'a l'intuition de rien ; il a la puissance de l'induction. Il nait sans science, sans goût, sans art ; il a la capacité d'en apprendre les

secrets, et peut-être en porte-t-il inconsciemment en lui les germes mystérieux. Il lui faut donc l'étude. C'est pourquoi l'organisation littéraire d'une société demande le travail insensible du temps et l'enseignement graduel de l'art de penser et de l'art de dire.

Or, lorsque le réveil littéraire se fit sentir au Canada, il se faisait déjà tard ; nos rapports avec la France nous firent connaître trop tôt les produits contemporains du romantisme ; notre littérature prit cette nourriture légère et enivrante ; saisis par le tourbillon, nous obéissons au mouvement, sans pouvoir le suivre ni y résister. Et nous n'avons pas la force de résister à l'entraînement par la même raison qui fait que nous ne pouvons suivre ceux qui nous entraînent : la littérature canadienne n'a pas de base ; encore au berceau, elle est tombée en plein romantisme, et jamais l'étude du dix-neuvième siècle ne sera le fondement d'une organisation littéraire ; il nous fallait asseoir des assises très solides, et nous avons étudié l'art d'élever dans les airs des flèches très élancées. La littérature canadienne française est *venue trop jeune dans un monde trop vieux.*

Je l'ai dit, certains de nos écrivains n'ont pas subi cette influence trop avancée pour nous ; ils ont suppléé, par le travail et par la réflexion, à l'expérience qui nous fait défaut. Mais la légèreté

de nos commencements n'en est pas moins le mal qui ronge notre littérature et la conduira à sa ruine, s'il n'y est porté remède sûr et prompt; la littérature canadienne mourra, ayant à peine vécu, faute de nourriture substantielle, exténuée de suivre en sa course trop rapide sa sœur ainée, dont la taille n'est pourtant pas très grande aujourd'hui mais qui se trouve sur les épaules d'une littérature géante, épuisée par ses vains efforts pour imiter, sur le sol où elle a peine à se trainer, lès bonds que l'autre exécute là-haut.

Les jeunes, qui depuis quelque temps écrivent beaucoup, suivent, comme les anciens, ce mouvement fatal. Ils représentent la littérature de l'avenir; s'il y a un remède, c'est donc là qu'il faut l'appliquer.

Or, il y a un remède: c'est l'étude de la philosophie, la réflexion profonde sur les principes du beau, du bon et du vrai, la lecture des œuvres sérieuses, grandes et pures, l'application aux secrets des langues anciennes et de la langue du dix-septième siècle, le travail exempt d'imitation moderne.

Et quel est l'instrument propre à introduire ce remède au sein de la littérature? La critique. Si elle ne réussissait pas à donner une vie longue et glorieuse aux lettres canadiennes, une critique juste ne saurait en tout cas manquer d'en prolonger l'existence et d'en améliorer l'état.

Mais nous n'avons pas de critique. Chose effrayante pour qui va parler chez nous, le vers et la prose y pèchent impunément. Il ne s'agit pas ici de la petite et mesquine critique des Zoïles ; celle-là n'a eu que trop d'interprètes parmi nous. Je parle de la grande et saine critique ; c'est à peine si quelques Aristarques ont quelquefois tenté de dire la vérité sur quelques hommes et sur quelques ouvrages ; puis, entraînés à d'autres occupations, ils n'ont pu ni continuer ni maintenir cette œuvre. Encore n'avaient-ils point toutes les qualités essentielles à la grande critique. Le plus complet d'entre eux, et le moins écouté, a été M. Tardivel, de la *Vérité* ; il a mis certains livres à leur place.

Lorsque le *Glaneur* parut, plusieurs nous félicitèrent, M. Tardivel nous critiqua ; il ne nous encouragea pas, c'est vrai, mais il nous corrigea ; je pense qu'en cette circonstance nous eûmes ce que nous méritions ; cette critique ne nous fut point inutile : je sais une cheminée qui fit alors une joyeuse flamme de beaucoup de méchants vers. Nous ne pouvons nous attendre à la fréquence d une pareille correction, de la part de gens que nos efforts n'intéressent guère.

Mais pourquoi, au lieu de dire à chacun de nous les défauts de sa plume, Jean Rit et Jean Pleure ont-ils employé leur esprit d'observation à esquisser de rapides et comiques portraitures ?

Jean Rit a crayonné les jeunes de Montréal sans oublier M. Massicotte ; Jean Pleure a voulu l'imiter, à Québec, et dire nos mauvais caractères ; il n'a écrit qu'un seul portrait ayant sans doute considéré, après ce début, qu'il était mieux pour lui de se livrer entièrement à son art, le premier de tous les arts, l'architecture, que de perdre ainsi son temps ; je le félicite de ce bon mouvement, mais il me fait peine de voir sa malheureuse victime seule à l'entrée de la longue et déserte galerie ouverte au public du *Monde Illustré*, et je regrette que Jean Pleure n'aie pas suivi l'exemple hardi de Jean Rit et débuté par M. Réné Lemay. D'ailleurs tout cela n'est que badinage et ne porte aucun fruit.

Espérons que, mettant les anciens dans leur vrai jour et éclairant les jeunes dans la bonne voie, le soleil de la critique se levera un jour sur notre littérature.

Il serait grand temps que les œuvres canadiennes fussent pesées dans une balance très juste et leurs poids publiés par une voix très ferme. Il y aurait des surprises ; des renommées, élevées sur on ne sait quel faux prestige, crouleraient ; de nouveaux noms s'inscriraient sur la liste de nos meilleurs écrivains.

Qu'est-ce donc qu'un critique, et quels sont ses devoirs ? Et si quelqu'un sent là sa mission, qu'il se lève et qu'il parle.

La critique littéraire est l'art de juger les œuvres de l'esprit humain. Le critique est un juge.

L'homme qui veut juger doit savoir ; la science est la base de la critique. Le critique peut n'être pas lui-même un génie, ni un grand écrivain ; mais il doit comprendre le génie et le grand écrivain. Et en cela sa gloire est grande : " comprendre, c'est égaler." Sa mission est de réfuter les erreurs, de repôusser les laideurs, de châtier les méchancetés : la science du vrai, du beau et du bon, lui est donc nécessaire. Ses jugements portent sur les œuvres de l'homme : la connaissance du cœur et de l'esprit humains est donc essentielle à l'exercice de sa profession. Devant son tribunal passent les écrivains : les secrets de la langue, de l'art de penser et de l'art de dire, lui doivent donc être connus. Il est appelé à décrire les révolutions de la pensée et du style, à étudier les caractères individuels, à tirer de ses observations des enseignements pratiques ; il doit donc avoir le coup d'œil large et profond qui embrasse et pénètre, le regard analytique qui distingue et examine le détail, le raisonnement qui remonte à la cause, dissèque l'effet et indique le remède, s'il y a lieu. Et voilà que la science du critique embrasse la grammaire, les belles lettres et la philosophie.

Mais la science ne suffit pas. Il faut encore :

le respect du beau, du bon et du vrai, le respect des traditions, de l'autorité et de la liberté, le respect de la langue, et le respect du bon sens ; le discernement de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, des endroits où la parole doit convaincre et de ceux où elle doit persuader, des routes où l'enthousiasme s'égare et des régions où la raison le guide ;—la pénétration clairvoyante du mouvement de la pensée, de l'ordre de cette marche à travers les idées, de la proportion qu'a l'allure de l'esprit dans ses haltes, ses lenteurs, ses retraites, ses ruses, ses élans, ses attaques, ses impétuosités, ses courses et ses bonds... En un mot, il faut du goût. Le goût est le parachèvement de la science.

Le grand critique a non-seulement la science et le respect, mais aussi l'amour du beau, du bon et du vrai ; de cet amour, naît, ardent et intime comme une passion, le désir de la justice. La justice de la critique consiste à traiter chaque littérature, chaque époque, chaque système, chaque genre, chaque auteur, chaque ouvrage, chaque phrase et chaque mot, selon leur droit. La critique ne fait donc pas que condamner ; elle sait aussi admirer. Non contente d'abattre et de rejeter dans l'ombre une renommée sans fondement, elle proclame et met en lumière le talent injustement méconnu ; elle va sans broncher contre certains courants d'idées, comme elle en

encourage avec fermeté certains autres. Elle condamne ou admire, sans souci des influences, des haines, des amitiés........

Le critique ne doit voir ni ses amis, ni ses ennemis : il n'a devant lui que ses frères. Il lui faut un grand courage, il lui faut une grande charité. Seuls, le courage et la charité rendront son œuvre féconde ; sa justice, sans courage, serait une inutile flatterie ; sans charité, un stérile dénigrement. Un jugement sûr et fin dirigera sa charité et son courage. Le critique mesurera ses coups avant de frapper et prévoira l'effet de sa louange avant de la décerner : un bon conseil corrigera celui-ci ; l'éloge énorgueillirait et stériliserait celui-là ; rien qu'une indignation véhémente pourra faire taire cet autre ; une légère piqûre de satire réduira cette enflure à de justes proportions, arrêtera le cours de cette diffusion, relèvera cette trivialité ; un peu de raillerie mettra fin au débordement de ces vers amphigouriques ; un mot d'ami consolera ce malheureux que le public dédaigne...... Et le reste.

Science, goût, justice, charité, courage et tact, ce sont les éléments de la saine critique.

Voilà une grande mission ; elle est pourtant très ingrate. L'intérêt personnel n'y recueille rien. Le critique distribue les couronnes, mais il n'y en a pas pour lui. Il dirige les écrivains de son temps et prépare la littérature de

l'avenir, mais l'avenir n'en saura rien. Il annonce à la postérité les noms de ceux qui vont passer chez elle, mais la postérité ne connaîtra pas le sien. Il ne gagne que l'inimitié de plusieurs, l'ingratitude d'un grand nombre, et l'oubli des autres.

J'ai essayé de dire le devoir du critique. Or, l'esclavage des intérêts matériels a remplacé chez nous la religion du devoir ; voilà la blessure découverte ; chacun peut mettre ici le doigt sur la plaie et comprendre pourquoi nous n'avons pas de critique au Canada.

DENIS RUTHBAN

FILLE DES CHAMPS

(Pour le *Glaneur*)

Je me lève matin
Et près de ma chaumière,
Dans mon petit jardin
Je fais une prière.
Le soleil qui paraît
A ma belle Madone
De ses rayons refait
Et dore une couronne.
D'un bouquet de mes fleurs
Je fais aussi l'offrande,
Avant qu'à mes labeurs
Joyeuse je me rende;
Car j'aime bien ces champs
Pour lesquels je suis née;
Où depuis si longtemps
Je passe ma journée;
Où le doux rossignol
Chante ses mélodies;

Le papillon au vol
Tend ses ailes fleuries.
Quand revient la saison,
J'espère et je commence
A confier au sillon
Encore une semence.
Bientôt je vois grandir
Sa tige verte et tendre;
Bientôt je vois mûrir
L'épi qu'il faut attendre.
Qu'alors les champs sont beaux !
Le vent qui les caresse
De leurs épais manteaux
Etale la richesse.
Mes souhaits sont comblés,
Au bon Dieu je rends grâce
En moissonnant les blés.
Ma vie ainsi se passe,
Dans sa limpidité
A ce ruisseau semblable,
Dans sa tranquillité
C'est la joie ineffable....
Aux jours froids des hivers
La terre sous son voile
Perd ses charmes divers;
Moi, je tisse la toile
Qui fait mes vêtements
Et le soir je partage
Tous les amusements
Des filles de mon âge.
Au pauvre que la faim
Conduit jusqu'à ma porte
Je fais part de mon pain;
Au malade je porte
Ce que j'ai de meilleur;
Et leur âme pieuse
Prie alors le Seigneur
Que je sois bien heureuse.

MARIE-LOUISE

CAPRICES ET FANTAISIES

(Pour le *Glaneur*)

Enfin je suis décidé : je jette aux orties mes livres et mes cahiers d'étudiant. Adieu, temple de Thémis, avec tes interminables chicanes ! Adieu, sombres salles de l'Université, vos murs ennuyeux ne résonneront plus du bruit de mes pas rêveurs ! Vous ne me verrez plus grelottant sur vos sièges rustiques. Adieu, vous aussi, aimables compagnons de mes heures de cours ; je ne puis pourtant briser avec vous, sans laisser mon cœur vous formuler un vœu sincère : puissent vos intelligences se dilater sous l'action bienfaisante de la lumière que fera jaillir l'étude de vos livres de droit !......

Pour moi je veux occuper plus d'espace sur la machine ronde. L'obscurité d'un bureau d'avocat fatigue mon existence. Je me sens trop à l'étroit dans ce Montréal égoiste, et je suis désespéré.... oui désespéré de toujours végéter dans l'oubli. Vers moi se penche la voix alléchante de la renommée qui me convie aux banquets des grands hommes. Bientôt je serai connu, respecté, honoré, et les journaux, popularisant mon nom, augmenteront ma célébrité comme poéte.

En effet, je veux être poéte. Le dieu du Permesse me darde un regard plein de promesses. Un courant de poésie vient de sillonner mon être, tandis qu'une inspiration réelle, pathétique en-

flamme mes esprits : je veux chanter en des flots d'harmonie les innombrables beautés rayonnant autour de moi. Le sentiment du beau, de l'idéal éveille dans mon sein un feu qui le consume, et l'autel de mon cœur brille des saintes ardeurs.. ..

La nature si ravissante, si radieuse, dans ses nouvelles transformations printanières, augmente mon émotion, me ravit des contemplations de la terre, pour m'entr'ouvrir les splendeurs des célestes beautés. C'est à toi, o Roi des rois, auguste Maître de l'univers, que je consacrerai les prémices de mes chants : plein de ton éclat ils auront sur les esprits et les cœurs, une puissance de séduction extraordinaire. Soupirs éperdus, voix d'ange, chant de houri, rien n'égalera les douces modulations de mon luth. Les brises parfumées de la bruyère, sifflant leurs hymnes au réveil d'un beau jour n'auront ni la grâce ni la suavité de mes vers inspirés.

Jamais la lyre humaine n'aura fait entendre un cri plus élevé, plus sublime ! Jamais mélopée plus palpitante de tendresse et d'amour n'aura été composée,pour les délices des humains.

Enhardi par ce premier succès, je jetterais à l'admiration des peuple, tout ce qu'il y a de grand, d'admirable dans les vertus ; ces révélations subites seront capables de donner aux volontés rétives un nouvel essor vers la perfection. Portées sur le souffle vivifiant de la poésie, elles brilleront d'une clarté éblouissante et tendre tout à la

fois. Je te chanterais aussi, ô soleil, assis dans un océan de lumière dont tu es la source, principe de vie, régulateur des corps aériens Et toi, Phébée, reine des nuits, berceuse des amours, lampe des amants : et toi, tiède saison, fille de l'aurore, à l'haleine embaumée, plus pure que le baiser d'une vierge. Je vous chanterais encore, héros glorieux, qui passez sur la terre en semant le bien dans des stances que la postérité la plus lointaine repèterait avec un vif enthousiasme.

Alors mon nom prenant les ailes de l'aurore, irait surprendre l'hommage des mortels apathiques. Mon front ploierait sous les couronnes de lauriers, tressées par les mains de la reconnaissance populaire. Les nations fascinées par mes accents s'atteleraient à mon char de victoire, tandis que des monuments superbes s'éleveraient pour éterniser ma mémoire. Oh ! quelle marche ascentionnelle ! !

Mais voilà qu'un obstacle redoutable m'arrache la lyre des mains.—C'est que : pour être poéte, il faut être amant passionné du beau ; et le beau n'est aimé que dans la connaissance du vrai. Donc avant d'être un véritable poéte, il faut être philosophe : avant de chanter il faut penser juste. Seule la philosophie peut m'enseigner à trouver la vérité, mère de la beauté. A quoi bon, ces mots sonores, s'ils ne sont le vêtement d'une idée profonde ? Oui, à un poéte, il

faut l'inspiration, cette étincelle de feu céleste qui l'élève au-dessus des autres hommes. Et qu'est-ce que l'inspiration ? si ce n'est " l'exaltation d'une haute intelligence." Mais pour avoir une haute intelligence, il faut qu'elle soit ornée de connaissances ? Peut-on spiritualiser le monde physique, matérialiser le monde moral, idéaliser le monde réel, si les données de la philosophie ne viennent arracher notre esprit des ténèbres de l'ignorance ?.........

Puisqu'il en est ainsi, je me désiste de mes prétentions, car je ne ferai, comme bien d'autres, qu'un misérable poëtereau.—J'aime mieux être philosophe. Je veux déchirer le voile des obscurités nombreuses qui pèse sur les yeux de ma

mou..., afin de les ouvrir à la lumière. Le jour
de la bru...ble à la nuit. Je veux éloigner les ho-
d'un beau jou... pensée, et soulever l'énigme pro-
rais... vers inspi... Dieu, la nature et mon être.
est préfér...is la lyre h...ir les secrets merveilleux du
rizons de m...levé, plus ... monde naturel.—D'abord
fond qui envelopp...te de ten... vie et du mouvement
Oui ! je veux entrev...ur les dé...tigables perquisitions.
monde surnaturel et d...remier s...-même un principe
le premier principe de l... tout ce ...que chose de plus
sera le but de mes infa...tus ; ces ... des assises plus
Déjà ma raison sent en el...onner a...able, le singulier
supérieur qui demande quel...la perfe...nce ; elle cher-
élevée que la matière. Elle veu... poési...rs tout lui pro-
solides que le contingent, le mu...e et te...nécessaire. De
pour appuyer l'édifice de la scie...
che l'universel, l'immutable. Al...
clame que Dieu seul est éternel, ...

cette vérité transcendentale, j'avance en déduisant d'autres vérités, et colonne par colonne j'élève un temple à la sagesse.

D'un coup, je renverse le positivisme, le matérialisme, le scepticisme, erreurs grossières, personnifiées par ces associations secrètes et néfastes, et tendant à la dégradation de l'homme. Après cette première restauration des idées, j'étudierai l'âme dans son unité, sa simplicité et son éternité, le monde, dans tout ce qu'il renferme de beau, de juste, de divin dans sa création, son mouvement perpétuel et son étonnante conservation. Fort de ces lumières, je me poserais comme le dernier mot de tout. Aux tatonnements que l'on met dans la recherche du vrai, je ferais succéder la précieuse méthode. Toute la force des vérités spéculatives, serait continuée, maintenue dans les vérités pratiques, et les hérésies seraient poursuivies sans trève ni relâche, jusqu'à leur entier bannissement, leur complète extinction dans le domaine des consciences. Les méfaits et les crimes, ces terribles enfants de l'erreur, ne viendraient plus souiller la dignité de la grande famille humaine, régénérée sous l'influence précieuse de la vérité, connue et respectée. Les problêmes qui jusqu'ici paraissaient insondables, et retenaient dans l'indifférence ces soi-disants savants rationalistes trouveraient une explication satisfaisante. Tous les jours, je remplirais les capacités de mon âme de nouvelles lumières. Graduellement je

m'éleverais audessus de la sphère ordinaire. Je me placerais dans une région plus élevée, m'approchant de Dieu, abîme inépuisable de trésors, et servant comme de principe reflecteur pour diffuser le jour à travers les nuages épais du mensonge et de la supercherie... ..

Alors mon nom serait comme un talisman dans tout l'univers : mes paroles seraient reçues comme des oracles. Je serais arbitre et juge, dans toutes les grandes questions philosophiques, théologiques et scientifiques. Tous les amants de la sagesse me feraient un trône de leur amour, de leur vénération ; et monarque puissant je regnerais dans le royaume des intelligences.

Tandis que de toutes mes forces je sonde les profondeurs de la philosophie, et que je les contraints à me communiquer des choses d'une beauté infinie, tandis que j'épouse la vérité, et que des concerts de louanges célèbrent cette délectable union, voici qu'un long cri de détresse, échappé avec effort de la poitrine du genre humain, retentit dans l'espace, triste comme un glas funèbre.—C'est la voix de l'humanité tombant de fatigue et d'épuisement dans sa lutte contre les obstacles d'une nature rebelle. Sa condition matérielle demande à être améliorée par la révélation de nouveaux secrets de bonheur et d'aisance : les bornes de la jouissance sont trop resserrées. Les sociétés assises sur un état de choses vieillies

et croulantes, tournent leur regard suppliant vers le génie, le conjurent de ravir à la création tous les biens innombrables qui dorment incompris et ignorés dans son sein, et dont la possession imprimerait un nouvel élan à la prospérité. Il faut plier aux freins de la volonté les éléments indomptés, les faire servir au développement et au perfectionnement de toutes nos industries, ces remèdes si efficaces pour attiser la fièvre d'activité et faire circuler jusque dans les artères les plus reculées d'un peuple des habitudes de travail et d'économie. Enfin, il faut un physicien et un chimiste, eux seuls pourront apaiser cette effervescence des esprits à la poursuite des nouveaux raffinements de confort et de bien-être matériel, et donner un regain de vie aux sciences sérieuses, fécondes.

Devant ce spectacle, je ne peux tenir. Que d'autres âmes d'élite se fassent les défenseurs des saines doctrines philosophiques, moi je veux être ce physicien, ce chimiste. La matière recelle tant de forces occultes dans ses entrailles ! mes congénères ont tant besoin de nouveaux moyens pour exister et pour couvrir une marche facile sur les rocailleux sentiers du temps à l'éternité ! Leur accès aux délassements de la vie dépend de mon dévoûment à pénétrer tous les trésors de la nature et les mettre à la portée de leur utilité. Non ! non ! la science n'a pas dit son dernier mot. Elle n'est pas morte dans la voie de

ses infatigables recherches : son pouls bat encore. Aux phénomènes de la vapeur enchainée, et réduite à la docilité, aux prodiges de l'électricité comme pouvoir moteur, et source de lumière, je veux et prétends enrichir les anna'es de nouvelles découvertes. Je veux à mon tour sonder l'étonnement populaire, par l'enfantement d'une série de merveilles. Je veux que le téléphone, le télégraphe, coups de génie qui ont valu à notre siècle le titre élogieux de " siècle de progrès " ne soient plus regardés comme le point le plus élevé que peut atteindre l'esprit dans le remaniement de la matière. Par la combinaison ingénieuse des agents naturels, par l'enchaînement des principes connus, grâce aux lumières acquises et aux expériences réussies, je forcerai les corps passifs à nous prêter leur puissance endormie ; car, il doit exister un fluide plus subtil que l'électricité, capable de produire des effets de lumière et de résistance encore plus étonnants. La vapeur dans son emploi quotidien, n'a pas atteint l'apogée de la perfection ; le champ est vaste aux intrépides chercheurs. Le monde est tenue en éveil dans l'attente de quelques résultats heureux.

Mon œil voit tout ; on se plaint que le passage des océans est ennuyant, périlleux. Eh bien ! je perfectionnerai d'autres moyens de communication, plus faciles et moins couteux. C'est l'aile des vents qui désormais nous transportera d'un

continent à l'autre. Assis dans un ballon superbe, balancé à la jolie hauteur de trois mille pieds dans les airs, loin des gouffres mugissants de l'empire de Neptune, à l'abri des terribles coalitions, quelle jouissance, que de chemin à travers l'espace. Adieu, hideux mal de mer ! Adieu naufrages, sources de souffrances et de deuil !

Pasteur par un vaccin a tué la rage ; la lymphe de Kock va tenter d'éteindre la phtisie, moi j'inventerai un élixir si merveilleux que je dessécherai le bras de la mort. Oui ! cette infâme faucheuse ralentira son arme meurtrière, ou la science ne sera qu'un vain mot. Toutes les vertus intimes des êtres crées dissimulées par la main divine à nos faibles regards, seront mises à contribution pour le soulagement des mortels. Déjà la médecine vient s'aider de mes lumières, et la chirurgie puise dans mes connaissances. Tout se transforme, tout change sous l'étreinte et la pression de mon génie, tous les jours de nouvelles conquêtes sont assurées. Et le monde étonné de cette action humanitaire, inattendue, s'écrie saisi d'un saint respect : "vive le physicien-chimiste!"

Mais, toujours cloué à un travail dur, aride, assommant, toujours luttant contre des obstacles redoutables je sens les ressorts de mon intelligence se détendre et s'user. Ma vie n'est qu'une longue souffrance, presqu'une agonie aux plaisir variées. Ma pensée s'émousse et mon ardeur s'évanouit. La gloire que j'attendais recueillir dans cette carrière

est si tardive, mes efforts sont si méconnus, le sentiment de la reconnaissance est si petit de nos jours que je ne veux plus être un martyr de la science. Que d'autres ambitionnent l'honneur de voir inscrire leur nom dans les pages d'un martyrologe, moi je n'en veux pas !

Je veux être un homme d'épée ; c'est ma vocation. La voix du canon m'électrise. L'odeur de la poudre porte à mes sens une ardeur farouche qui me pousse vers la mêlée. L'harmonie grandiose de la fusillade fait taire le dernier sentiment de crainte que loge mon cœur. Le commandement martial des capitaines, les pas cadencés des soldats, mettent le couronnement à mon exaltation, portent aux paroxysme mon envie de voir la mort en face.........

J'aime l'horrible grondement des engins de guerre, bondissant sur leur affut, en crachant les noires mitrailles. J'aime à contempler le carnage des combats. L'âcre senteur du sang m'énivre en me mettant la force au bras. Les lamentations du soldat se débattant dans les spasmes de l'agonie, les plaintes des chevaux mutilés par le boulet meurtrier, le grincement des ambulanciers, transportant des montagnes de cadavre, tout cela est pour moi un concert qui me plaît, me réjouit.

Déjà mes prouesses m'ont valu le commandement. Mon orgueil grandit, ma vanité se flatte, quand je vois des milliers d'hommes, rangés,

enchaînés sous mes ordres. C'est moi qui porte leur destinée dans ma main. Comme Neptune, armé d'un trident, je régis ces flots humains. C'est sur moi que se concentrent toutes les espérances : c'est moi qui suis l'appui des trônes, l'espoir des empires, le pacificateur des sociétés. Je n'ai qu'à dire un mot, et mes soldats ouvrent l'abime du chaos sous les pieds de tout un continent. D'une main je porte la guerre, de l'autre, l'olivier de la paix.—Gare ! à qui choisit. Que je suis heureux !

Déjà je me sens muri pour le pouvoir. Les ordres d'un plus petit que moi pèsent à ma suffisance. Un tel est roi ou empereur, mais à titre d'héritier ; moi, je serai roi ou empereur par la seule ressource de mon intelligence. Je suis l'armée ; je suis la force ; . ...je ne veux plus obéir. D'un revers d'épée, je balaye toute une dynastie. Que maintenant sur mon front coule l'huile royale, et que le sceptre tombe dans ma main ! Que devant moi les potentats s'humilient ! Qu'au chant de mes canons ils apprennent mon élévation au pouvoir, et reconnaissent la noblesse de ma lignée.—Alors, assis sur le trône d'un solide empire, je ne connais plus de maître que le Dieu des batailles. Je suis l'arbitre de l'univers, l'univers me regarde : mes pas sont comptés. Des arcs-de-triomphe s'élancent vers le ciel, pour redire jusqu'aux générations les plus reculées, ce que furent mon courage et ma valeur et procla-

mer ma supériorité incontestable dans la liste des héros, guerriers, conquérants. Et mes sujets, tenus sur la réserve d'une crainte salutaire, auraient pour moi un amour voisin de l'idolâtrie. Tous diraient que l'épée quoique fille de la nécessité est un solide appui aux grandeurs, et bien que entachée de sang, elle trouve des amants passionnés.

Ah ! mon Dieu ! par quel carnage, quelle tuerie il m'a fallu passer, pour satisfaire un brin d'ambition ! Toujours des guerres, des guerres toujours. Le monde est saigné à blanc. Mon pouvoir oscille sur des monceaux de chairs humaines. Déjà des remords affreux secouent ma conscience. Non, non, mille fois non, je ne veux plus être homme d'épée· Mieux vaut passer sur la terre en creusant moins profond le sillon du malheur. Mieux vaut consolider les peuples, que de les soulever pou les lancer, tête baissée, dans l'ornière du militarisme. Seule la politique peut opérer un travail d'édification.

Donc, je veux faire un homme d'état ; c'est là que me portent mes aptitudes. L'enthousiasme du forum porte un cachet plus nouveau de satisfaction personnelle. Mon cœur bondit d'allégresse quand des applaudissements anticipés, couvrent ma parole, toute brulante du feu divin de l'éloquence. Quel spectacle que de me voir, conduisant les emportements de la mer populaire, les dominant, les maîtrisant à ma volonté. Ma

voix, roulant dans l'espace, déverse comme un nectar mystérieux qui enivre les auditeurs. Et il n'y a pas de contentement plus intime pour moi, que de convaincre les autres à embrasser, mes opinions, à vénérer mes systèmes.

A la tribune, " ce champ de bataille des intelligences," je me fais le champion des droits du citoyen, le promoteur des aspirations nationales. Je défends les autels de la justice, de l'honneur, de la moralité. Le relèvement des sociétés par le levier de l'enseignement religieux, est le premier article de mon programme, et je m'emploie à brider l'orgueil fanatique du césarisme, à conjurer les fantômes terrorisant du militarisme brutal.

Bientôt je deviens célèbre ; les portes du parlement s'ouvrent pour me recevoir........ Déjà un titre d'honorable jette un nouvel éclat sur mon mérite.

Ma pensée, sur l'aile de la " presse," voltige à travers les différentes couches sociales, en semant l'ordre et la paix. Solidement intronisé sur le roc de l'autorité, étant devenu premier-ministre, je tourne toutes les ardeurs de mes convictions vers la restauration du bonheur social. Les lois, ces guides humains, sont calquées sur les données de la justice. Au commerce périclitant, j'ouvre de nouvelles voies d'activité. J'assure une époque de richesses, à l'industrie agonisant, tandis que l'agriculture grâce à mes soins, renait de son état d'assoupissement, se dépouille de ses

langueurs, et fait fleurir l'abondance ....

La société toute entière, régénérée sous la réaction puissante des remèdes salutaires que ma clairvoyance a découvert dans ses visions de l'avenir, me prodigue fête et banquet. La musique et l'éloquence se donnent la main pour chanter mes louanges. C'est alors que je me vois flatté, cajolé, félicité par la cohorte à rangs compactes d'admirateurs intéressés, toujours prêts à prodiguer des flatteries pour recevoir des faveurs. Et moi, suffoqué par ces flots d'encens qui montent en épais tourbillons à ma figure, je me sens grandir dans l'estime public ; et les bornes de mon amour-propre s'élargissent outre mesure. J'oublie pour un moment que cet échafaudage de gloire a pour fondement l'inconstance populaire, et je ne crois rien de plus sublime que la vocation d'nn politicien. D'étapes en étapes, j'ai atteint le sommet des grandeurs. Mais tous les jours, le flot démolisseur des évènements me fait suer sang et eau ; n'importe, je domine, je commande : vive la politique ! !

Hélas ! trois fois hélas ! que je suis donc harassé ! Je ne rencontre partout que tribulation...... Pourquoi ces enivrements de succès, cette fièvre et ces chimères d'élévation ? Pourquoi assumer sur mes épaules des responsabilités si terribles ? L'homme n'est-il pas sur la terre qu'un voyageur attardé ? Sa trop courte vie ne lui dit-elle pas assez de se hâter à jouir des bienfaits de l'exis-

tence? Ah! bien malheureux, je vous l'assure, sont ceux appelés par la Providence à embrasser ces différentes carrières que je viens de parcourir. Quand on les voit de loin, on leur présume une vie dont la trame est tissue d'or et d'argent. Mais pénétrons dans leur vie intime, nous les verrons ces hommes, malheureux, souffrants, inquiets, déçus. La jalousie, la cupidité des méchants, travaillent et lacèrent ces natures déjà si obsédées par leur mission, difficile, grosse de responsabilités. Et moi, qui cherchais le bonheur parmi eux, je ne vois que déception : je comprends aujourd'hui que la distance qui sépare le capitole de la roche tarpéienne est fort restreinte. Adieu mes rêves, je ne vous crois plus......

Je veux, désormais, goûter la sainte ivresse de la quiétude dans la douce atmosphère de la campagne. Oui qu'elle est belle et délicieuse cette campagne pour un être désillusionné comme je le suis. Là, les aridités de la vie sont inconnues, les vastes ambitions ignorées, le mérite a ses franches coudées. Là, les raffinements d'une civilisation efféminée n'ont pas déroulé leur voile de langueur et de molesse : point de servitude et de vaselage ; point de ces petites dominations dont le joug abâtardi fatigue tant la volonté d'un homme libre ; point de ces écrasements des petits au profit des grands. Là, tout est rangé dans une parfaite égalité. L'esprit de caste, avec ses sottes prétentions, ne va pas répandre le venin de la

zizanie au milieu des familles ; tout est pur dans la pensée, vrai dans le sentiment.........

O heureuse, trop heureuse classe de cultivateurs ! Combien votre bonheur, insaisissable pour moi, me fait soupirer. Petits monarques dans vos domaines, vous commandez fièrement à la misère, à l'ennui, à la haine, ces infâmes habitants des villes. Vous lancez un défi méprisant à la sournoiserie du petit parvenu des villes, qui traine toujours derrière lui la chaine honteuse de ces courbettes, de ses flatteries, de ses bassesses, cause unique de son succès. Pour vous, le dandy décavé, qui se donne des airs de grandeur, n'est qu'un individu voué au mépris, et vous savez écraser sa suffisance. Dans votre liberté absolue vous, braves gens, vous n'attendez des faveurs que du grand Maitre, le maître de l'univers. Que de dons, aussi, il vous accorde ! L'abondance habite vos demeures, l'aimable tranquillité vous accompagne partout, et vos travaux ne portent pas l'empreinte de l'esclavage. En effet, si vous travaillez, c'est parceque hommes, vous tombez sous le coup de la grande loi de la nature. La terre semble multiplier ses agréments pour charmer l'heure de vos occupations : le soleil, les brises parfumées, les chantres ailés, les saines exhalaisons de la prairie, tout est là pour vos délices continuelles et vous tenir dans un délectable oubli de vos fatigues.

C'est donc à la campagne que j'irai vivre et

mourir, puisque dans ce séjour mon cœur trouve l'image de la félicité la plus parfaite que l'homme puisse rêver ici-bas, puisque là habite déjà comme une partie de moi-même, l'ange que l'Eternel a envoyé sous la figure d'une gracieuse jeune fille pour embaumer mes jours de joie et de tendresse. Périssent mes idées de gloire ! C'est dans l'humble condition de l'homme des champs que je veux filer les jours de mon existence. Tels ont été mes pères, et ils furent heureux !...... tel je serai un jour.

J. G. BOISSONNEAULT

DERNIER ADIEU

(POUR LE *Glaneur*)

Où es-tu Cléophas, ami de ma jeunesse,
Fier enfant que j'aimai du profond de mon cœur ?
Vers quel pays lointain, ta jeune âme en détresse
A-t-elle pris l'essor ? Es-tu resté vainqueur

Dans la lutte derrière et ton vol de colombe
A-t-il atteint les cieux ? Et dis-moi donc, enfant,
Ce que Dieu nous réserve au-delà de la tombe,
Et s'il faut croire enfin que le dernier instant

Sera le coup vengeur qui brisera nos chaines,
Et s'il faut croire aussi que les cieux étoilés
S'ouvriront lumineux pour nos âmes sereines,
Et si l'on revivra sous les tombeaux scellés ?

Enfant que je connus à peine au seuil de l'âge,
Lorsque ton œil ravi, souriant au bonheur,
N'avait fait qu'entrevoir, à travers le feuillage,
L'aspect dissimulé de l'avenir en fleur;

Enfant qui tout joyeux laissait ouvrir son âme,
Au souffle parfumé des brises du printemps,
Comme s'ouvrent heureux sous le soleil en flamme
Le bouton de la rose et les cœurs innocents.

Pourquoi donc un matin ouvrant ton aile blanche,
As-tu fui loin de nous pour les sphères d'en haut ?
L'ouragan déchaîné brisera la pervenche,
Mais quel vent a pu souffler si tôt ?

Dans un moment d'angoisse avais-tu vu l'abîme
Où vont tourbillonnant, nos espoirs et nos vœux,
Et désespéras-tu ? Ou bien, vision sublime,
En un songe riant vis tu l'ombre des cieux ?

Qu'importe tu connais maintenant le mystère,
L'énigme de la vie ; et tu peux jouir enfin
Des splendeurs de là-haut. Tu vis loin de la terre,
Où dans l'ombre et la nuit nous cherchons tous en vain.

Car tu dois te nourrir de la science éternelle,
Douce et grande lumière aux reflets si nouveaux;
Tu dois connaître enfin ! Car pour l'âme immortelle,
Il faut la paix sereine au delà des tombeaux ;

Il faut la paix du cœur, il faut la certitude,
Et tout cela c'est Dieu, c'est l'être créateur,
C'est ton père et le mien, c'est la béatitude !
C'est le rêve infini rayonnant de splendeur !

Oh ! sois heureux enfant dont le souvenir doré,
Ainsi que le soleil mon cœur sombre et durci.
Mais laisse quelquefois, comme un rayon d'aurore,
Chanter ton âme en moi, car il fait noir ici......

Enfant regarde un peu comment on vit sur terre,
Où le sourire hélas ! va finir dans les pleurs,
Où le vent de la mort, ténébreux et colère,
Ternit tout de son souffle et les fruits et les fleurs,

Ou l'homme inassouvi ne poursuit que les ombres,
Où nous allons fondant, sur les ruines d'hier,
Des chateaux, qui demain ne seront que décombres,
Où tout va se perdant sous les flots de la mer......

JOSEPH GAGNON

LE DINER OFFERT ET ACCEPTÉ

(POUR LE *Glaneur*)

Lors de la guerre de Charles V contre l'Angleterre, les troupes anglaises commandées par Jean de Grailly, cap'al de Buch, étaient abondamment pourvues de provisions. Le brave Duguesclin, qui avait été envoyé contre Grailly, manquait au contraire de munitions et ne disposait que de peu de vivres pour ses soldats.

Retranchés dans une position très forte, les Anglais narguaient sans cesse leurs adversaires sur leur pitoyable état.

Un jour que le captal avait fait préparer un festin pour ses chevaliers, il envoya un héraut vers Duguesclin afin de l'inviter à venir prendre part à leur joyeu-e réunion.

L'envoyé anglais, croyant par sa mission pouvoir ridiculiser le connétable, se présenta dans le camp français, avec une arrogance qui n'avait d'égale que la fierté de son maître. Il demande à parler à Duguesclin; on le conduit dans

sa tente, et le héraut lui tient ce discours :

" Jean de Grailly, mon chef renommé, vous salue par ma voix. Je viens vous prier de sa part de bien vouloir vous rendre à un magnifique repas qu'il doit donner aux principaux dignitaires de sa courageuse armée. Il connaît votre piteux état, et agissant avec la noble charité qui caractérise tout sujet anglais, il veut vous faire goûter à des mets délicieux et déguster les liqueurs de votre Champagne. Bref, il se flatte de vous procurer d'agréables moyens de distraction."

A ces paroles emphatiques, Duguesclin se contente de répondre : " J'irai."

Le héraut se retire en riant à gorge déployée : " Par saint Georges ! se dit-il, voilà un homme laconique ; ce n'est pas la peine de le vanter si fort car il ne parait pas homme d'action, jamais Albion n'eut moins à redouter. "

Cependant Duguesclin réunit ses compagnons ; il promène un regard satisfait sur leur bonne tenue et leur adresse ces paroles :

" Soldats, il est arrivé ce jour solennel et terrible qui doit être marqué par la défaite des ravisseurs de la Guyenne. Depuis plusieurs jours nous avons été l'objet de leur mépris, eh bien ! l'heure de la vengeance a sonné. Les Anglais ont cru que notre calme était celui de la terreur ou plutôt ils croient que le manque de nourriture

a diminué et nos forces et notre courage. Que n'ont-il pas fait pour redoubler notre misère ! Quelles vexations, quelles injures nous ont-ils épargnées ? Ils se confient en leurs provisions de guerre, ils se rient de notre faiblesse et de notre silence. Mais n'est-ce pas qu'ils ont compté sans notre patriotisme ? Malheur à eux ! la coupe est pleine, elle va déborder.

Soldats, le héraut qui vient de me quitter était chargé par Grailly de m'inviter à un succulent repas, j'ai accepté, mais vous m'accompagnerez : vous vous sustenterez avec les aliments de vos ennemis. Pensez à votre roi, à l'honneur qui rejaillira sur vous et sur votre chef. Allons punir les oppresseurs, frappez-les tous, et qu'un seul cri sorte de vos poitrines comme il sort en ce moment de la mienne : mort aux Anglais ! "

Enthousiasmé par cette allocution, la petite armée française s'élance sur les retranchements ennemis, culbute les sentinelles et surprend les Anglais, dans une salle richement décorée, où déjà l'on avait crié bien fort: *A demain les affaires sérieuses.* Les convives, surpris et terrifiés par cette attaque impétueuse et soudaine, s'enfuient de tous côtés. Après s'être assuré de la garde des positions conquises, Duguesclin prit à son tour place à table avec ses premiers lieutenants ; et les valets du captal Grailly, maugréant d'être

forcés de servir les vainqueurs, pensaient en eux-mêmes que, tout en remplissant son engagement, Duguesclin leur faisait éprouver en maître la justesse du vieux proverbe français : *Rira bien qui rira le dernier.*

GEORGES AVILA MARSAN

LE RÊVE

(POUR LE *Glaneur*)

Dans le sable blanc de la grève,
Nous nous sommes assis tous deux,
Tandis que le soleil achève,
Superbe, son cours radieux.

Là-bas, la lune qui se lève,
Montre son disque monstrueux—
Lisette, c'est l'instant du rêve..
Rêver n'est-ce pas être heureux ?....

A ces mots de sa lèvre fine,
S'échappe un sourire charmant,
Et sa tête tombe et s'incline...

Mais voilà que tout en rêvant,
Elle dit bas à mon oreille :
—Rêver n'est rien si l'on s'éveille !....

J. B. CHATRIAN

DÉLITS DE PRESSE

(Pour le GLANEUR)

Depuis qu'elle a commencé d'exister, cette quatrième puissance dans l'Etat que l'on appelle la presse a donné lieu à des témoignages flatteurs en grand nombre, mais aussi à bien des doléances. Ses admirateurs ont été légion, ses dénonciateurs pareillement. Et il faut bien avouer que si les premiers avaient souvent raison, les derniers, presque toujours, n'avaient point tort.

Autant la bonne presse qui sait comprendre sa mission et la poursuivre quand même, peut être un agent de perfectionnement dans le corps social, autant la presse oublieuse des principes vrais et chrétiens, la presse que guident, bien plus que la conscience du devoir à remplir, les passions brûlantes du moment, peut être d'un effet désastreux et quasi sans remède pour le désagrègement, l'abâtardissement de la société, même la mieux policée. Les exemples, hélas ! n'en sont que trop nombreux tout autour de nous et chez des peuples encore qui nous tiennent de bien près.

Rien d'étonnant à cela, car la presse, réellement, c'est le fluide électrique qui met en branle tout le système nerveux du corps social ; la

presse bonne c'est un sang généreux qui court en ses veines pour y porter la vie, tandis que dans le cas contraire c'est un venin subtil qui s'infiltre dans chacun de ses organes pour y semer la mort.

Oh ! comme les écrivains catholiques et ceux-là même qu'anime seulement le sentiment chrétien devraient avoir à cœur de diriger bien justement les coups de cette arme à deux tranchants qu'ils manient à leur gré ! Par malheur, ça n'est point ce qui se produit le plus ordinairement. Pour la vaine gloire de faire prévaloir une idée personnelle, rien moins qu'orthodoxe, de se distinguer par une originalité malsaine, dans bien des cas pour le triste profit de s'attirer plus de patronage, de s'assurer des sympathies moins qu'honorables, sans se soucier de s'en aliéner de bien plus nobles, on a vu et l'on voit encore des publicistes, vieux et jeunes — horribile dictu — prostituer ce facteur premier de la morale publique, la presse, en faire un porte-ordures, parfois, au lieu d'un lustre étincelant.

Et cet état de choses, pénible à avouer, n'existe pas là seulement où la civilisation décrépite, où l'atavisme a lancé les peuples sur la pente rapide de la décadence, on l'a vu se produire dans de jeunes pays, le nôtre même, le

dirai-je, où ces néfastes exemples tendent à exercer déjà, et de plus en plus, une influence trop appréciable.

A rien ne sert de se dissimuler le mal, il vaut mieux le voir, le signaler, le toucher du doigt et réagir fortement, sans hésitation aucune, sans lenteur inconvenante.

Des voix nombreuses et autorisées se sont élevées tour à tour contre les délits de presse, se multipliant partout et s'aggravant de jour en jour, mais ces voix ont prêché dans le désert. Emportés par le tourbillon des intérêts matériels, par l'égoïsme des jours où nous vivons, les hommes qui devaient conduire à son but véritable la presse, par la voie droite, l'ont laissée s'égarer dans les sentiers détournés où elle a fait la propagande de l'erreur, de la calomnie, des folles et immorales productions de cerveaux ramollis et d'esprits dévoyés.

Ils ont fait la sourde oreille, refusant d'entendre les conseils de ceux qui leur disaient : Vous, les docteurs du peuple, craignez la responsabilité que vous allez encourir. Hâtez-vous, dérobez votre front au souffle d'impiété, de démoralisation qui passe sur le monde, venant de rivages où la race des hommes semble avoir déjà trop vécu."

Parfois ils ont dit : Tout cela est bien vrai ;

il faut aviser. Et rien n'a été fait. Il est temps enfin de sortir du spéculatif pour entrer dans la pratique. Qu'y a-t-il à réformer? Voyons un peu.

Il est un mal dans ces années dernières, où la fièvre de nouveauté a sévi si fortement, favorisée par la succession rapide d'événements graves ou tout au moins importants, qui a jeté de profondes racines au sein de la presse européenne, la presse de Paris surtout. C'est une plaie qui s'envenime à vue d'œil et menace de gangrener jusqu'au cœur l'opinion publique : l'abus du *reportage.*

Le gros public lecteur est friand de nouvelles à effet, et le pourvoyeur des faits divers du journal, qui sait cela, va s'ingénier à ramasser tout ce qu'il pourra trouver dans ce genre, où qu'il le trouve. Il racontera par le détail tel procès sensationnel, il narrera d'un bout à l'autre certaines aventures galantes, il dira les dessous des cartes dans les petites affaires de quelques financiers, professionnels, écrivains, hommes de l'art ou de l'industrie ; il faussera les données de telle ou telle rumeur qui a frôlé son oreille, ou il les enjolivera ; il médira à outrance et comme sans s'en apercevoir, et s'il ne trouve point matière à médisance, il ouvrira le champ à la calomnie, etc., etc. Or ce procès, cette

aventure, ces secrets de métier, ces nouvelles dénaturées, ces médisances, ces calomnies n'ont pas de raison d'être offerts en pâture, dans leur crudité souvent repoussante, toujours souverainement inconvenante à des milliers de lecteurs qu'on pourrait fort bien autrement intéresser. Que l'on mentionne un fait quelconque appelé à devenir de notoriété publique, passe ; mais qu'on analyse de pareils sujets, qu'on les dissèque pour exposer ces débris informes au grand public, voilà qui est tout à fait malséant.

C'est cette vile et déshonorante besogne, pourtant, que l'on voit s'opérer dans certains journaux, trop avides de succès populaciers, ou trop peu prudents. Et malheureusement il faut le dire, dans cette presse où l'on tyrannise la morale, où l'on compromet les intérêts sociaux, où trop souvent même on ridiculise la religion, certains journaux canadiens-français et catholiques n'ont pas craint d'être comptés. Il s'en est trouvé d'entre eux pour oser commettre de ces graves indiscrétions, pour ne pas dire plus.

Oh ! ces entrevues à l'éclosion dangereuse, qu'on croit faire mieux avaler au bon public en les décorant du titre ronflant d'*interview*, ces rapports trop épicés et au trop grand complet, combien n'est-il pas de nos journalistes qui aient déjà à s'en reprocher, volontairement ou par mégarde.

Il y a là, ai-je dit, et je le maintiens, il y a là souvent de quoi troubler la paix des individus et celle des familles, quand ça ne s'attaque pas même aux intérêts publics ; il y a là en germes des principes tout à fait subversifs de la morale et de la religion. Si l'on réfléchissait mûrement aux graves conséquences que peuvent avoir ces entrefilets demi-cocasses ou demi-malins dont on se risque à parsemer parfois certaines de nos gazettes canadiennes-françaises, sans doute que l'on serait plus circonspect et plus prudent, mais il arrive ainsi que l'irréflexion engendre des méfaits de publicité auxquels le mauvais esprit n'eut pas songé. Il faudrait se rappeler sans cesse que le journal c'est la pâture de tout le monde : le monde des grands et le monde des petits, le monde des pervers et le monde des candides, le monde des âmes droites et le monde des caractères faux. C'est malséant que de vulgariser au moyen du journal, parmi tant d'esprits divers, des confidences qu'en tout autre temps, l'on jugerait à peine convenable de faire dans l'intimité du cénacle.

Ça vaut bien la peine qu'ils y pensent ceux-là qui dirigent et alimentent la presse, et qui, en cette qualité, ont charge d'âmes, tout comme de vrais directeurs des conciences, qu'ils sont en quelque sorte.

Je viens de signaler à l'attention la surveillance à exercer sur la nouvelle courante, la rumeur du jour, les bruits de la rue, les cancans et commérages, faut-il avoir à mettre en garde notre presse contre l'immoralité, l'irréligion et toutes les fausses doctrines, issues du progrès aux abois, en un siècle de décadence, qu'il pourrait lui arriver d'offrir à ses lecteurs sous le couvert littéraire ?

Ici, j'aime à le dire, l'attention portée a été plus scrupuleuse, et, sous ce rapport, il n'y a presque point de reproches à faire aux publicistes de chez nons. Cependant, il peut n'être point inutile, patriotes et catholiques, de nous rappeler mutuellement au sentiment du devoir. Nous avons tant de chances d'être emportés, si nous n'y prenons garde, dans le tourbillon de l'impiété qui tournoie sur nos têtes et a déraciné déjà du sol fertile de l'orthodoxie plusieurs arbres, mais surtout un trop grand nombre de jeunes arbrisseaux dont la frondaison première promettait magnifiquement.

Jusqu'ici notre presse a su se tenir avec dignité en dehors de ce mouvement déplorable où s'affirme hélas ! la déchéance du monde moral qui baisse, baisse.

Le décadentisme du style, le décadentisme de l'idée, c'est-à-dire l'abâtardissement de l'es-

prit, le dessèchement du cœur ; cette école de soi-disant néo-littérateurs qui afflige la France serait à faire désespérer de l'avenir pour notre mère-patrie d'origine, si une réaction puissante, une réaction déterminée n'avait déjà commencé à produire ses effets salutaires... Dieu merci, elle est née la phalange des jeunes aux talents brillants, à la raison bien équilibrée, des jeunes qui sauront se contenter des vieilles données classiques et les rajeunissant dans les eaux de leurs intelligences toutes neuves, en tirer des chefs-d'œuvre comme nous en firent admirer les grands maîtres d'autrefois. Elle est née, dis-je, cette phalange des vrais amants de l'art, au milieu des saturnales de cerveaux détraqués qui achevaient d'étouffer l'art sous le naturalisme le plus dégradant. Elle est née cette phalange, l'honneur littéraire de la France dans le siècle qui va s'ouvrir : j'en appelle à témoins, entre mille, la brillante pléiade d'écrivains qui marchent sous les drapeaux de Charles Fuster, de Paris, l'école néo-classique du *Semeur*, la revue que dirige ce maître. Si bien que Fuster, en publiant, l'année dernière, le premier volume d'une anthologie annuelle des poètes de son école, a pu écrire, en toute sûreté, ces beaux vers, dans une pièce magnifique intitulée “ Le Réveil.”

. . . .

De sinistres goujats insultaient au baiser ;
On déshonorait tout, la joie et la torture ;
L'idéal en faillite était de l'imposture :
Un jour, en nous, un jour on vit fraterniser
La boue avec la pourriture.

Des fossoyeurs allaient ensevelir le bien ;
Les romanciers d'amour salissaient la tendresse..
—Tout à coup, évohé ! Maintenant, allégresse !
Voici que le grand flot de l'idéal revient
Et que le lion se redresse.

Voilà un gage de la renaissance, n'est-ce pas, dans la littérature française, un instant outragée, et un gage qui promet.

Est-ce au moment où la plaie hideuse de la décadence littéraire s'en va se cicatrisant, là-bas où nous prenons exemple, lorsque des chairs vermeilles et pourprées d'un sang généreux achèvent de la faire disparaître sur un corps toujours plein de vitalité, est-ce à ce moment-là que nous pourrions craindre de voir l'infection gagner chez nous? Il semblerait que non ; que l'exemple a été bon et l'expérience suffisante ; que là où les aînés regrettent déjà de s'être aventurés les cadets se garderont bien de passer. Et cependant, en ces derniers temps, certaines aspirations inattendues, certains ef-

forts de jeunes, soudain pris de vertige, au jugement mal formé ou point formé du tout, à en juger par les apparences, ont paru laisser croire qu'il pourrait percer peut-être, ça et là, quelques velléités de tâter du décadentisme. On a même vu, et l'histoire devra enrégistrer ce fait pour le plus grand remords, avant qu'il soit longtemps, de ceux qui osèrent prendre l'initiative de cet attentat de lèse-nationalité —on a vu notre presse, toujours si éclectique pour ses reproductions littéraires, livrer tout d'un coup au vent de la publicité des pièces d'un ton jusqu'ici inconnu parmi nous. L'épidémie a menacé de s'attaquer à nous. Mais l'ébahissement a été si profond, si vigoureuse la répulsion en face de cette tentative scandaleuse, qu'elle sera, espérons-le, étouffée à son premier cri de vie, que nous n'aurons pas, dans notre littérature toute naissante, à en déplorer les funestes conséquences.

—J'ai prononcé, tout à l'heure, le mot de lèse-nationalité contre cette entreprise, si elle devait être sérieuse, ce qu'à Dieu ne plaise. Il me serait facile d'établir ce crime au compte des prétendus fauteurs de décadence, naturalistes au petit pied, symbolistes, mystiques et toute la séquelle des incompris et des incompréhensibles qui menaceraient, si on voulait les en croi-

re, de s'implanter chez nous. J'aime mieux m'en remettre de ce soin à une plume plus autorisée que la mienne, bien humble. Je détache à cet effet quelques lignes d'une correspondance privée, adressée de Paris par un de nos jeunes littérateurs canadiens les plus marquants.

Parlant de certaine revue à propos de laquelle, tout en faisant mes réserves, je ne voyais pas aussi noir que mon correspondant, le docteur Chevrier — il me pardonnera bien l'indiscrétion de mentionner son nom : c'est pour donner à ma citation tout son prestige et son autorité — s'exprime ainsi : Tu n'as pas été assez sévère, et je l'aurais fouettée davantage cette petite saleté à la fois bête et prétentieuse. C'est un pamphlet singe et vicieux en même temps. Il reproduit, et sur dix reproductions il y en a la moitié de malsaines" (Je dois à la justice et à la vérité de noter ici que les suivants fascicules de la revue en question semblent marquer un retour vers les vrais principes. Souhaitons-le complet). "Laissons à la France, continue le judicieux censeur, ce genre libre, cette école naturaliste. Défendons-en notre littérature, car elle donne la mesure de la pureté de nos mœurs. Défendons-la contre ceux qui croient que pour pousser en avant le progrès, il faut arriérer la morale. Pour eux,

pineau, devant qui la cause a été instruite en premier lieu, a eu l'occasion de traiter cette importante question, et s'est exprimé comme suit en rendant son jugement, le trente-et-un mars 1880 :

" Inutile de vous dire ici que la religion catholique romaine et son plein, entier et libre exercice ont été reconnus dans ce pays, et garantis par la foi des traités confirmés par l'acte impérial de 1774, si souvent cité devant nos tribunaux, sous le nom d'*Acte de Québec.* La plus forte partie de notre législation civile se rattache à ce fait et en est la conséquence nécessaire."

Plus tard, en décembre 1881, la même cause est venue devant le juge Jetté qui, à son tour, s'est prononcé dans le même sens, et avec encore plus d'énergie, comme nous allons le voir en lisant ce qu'il a dit :

" Mais les articles des capitulations de Québec et de Montréal avaient stipulé que le libre exercice de la religion catholique serait conservé aux habitants de la colonie, et les généraux anglais, au nom de leur souveraine, avaient accédé à cette condition. Aussi cette stipulation fut-elle formellement renouvelée par le traité définitif de paix, signé le dix février 1763. Il serait inutile de recommencer ici les

dissertations sans nombre faites sur la portée de cette stipulation. L'histoire constate, il est vrai, qu'à certaines époques difficiles des esprits étroits et préjugés ont voulut faire subir à cette concession si précieuse que l'Etat souverain avait faite aux catholiques de ce pays, des restrictions qui en auraient stérilisé les résultats ; mais le bon sens, la loyauté et la largeur de vues des hommes d'Etat anglais ont depuis longtemps fait justice de ces mesquines prétentions. Le traité de cession a donc garanti aux catholiques du Canada le libre exercice de leur religion, c'est-à-dire la liberté religieuse la plus complète, la plus large et la plus féconde."

Le quatorze décembre 1888, le juge Cimon, en rendant jugement dans la célèbre cause de Pierre Michaud et alias vs Joseph Levasseur, s'est exprimé comme suit sur la même question :

" Depuis que le Canada a été cédé à l'Angleterre on n'a adopté aucune loi dans le but de restreindre la liberté de l'Eglise ; au contraire toutes les lois civiles qui concernent l'Eglise sont une reconnaissance constante de cette liberté, et toujours données pour reconnaître et aider l'autorité ecclésiastique, ou, comme le dit le préambule de l'Ordonnance 2 Victoria, chapître 26, pour le repos et le bonheur des su-

jets catholiques de Sa Majesté en cette province. Et non seulement cette liberté est reconnue et admise, mais tout notre droit public, comme toutes les lois adoptées ici au sujet du temporel de l'Eglise, reconnaissent que l'Eglise est une institution ayant nécessairement dans son sein tous les éléments pour sa gouverne, et pouvant adopter toutes les règles requises pour la gouverne de ses fidèles."

Dans un mémoire sur le Statut de Québec, chapître 13, année 1888, intitulé : Acte relatif au règlement de la question des biens des Jésuites, le ministre de la justice de la puissance du Canada, commentant cette clause du traité de 1763, s'exprime également dans le même sens :

"La restriction, dit-il, contenue dans les termes " en tant qne le permettent les lois de la Grande-Bretagne," a été universellement interprétée comme voulant dire : " en autant que ces lois le permettent dans les colonies."

Il est important de remarquer que, dans ce mémoire, le ministre de la justice a parlé au nom du gouvernement fédéral, et que ce mémoire a été soumis au gouvernement impérial qui l'a approuvé.

Le ministre de la justice a émis la même opinion dans son remarquable discours prononcé

aux communes d'Ottawa, sur la question des biens des Jésuites. Dans cette dernière circonstance il parlait encore au nom du gouvernement d'Ottawa.

La question de l'interprétation du traité de 1763 cédant définitivement le Canada à l'Angleterre, au moins sur ce point capital, est donc maintenant parfaitement hors de discussion. En présence des autorités que nous venons de citer, et d'interprétations qui émanent incontestablement de la froide raison seule et non du sentiment, il est évident qu'on aurait gravement tort d'être en garde contre les conclusions qui découlent d'un principe consacré par notre jurisprudence, et sanctionné en outre par les représentants de l'autorité même qu'il lie. Ces conclusions nous ont déjà fait beaucoup de bien, sans nous faire aucun mal que nous sachious du moins ; les admettre et les soutenir est un devoir, et en bénéficier quand il y a lieu, est un droit.

L'abbé David Gosselin.

LES ROSES

(Pour le *Glaneur*)

Ce matin, en ouvrant ma fenêtre au soleil,
Parmis les frais lilas et les roses frileuses,
Marguerite, j'ai vu ton visage vermeil,
Avec de grands yeux doux, comme des scabieuses...

Tout parlait de bonheur dans cet heureux réveil
Du printemps qui chantait ses chansons amoureuses,
Et je restai longtemps pensif devant l'éveil
De la nature en joie et des roses heureuses...

Je sentis dans mon cœur s'épanouir l'amour,
Tandis que tu faisais ton choix dans mon parterre,
Allant de l'une à l'autre et laissant tour à tour

La rouge pour la jaune, — étrange jardinière —
Et devant ce tableau, Marguerite, j'ai dit :
La plus belle est encor celle qui la choisit !...

J. B. Chatrian

NOS HOMMES DE LETTRES

(Pour le GLANEUR)

Plus tard, alors que la nation canadienne-française sera établie sur des bases solides, alors que les vaillants représentants de la race latine en l'Amérique du nord, auront formé un grand peuple, qui sera sur ce continent ce que les Français sont à l'Europe, nos petits-enfants rediront avec orgueil les noms célèbres du Canada français.

En effet, cette nation encore jeune, pleine de l'enthousiasme de l'adolescence, aura-t-elle l'ingratitude d'oublier ses héros, ses orateurs, ses écrivains ?

Pourra-t-elle ne pas accorder un souvenir aux Jacques Cartier, aux Champlain, aux Laviolette, aux d'Iberville, aux Frontenac, aux Maisonneuve, aux Montcalm, aux Lévis ?

Ne prononcera-t-elle pas les noms des Panet, des Papineau, des Lafontaine, des Morin, des Taché, des Cartier, des Chapleau, des Laurier, des Mercier ?

Ne jettera-t-elle pas un coup d'œil sur les œuvres de littérateurs comme Crémazie, Garneau, Parent, Fréchette, Casgrain, Chauveau,

Sulte, Legendre, Marmette, Gérin-Lajoie, Buies, Routhier, Lusignan, David ?

Nous pouvons l'affirmer : la reconnaissance, son origine illustre, tout lui en fera un devoir et elle ne faillira pas.

Parmi les littérateurs, une des figures les plus originales lui paraîtra être celle de Benjamin Sulte. Nos descendants reconnaîtront en sa personnalité le travailleur infatigable, l'écrivain consciencieux, l'historien érudit, enfin le SELF MADE MAN qui, parti d'avec la plèbe, s'éleva graduellement et occupa une position enviée dans les lettres.

***

A l'âge de neuf ans, ses parents le mirent à l'école des Frères, et, après une année scolaire, il en fut retiré pour prendre de l'emploi.

Imaginez-vous ce bonhomme, grand comme ça, dont les études ont duré dix mois et qui se lance dans les affaires...

Lorsqu'aujourd'hui on considère le chemin parcouru, ça paraît un récit d'imagination ! Nature excessivement énergique que les obstacles affermissaient au lieu de la décourager, il se mit bravement à l'œuvre. Consacrant ses soirées à l'étude, il travailla, travailla, travailla,

reculant le but d'abord choisi, à mesure qu'il allait l'atteindre, persuadé que ce n'était pas audessus de ses forces. Puis il se lança dans l'arène, timidement d'abord, mais s'enhardissant de plus en plus. Tel l'oiselet essayant ses faibles ailes.

Dès ses premiers écrits en prose et surtout en poésie, il montra toutes les qualités qui le distinguent : naturel, facilité, élégance et verve.

En les lisant " on s'aperçoit que ses instincts ou ses études l'ont porté plus vers Béranger, Pierre Dupont et Désaugiers que vers Hugo, Lamartine ou Auguste Barbier."

Il s'assimila tellement ce genre que " Sulte tout jeune et encore inconnu, ayant envoyé une pièce de vers au *Journal de l'Instruction Publique*, lorsque M. Chauveau était surintendant de l'éducation, M. Chauveau et M. Lenoir, l'assistant rédacteur, hésitèrent à la publier ayant cru remarquer d'abord une forte ressemblance avec les poésies de Pierre Dupont."

Lors des fêtes du premier centenaire de la *Revue Canadienne* M. Chauveau fit une allusion délicate à cette anecdote :

" Centenaire déjà. Que suis-je donc moi-même ?
" Un jour, il m'en souvient, j'eus un plaisir ex-
[trême
" A voir vos premiers vers, à les faire imprimer.
" Ils étaient si bien faits que l'on dut exprimer
"Un doute injurieux ; de Dupont l'œuvre entière,
" De la première page à la page dernière,
" Avec soin compulsée avant l'imprimatur,
" Vous donna droit, scellant votre succès futur...

En 1870, alors que la France et l'Allemagne se déchiraient les entrailles, alors que l'Europe et l'Amérique retentissaient du bruit de ce combat de géants, parut, à Montréal, un tout petit volume de poésies, au titre si doux, si charmeur qu'un poète seul avait pu le trouver. Les *Laurentiennes*, bien qu'étant l'œuvre d'un jeune, renfermaient plus d'une pièce que nos meilleurs poètes n'auraient pas eu honte de signer.

Ces poésies " essentiellement canadiennes " respiraient à chaque page, à chaque strophe l'amour de la patrie.

Le prince de notre littérature, l'honorable M. Routhier, a résumé le livre de la manière suivante :

" Sulte chante le Canada et ses beautés, ses

droits et ses devoirs, ses douleurs et ses espérances. Il évoque le passé et célèbre toutes les gloires, il rappelle le présent et en traduit des leçons ; il s'élance vers l'avenir et flatte nos rêves d'or, c'est un hymne qui se répète, et dont les échos vont sur tous les sentiers réveiller le patriotisme endormi."

Lareau, dont les lettres canadiennes éprouvent si douloureusement la perte, a porté ce jugement :

" Il n'a ni la vigueur lyrique de Fréchette, ni la douceur ineffable de Lemay, ni même l'onction patriotique de Crémazie, mais en revanche, sa poésie est plus pétillante, sa phrase plus claire et plus égale, son esprit plus franchement gaulois. L'ode sera toujours son domaine favori ; la chanson, la meilleure expression de son talent ; l'idylle, le plus beau bouquet de son jardin littéraire ; sa muse aime à voltiger de fleur en fleur, elle butine en folâtrant, elle se déplaîrait à revêtir les longues envergures qui conviennent aux grands genres, à l'épopée ou à la tragédie."

Au nombre de ses meilleures pièces, je place en premier lieu le " Tombeau du marin ". Il y a là une certaine grandeur farouche, une tristesse résignée qui empoignent l'âme et font battre le cœur. Lisez :

"Au bord des flots grondants, sur la rive déserte,
"S'élève, solitaire, une modeste croix
"Que les sombres rochers et la nature inerte
"Environnent d'un deuil fier et calme à la fois.

"Un jour, un voyageur descendit sur la plage
"Et dirigea, pensif, ses pas vers les hauteurs,
"Le guide lui montra sous un rosier sauvage
"Ce tombeau dont l'aspect fit déborder ses pleurs.

"Quand il redescendit le sentier de la grève
"Un vide immense au cœur lui reparla de Dieu;
"A son abattement aussitôt faisant trève,
"Il vainquit sa douleur par un dernier adieu.

"Adieu, j'ai terminé mon saint pèlerinage,
"Je suis venu de loin vénérer ce tombeau.
"Ce fut le rêve aimé qui berça mon jeune âge,
"J'emporte un souvenir à jamais cher et beau.

"Adieu, protège-moi des malheurs de la vie,
"Mon père, j'ai besoin de m'appuyer sur toi;
"Conduis mon pas errant, garde qu'il ne dévie
"Du chemin de l'honneur, du guidon de la foi.

"J'aborderai par là, sans remords, sans alarmes,
"La carrière où le ciel me voudra maintenir.
"Il est un doux secret qui sèche bien des larmes:
"C'est prier, travailler, se soumettre et bénir.

Immédiatement après ce morceau, qui, j'en suis persuadé, vous a ému comme moi, écoutez ce dialogue, gentil comme une chanson de fauvette :

LA BELLE MEUNIERE.

" — Par les chemins, qui donc, ma belle,
" Vous attire, si bon matin ?...
" Et, rougissant, la jouvencelle
" Dit : — Seigneur, je vais au moulin.

" — Le cristal bleu de la rivière,
" A bien moins de limpidité
" Que ton joyeux regard, ma chère.
" — Monseigneur est plein de bonté.

" — Quel frais minois, quel port de reine !
" Approche, enfant, vrai, tu me plais.
" A tant de grâce souveraine
" Il faut pour logis un palais ;

" Monte en croupe et sois ma maîtresse,
" Viens je suis chevalier-baron...
" Mais pourquoi cet air de tristesse
" Et cet incarnat sur ton front ?

" Ne fuyez pas, mademoiselle,
" Vous aurez mon titre et mon cœur :
" Je vous conduis à la chapelle.
" — Merci, c'est beaucoup trop d'honneur.

" — Qui donc êtes-vous, ma charmante,
" Pour refuser un chevalier ?
" Quelque dame riche et puissante ?
" — Je suis la fille du meunier.

" — Quoi ! du meunier, Dieu me pardonne,
" J'en suis marri pour ton bonheur ;
" Je ne puis t'épouser, ma bonne...
" — Qui vous a demandé, seigneur ?

Il y a bien encore " La Patineuse " qu'il faudrait citer, mais l'espace dont je dispose est trop restreint. Dans les *Chants Nouveaux*, publiés en 1880, l'auteur a continué ce premier volume.

***

Non content de courtiser la muse Polymnie il voulut déposer ses hommages aux pieds de Clio.

Celle-ci possédait, sans doute, plus d'attraits à ses yeux, car il lui est resté fidèle.

Son premier ouvrage dans ce genre fut : *L'Histoire de la ville des Trois-Rivières et ses environs.*

Il en commença la publication la même année que les *Laurentiennes*. Une seule livraison vit le jour. Ses concitoyens ne répondirent

pas à l'appel de ses éditeurs. Comme tous ses travaux historiques cette histore regorgeait de détails. C'est du reste la méthode qu'il a toujours suivie. Il ne prend pas les vues d'ensemble, il ne fait pas de synthèse, il dissèque, il analyse. Pas le moindre fait ne lui échappe.

" Un rien est quelques fois la clef
D'un fait, d'un acte révélé
Par l'étude et la patience. "

Chants Nouveaux.

C'est un procédé qui demande énormément de travail, mais qui ne peut plaire qu'aux érudits. Aussi, les histoires de Sulte sont des mines où les écrivains futurs puiseront à pleines mains. Cependant, pour le moment, elles ne sont pas appréciées par le plus grand nombre. Ce plus grand nombre, que certains critiques veulent faire croire un critérium de vérité, n'est pas infaillible.

En effet, il reste toujours à savoir, dit Paul Bourget, si la pluralité des suffrages représente autre chose que la pluralité des ignorances ?

Il a d'ailleurs défini lùi-même, sa manière : " L'histoire d'un peuple ou d'un pays, c'est comme l'histoire d'un individu : vers tel temps, il faisait telle chose. Et c'est tout ce qu'il importe de savoir."

C'est bien tranché. Il n'est pas un romancier historique, c'est-à-dire qu'il ne nous place pas, au moyen de conventions, dans un lieu vrai où se passent des actions fausses. Il n'appartient pas non plus à la classe d'écrivains qui s'emploient à extraire la philosophie de l'histoire, à guider nos jugements sur les hommes et sur les choses. Non, de ces deux genres, il conclut avec Macaulay, que l'un peut se comparer à une carte de géographie, l'autre à un paysage.

Sulte prend un moyen terme. Il raconte les faits, tous les faits, et explique, comme dans une causerie, ce qu'il en pense dans son franc parler, sans restriction. Si cela lui attire des haines, il s'en moque, les faits sont là.

Sont ainsi : *Chroniques Trifluviennes*, continuation de l'ouvrage précédent ; *L'Histoire de Saint François du Lac ; Notes sur les premiers voyages aux Territoires du Nord-Ouest* et son immense travail : *L'Histoire des Canadiens-Français*, etc., etc.

Puis, des articles, une masse, sur tel point, sur tel nom, sur telle date, sur telle famille. Et alors, il vous dira : " Je n'écris pas de l'histoire, je publie des notes. "



Le troisième genre dans lequel Sulte s'est fait connaître à nous, c'est la bluette et la nouvelle.

Esprit excessivement observateur, spirituel pardessus tout, sarcastique, railleur même, saisissant de suite le ridicule dans toutes choses, il ne pouvait manquer de réussir : Aussi ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature* (1876), son *Canada en Europe* et ses *Pages d'Histoire du Canada* renferment de véritables perles sous ce rapport.

Un style bref, incisif, prime-sautier, avec une pointe d'originalité, des paradoxes, des croquis de mœurs, des conclusions renversantes.

Ici il s'écriera : " Mon crayon monte en croupe et galope avec moi " ; là : " Les récits de vrais revenants qui vous donnent la chair de poule à gros grain, c'est cela qui captive l'attention. " Ailleurs : " On ne peut rajeunir impunément que les jolies femmes." Il ne dédaigne pas les jeux de mots :" Les Irlandais ont sur nous le double avantage d'être tous centenaires et de ne le prouver jamais. Ils pratiquent cela d'instinct. Lorsqu'un Irlandais parle de son grand âge on sait... *à quoi s'en tenaire.*"

Le *Canada en Europe* est à citer tout au long. Le franc rire ne vous quitte pas durant cette lecture.

Sa conclusion est celle-ci : Il arrive, çà et là, que l'on nous " découvre " encore, et que l'on s'en vante.

***

Sulte est le plus fécond de nos écrivains. Sa faculté de production étonne les profanes, mais pour lui ce n'est pas extraordinaire. Un jour, Louis H. Taché lui demandait comment il avait pu produire tout ce qu'il avait livré au public? La réponse ne se fit pas attendre " Dix-huit cents pages en vingt-deux ans, c'est moins de deux pages par semaine. Deux pages à écrire, cela se fait en une petite soirée. Le secret consiste à ne pas lâcher prise."

Alfred Garneau, le fils de notre historien national, a rendu cette idée d'une manière charmante dans l'acrostiche suivant :

" Si nous te demandions : " Où prends-tu pour écrire
" Une très longue histoire et tant de vers charmants
" Les longs loisirs qu'il faut à qui cherche à bien dire ?
" Tu rirais aux éclats.... Ton secret pour produire,
" Est de mettre à profit tous les petits moments ?

Voilà l'homme.

E. Z. Massicotte.

ALFRED HAWKINS

(Pour le *Glaneur*)

En causant,tout récemment,avec mon savant ami et collègue de la société royale, l'abbé H. R. Casgrain, sur nos champs de bataille, qu'il vient de décrire avec tant de charmes, j'eus l'occasion de lui signaler un livre, publié ici, il y a près de soixante ans, précieux par ses renseignements sur cette intéressante matière : *HawKins' picture of Quebec.*

— Avez-vous connu l'auteur, me demanda l'abbé ?

— Oui, lui repliquai-je, bien qu'il soit trépassé depuis plusieurs décades. Non seulement j'ai connu M. HawKins dont le fils Alfred est actuellement employé à la douane de cette ville, mais un homme digne de foi, feu l'honorable juge Henry Black, vers 1865, m'a raconté de fil en aiguille l'origine de cet excellent ouvrage dont il avait bien connu tous les collaborateurs.

— Vous devriez, ajouta l'abbé, consigner par écrit vos souvenirs avant qu'il soit trop tard ; et voilà !

Alfred HawKins, né à Bridport, Angleterre, avant d'être *shipping master* du port de Québec, avait été marchand de vin. Il aimait les

lettres, surtout l'histoire. Il s'éprit tout-à-coup des annales canadiennes au point de devenir un ardent collectionneur de plans, de cartes, de manuscrits, de mémoires se rattachant à à l'histoire du Canada, qu'il achetait chez les antiquaires et les libraires anglais de Londres et d'ailleurs.

Si j'ai bonne souvenance ce fut l'érudit et éloquent Andrew Stuart (1), M. P. P., le père de feu le juge en chef Andrew Stuart, un des protecteurs du juge Black (2), qui engagea M. HawKins, dont il était le commensal, à entreprendre ce charmant volume pour remplacer les *Quebec guides*, incomplets, publiés en 1829 et 1831 par le lettré colonel, plus tard général Cockburn et par le ministre Brown. Ces *Quebec guides* étaient ornés de gravures sur acier, gravées par un artiste en renom, Wm. Smillie.

En 1834, on ne trouvait pas des hommes de lettres à toutes les portes à Québec ; les annales canadiennes y comptaient pourtant quelques sectateurs ardents : George Barthélemie Faribault, le docteur John Charlton Fisher (3),

---

(1) Andrew Stuart mourut à Québec en 1840.

(2) Son ami s'éteignait aussi à Québec en 1873.

(3) Le docteur Charlton Fisher, père de madame Ed. Burstall, décéda en 1849.

ex-rédacteur du célèbre journal le *Allison*, de New-York, que lord Dalhousie, gouverneur en chef, importait, en 1823, pour batailler en sa faveur contre la *Gazette de Québec*, Adam Thom, plus tard juge, littérateur élégant, le lieutenant Baddeley, plus tard général, du Génie royal, le capitaine Bayfield, hydrographe distingué, Amable Berthelot d'Artigny, antiquaire et puriste (il publia une grammaire), le vénérable et savant abbé Jérôme Demers, du séminaire de Québec.

M. HawKins, lié de goûts et d'amitié avec ces esprits d'élite, s'aboucha avec un libraire bien connu, l'honorable John Neilson (1), M. P. P., que, plus tard, on désigna comme le Nestor de notre presse.

M. Stuart, aidé probablement de M. Faribault, s'engagea à fournir les recherches historiques, le docteur Fisher se chargea de leur prêter cet atticisme de forme que chacun y admire, le juge Thom prépara sa brillante introduction ou prospectus, le lieutenant Baddeley écrivit le chapître sur la géologie de Québec et des environs.

Pour une raison ou pour une autre, l'œuvre de M. HawKins, au début et longtemps après, ne fut pas appréciée à sa valeur, excepté de

(1) Mort en 1848.

quelques connaisseurs. Je me rappelle encore l'éloge que m'en fit le regretté abbé Ferland. J'oubliais de dire que ce fut M. A. R. Russell, arpenteur, qui dessina les portes de la ville et le vieux château Saint-Louis, qui brûla la même année. Les dessins furent lithographiés par E. Sproule.

M. HawKins (1) enrégistra son droit d'auteur à Québec et plus tard à New-York.

D'année en année, le livre de HawKins acquiert de la valeur auprès des bibliophiles : il se vend de $10 à $20. Il n'y a pas bien longtemps un exemplaire élégamment relié s'est vendu $30.

En 1841, M. HawKins se rendait à Londres et y faisait exécuter un superbe plan (4 x 3 pieds) des opérations navales en face de Québec, pendant l'été du grand siège de 1759. Cette toile, ornée de dessins bien exécutés de l'ascension des Highlanders au Foulon, le treize septembre 1759, d'une vue de la mort de Wolfe par West et d'autres incidents du siège, est très utile et très appréciée.

C'est une reproduction du plan des opérations navales de Wolfe et de Saunders, publié à Londres, en 1760, dans le volume in-quarto de

(1) M. HawKins mourut du choléra, le trente juin 1854.

Thos Giffery, hydrographe du prince de Galles, et dédié au premier ministre, l'honorable William Pitt.

J. M. LEMOINE.

AUX JEUNES FILLES

(Pour le GLANEUR)

Voici le printemps, la saison des roses ;
Plus de rameaux nus, de gazons jaunis ;
Plus de froids matins ni de soirs moroses ;
Voici le printemps et ses jours bénis !

Voici le printemps : aux fleurs demi-closes
La brise qui vient des bois rajeunis
Murmure tout bas de divines choses :
Voici le printemps, la saison des nids.

Enfants, tout cela chez vous se révèle ;
Chez vous, rayonnant de fraîcheur nouvelle,
La coupe de joie offre sa liqueur.

Pour vous nul besoin que le temps renaisse ;
Vous avez la vierge et sainte jeunesse :
C'est votre printemps, la saison du cœur.

LOUIS FRÉCHETTE

MÉRISETTE

(Pour le *Glaneur*)

I

— Contez-moi donc cela, père Muller, dis-je au vieux meunier, tandis que nous prenions le frais, sur le banc de pierre, devant le moulin.

— Puisque vous le voulez, me répondit-il, de sa petite voix cassée, voilà... Ecoutez bien...

Et rien qu'au clignotement de ses yeux, je compris que l'histoire serait intéressante : c'était sa manière à lui d'annoncer de l'extraordinaire.

Un brave homme que ce père Muller, le meunier d'Hugolsheim, en Alsace. Voilà déjà dix ans qu'il repose sous le gazon de la colline et rien que d'y songer, j'en suis encore tout mélancolique ; c'est ma jeunesse entière que je revois dans ce souvenir.

Et pour un beau moulin que le sien c'en était un.

Je n'ai jamais rien vu de plus riant que cette pittoresque construction, sur le bord de la route, la porte s'ouvrant au milieu, et derrière, parmi les hautes herbes et la mousse des vieux murs, la grande roue moussue qui tourne len-

tement, sous le poids de l'eau, toute frangée d'écume. Jour et nuit elle jetait dans e silence du village son tic-tac monotone, car le père Muller avait des pratiques, plus qu'il n'en aurait voulu et il ne dormait guère, je vous assure, pour satisfaire tout le monde. C'était parfois une caravane ininterrompue de paysans, qui se disputaient pour entrer les premiers, leur sac de blé sur le dos.

Or donc, voici ce qu'il me conta, par ce beau soir de septembre, il y a bien longtemps, oh! oui, bien longtemps, tandis que le soleil se couchait, là-bas, sur la côte de Mittelbronn et que des jeunes filles " rondiaient," sur la place du village, en chantant la vieille complainte patoise, si naïve et si douce :

" J'ai rencontré Rosette ma bien-aimée ; — Elle est aussi vermeille que la rose en été. — Elle se tient aussi droite que les joncs dans les prés. — Joli cœur, que je t'aime, jamais je ne t'oublierai."

Les échos du Sonnenberg répétaient à l'infini cet air d'autrefois ; nous buvions du vin blanc d'Alsace, couleur d'or, qui vous délie si singulièrement la langue et vous met des rayons de soleil dans la tête...

C'est l'histoire de Mérisette, la petite bohémienne, et ce récit si simple et si touchant, le

voici, tel qu'il m'est toujours resté devant les yeux, dans le beau cadre de cette superbe soirée d'automne...

II.

— J'avais dix-huit ans, monsieur, commença alors le père Muller et parmi les clients de notre moulin, qui arrivaient chaque samedi, le petit sac de blé sur le dos, il y avait Mérisette, la fille des Bohémiens, de ces pauvres rebouteurs, qui habitaient, là-haut, une cabane sous les roches.

Cette enfant de quinze à seize ans, noire comme une cerise bien mûre, le nez large, les dents blanches, avec de grands anneaux de cuivre dans les oreilles et toujours un bon sourire tout franc sur les lèvres, — pour moi du moins — était ce que j'avais vu de plus frais et de plus joli de ma vie.

Les Bohémiens, étant d'une autre religion que nous, ne descendaient pas à la messe et je n'avais donc l'occasion de voir Mérisette que le jour où elle venait au moulin. Comme j'attendais le samedi avec impatience ! mais que ce quart d'heure, passé avec elle, rachetait bien des longs jours où l'on ne se voyait pas et quel doux sourire lui montait tout-à-coup aux lèvres, lorsque je l'aidais à décharger son petit

sac de blé, qu'elle ne voulait jamais confier à un autre que moi.

— Que c'est donc lourd ce sac là, Mérisette, pour vos petites épaules, lui répétai-je chaque semaine ! Est-ce que ces grands paresseux de Kasper ou d'Andrès ne pourraient pas vous porter ça jusqu'ici, au lieu de dormir au soleil, comme des lézards ?

—C'est vrai, Hans, faisait-elle alors, mais nous n'avons par peur des lourdes charges, nous autres, ça nous connait... Merci bien pour le coup d'épaules.

Et elle me souriait de ses belles dents blanches, et je sentais comme un baume bienfaisant se répandre sur mon cœur.

Comme elle paraissait heureuse dans mon vieux moulin ! Nous parcourions ensemble la chambre des meules, avec leurs engrenages et leurs courroies de cuir roux et je me souviens que le bruit des chaînes, grinçant sur les poulies, lui faisait une grande peur. La fine poussière de farine, qui voltigeait partout dans l'air, poudrait ses cheveux noirs, comme les marquises des anciens portraits, et nous riions...

—Regarde donc, Mérisette, lui disais-je, voilà mon moulin qui a mis de petites mouches blanches dans tes cheveux...

Puis elle reprenait le sac de la semaine pas-

sée, dont la grande meule avait fait de la belle farine, qui sentait bon.

— Oh ! qu'il pèse lourd, Hans, disait-elle, chaque samedi ! Je crois bien que vous avez compté la grosse mesure, n'est-ce pas ?...

— Mais non, Mérisette, mais non, je t'assure.

Et ses grands yeux incrédules m'interrogeaient, se doutant bien de quelque chose et je me disais, en la voyant repartir, si vaillante et si frêle :

— Brave petite femme, va, malgré sa peau noire et ses dents blanches... Celui qui t'aura sera bien heureux.

Et je restais cloué sur place, tout rêveur, jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la côte, dans les bruyères...

III.

Ici le père Muller s'arrêtait un peu pour respirer et nous buvions un bon coup de vin.

Alors, après un silence, il reprenait, les yeux obstinément fixés, de l'autre côté de la route, sur des pans de murs, que des herbes sauvages avaient envahis et d'où s'élevait, dans un grand merisier d'Alsace, qui y avait grandi, le chant joyeux d'une bergeronnette, ce petit oiseau de nos montagnes...

— Ecoutez donc comme il s'en donne, s'é-

criait le père Muller, en montrant les ruines du bout de la canne... J'ai pensé que c'était son âme, ce petit oiseau-là, l'âme de Mérisette, — car elle est morte la pauvre enfant, — qui s'en vient, chaque soir, sur le merisier de leur jardin, me consoler de ses chansons joyeuses...

Et voilà ce qui reste du moulin, du beau moulin qu'il avait fait construire pour elle, lorsqu'il l'épousa... c'était un jeune homme de la ville, le fils du riche meunier Reinhart, qui était tombé un jour éperdument amoureux de Mérisette, en valsant avec elle, à la fête de Hunawihr... Il lui promit sans doute des servantes, de belles toilettes, une voiture peut-être, comme les grandes dames de la ville, car le pauvre Hans fut bien vite délaissé, lui qui n'avait que son cœur, son vieux moulin et sa grosse casquette de loutre à lui offrir.

Ils se marièrent et après un voyage à Paris, qui dura quinze jours,—pensez-donc,—ils s'installèrent dans le moulin, là, en face du nôtre. On rapportait de là-bas les derniers perfectionnements du métier : des mécaniques impossibles, qui vous font de la farine, à moitié prix, en un rien de temps et le vieux moulin d'Hugolsheim vit les clients le déserter peu à peu... Ils prenaient le chemin de l'autre, du joli moulin en briques, où l'on entendait les meules tourner

avec des grincements et des bruits de machines qui vous faisaient trembler.

Mme Reinhart eut des servantes, et des femmes de chambre pour l'habiller ; ses toilettes arrivèrent en droite ligne de Paris et même, au bout d'un an, on parla d'une voiture, d'une belle voiture, qui s'en vint, un beau matin ; mais voyez donc comme l'argent et le luxe sont peu de chose : six mois après, des spéculations hasardées et l'effondrement d'une importante maison de Strasbourg, dont le gérant avait pris la fuite, ruinaient de fond en comble Reinhart, qui disparut, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu. Et quant à sa femme, à ma bonne petite Mérisette d'autrefois, tout ce bouleversement la brisa et elle s'éteignit, peu après, subitement.

IV

Et voilà ce que le père Muller me conta, par ce beau soir d'automne, et je crois bien, si ma mémoire n'est pas trop en déroute, que des larmes lui perlaient au coin de l'œil, lorsque, la nuit étant tout à fait descendue et les chœurs des jeunes filles ayant cessé, il dit, remplissant une dernière fois les verres :

— Et maintenant, si nous allions nous coucher ?...

J. B. Chatrian.

UN CRITIQUE LITTÉRAIRE AU CANNDA

(Pour le GLANEUR)

I

Le Canada, quoique jeune, possède déjà une littérature que l'on peut dire personnelle, et qui figure avec avantage à côté des œuvres, pourtant remarquables, des écrivains français.

Les éloges qui viennent d'outremer montrent clairement que bon nombre de nos auteurs ont donné des ouvrages que nos cousins de France seraient fiers de publier ; et maintenant, la Patrie désignant avec orgueil certains de ses fils à l'admiration de l'Univers émerveillé, peut dire à bon droit : “ Voilà mes bijoux ! ”

Je crois donc avec plaisir que nous pouvons désigner notre littérature sous l'appellation quelque peu nouvelle de *littérature canadienne*.

Loin de moi toute flatterie basse et malsaine, dont les suites sont si funestes, lorsque ceux qui en sont l'objet ont le malheur de s'y laisser surprendre. Horace prétend que c'est la marque d'une mauvaise amitié, et je ne veux pas être ce fâcheux ami pour mes compatriotes !

Reconnaissons-le sans honte, afin de nous corriger : la plupart de nos écrivains ne sont

pas sans défaut, malgré leur bonne volonté, leur application au travail. Il leur manque du ton et de la vivacité ; ils ne sont pas exempts de recherche. Le but auquel ils aspirent est élevé, la fin qu'ils se proposent, sublime ; les obstacles sont sans nombre. Il s'agit de conserver intacte la belle langue de nos aïeux, au milieu d'une société trop cosmopolite pour qu'elle n'en ressente pas des effets qui la mettent en danger.

Chaque siècle porte aussi un caractère particulier, et les débuts de toute entreprise, de toute œuvre sont toujours humbles et modestes. Or nous sommes au début ; nous ne faisons qu'entrer dans la vie littéraire. C'est à peine si le Canada avait—il y a cent ans—un journal, un *organe*... ; l'imprimerie était encore peu connue : on transcrivait même les livres à la main, s'il faut en juger par cet amant qui copia l'office d'un des jours de la semaine sainte et en fit cadeau à la bien-aimée de son cœur, et ce fut peine perdue !

L'élan est aujourd'hui donné, un élan fort et vigoureux ; le pas est emboîté, que tous soient fidèles à la discipline !

De splendides tableaux, de superbes monuments sont en préparation, et des talents

brillants se dessinent çà et là. A l'œuvre, on connait déjà l'ouvrier : on apprécie même favorablement la dextérité et la souplesse de sa main, la grandeur et la fertilité de son génie.

La tâche est grandiose et digne d'envie : il ne manque pas de pinceaux ni d'outils, de pastels ni de ciseaux. Nos hommes de lettres possèdent en général l'esprit d'imitation et s'essaient dans tous les genres : poésie, histoire, théâtre, éloquence, apologétique, esthétique, etc, etc. Les aînés feront bientôt place aux *jeunes* qui s'avancent pleins d'ardeur, d'enthousiasme et de *feu sacré*.

Il importe de poursuivre et de parachever l'œuvre déjà si bien commencée, de lui appliquer une sûre impulsion vers la perfection, et de lui assurer ce cachet de grandeur et de solidité, de force et d'éclat qui la rende digne de l'admiration des siècles.

Que faut-il faire pour cela ? A quelles sources rafraîchissantes notre littérature doit-elle s'abreuver, afin qu'elle prospère et grandisse ? Dans les luttes de la vie, quels combats lui faut-il tenir ? Entre les deux camps qui occupent la terre, quel sera son rôle d'action ? Quels moyens et quelles règles doit-elle prendre et suivre pour que notre langue soit claire, douce,

majestueuse, précise, juste, féconde et heureuse ?

Ce sera notre propre ouvrage, et nous devons y aller sérieusement de l'avant, travailler chaque jour à agrandir le cercle de nos connaissances dans le domaine scientifique et dans le vaste champ des lettres, et nous livrer ardemment à des études fortes et sérieuses, favorables au bien général et à la loi de Dieu. Nous aurons là, lecteurs, un excellent moyen d'exercer notre talent.

II

Les lettres canadiennes seront d'autant plus florissantes que nous aurons appris à meilleure école la formation du goût.

La France contemporaine compte une infinité d'écoles : les unes, célèbres et de premier ordre ; les autres, médiocres et sans nom.

Pessimistes, psychologues, symbolistes, instrumentistes-évolutionnistes, décadents, réalistes ou naturalistes, etc., doivent être rangés dans la seconde catégorie. Ils livrent au public une marchandise avariée, car ils ont une idée fausse du goût et du bon ton littéraires. Le dix-neuvième siècle, commencé sous les auspices de la Révolution, devait voir les novateurs du style, comme les réformateurs de l'ordre social.

Citons quelques exemples, afin d'être en

garde contre les mauvais auteurs français.

Saviez-vous que la pluie est une artiste qui pût faire danser *de joie* ou servir à battre le rappel ? Ecoutez :

> " La pluie aux *doigts verts*
> Joue sur la peau des feuilles mortes
> Son *joyeux* air de tambourin. "

Vous l'apprenez de Jean Richepin, l'un des *purs* du siècle, dans *Miarka ou la fille à l'Ourse* ; c'est un livre assez curieux ; ne le laissez pas dans n'importe quelles mains !

Ouvrons maintenant cet opuscule délaissé, perdu parmi tant d'autres infiniment supérieurs, le *Vœu de vivre* par René Ghil.

—Le chef de l'école des décadents ?

—Il est reconnu comme tel, mais ce titre ne lui plaît guère.

—Un symboliste, alors ?

—*Pas précisément*..., dirait Ernest Hello.

—Ah !... voilà qui est grave !... Je ne croyais pas...

—M. René Ghil est simplement un *évolutionniste-instrumentiste !*

—???

Consultez-le sur le printemps et ses bienfaisants effets sur les poètes, il écrit :

"Ce qu'il me dit ?" Voulez-vous me permettre simplement cet extrait d'un des poèmes du Livre IV de mon œuvre (*Le Vœu de Vivre*) :

......Torrentiel,
Roule le mot, l'œuvre de la nature énorme :
Et les astres elliptiques, muant leur forme
Ignée, et l'Astre grand sous les appels de qui
Quand de la nuit d'hiver en strideur il a lui,
Tressaille la vive entraille de tout,
......(Astre !
Tout te le doit, qui nourris de vie, ô Toi ! le
Prosternement lent et redressé hélant...)
Et les
Granits, et les humus portant haut et mêlés
Les amours des forêts et les animaux vagues
Et des ruts, les mers d'équipollentes vagues :
Chantent !..."

La chose est claire, l'école des décadents n'est pas recommandable : ne la fréquentez point. Voyez à l'horizon, là-bas, un groupe d'hommes qui causent et s'amusent. Je les entends :

Holà ! ho ! puisque c'est la fête de la Mièvre que tant j'aime
Préparez donc les gemmes
Et l'Ambre coscoté
Et aussi le bonnet tuyauté, [crême.
Et aussi—pourquoi pas ?—les petits pois d'au chocolat

Vers les pays moirés, où marcessent les ibis
Viens-nous-en te chercher des alibis
O chère dont les yeux où je lis plaisants chapitres
Sont si grands, ah ! si grands,
Et d'un vert tant flagrant
Que l'on dirait plutôt de petites huîtres. "

N'est-ce pas qu'elle est bonne, même fameuse, celle-là ? Je vous la donne comme un spécimen de la *littérature symbolique.* L'un des chefs de l'école révèle au monde ces yeux qui ressemblent à de petites huîtres (et les yeux taillés en amende, qu'en faites-vous donc ?...); tous les disciples d'applaudir ! Amusez-vous, braves gens ! Votre naïveté est charmante, et votre bêtise, inouïe ! Nous vous disons, sans plus tarder, *Adieu pour la vie ! !*

Il y a cependant des hommes célèbres parmi les écrivains français du siècle ; ils ont à la vérité un bagage immense de qualités et de défauts. Les deux articles : *Argent et Littérature* et les *Trois Poètes* (Lamartine, de Musset, Victor Hugo) écrits par le R. V. Delaporte, S. J., et publiés dans les *Etudes Religieuses* (1),

(1) Les *Etudes Religieuses,* publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus, sont éditées par la maison Retaux & Fils, 82 rue Bonaparte, Paris. On s'abonne en Canada chez Cadieux & Derome, ou Beauchemin & Fils, Montréal. Prix : Union postale, 23 francs.

vous en instruiront suffisamment. C'est à lire et à méditer.

Il me tarde de vous entretenir, hélas ! bien faiblement et comme en passant, de l'illustre école catholique française, dont Louis Veuillot est resté la personnification la plus accomplie.

Elle soutient glorieusement, avec une vigueur de style et une adresse parfaites, une lutte acharnée contre les sectaires, les impies, les rationalistes, les libres-penseurs, les *forts*... ; elle met à néant leurs fallacieuses démonstrations, leurs supercheries, leurs vaines tromperies. Elle répond vivement aux attaques dirigées contre l'honneur de la France, la gloire de Dieu et la liberté du chef suprême de son Eglise ; elle pare les coups que l'on veut porter à tout ce qu'il y a de sacré et d'auguste, à toute autorité ; ferme sur la défense, elle démasque partout l'imposture, flagelle le vice et l'erreur, et reste toujours debout, comme une vigilante sentinelle, qu'elle est. Rien ne passe inaperçu à son attention, et, quoique faible, elle chiffre ses victoires par le nombre de ses combats.

Elle mérite tout notre respect; toute notre estime et tout notre attachement.

III

Au Canada, des hommes chrétiens ont entre-

pris de marcher sur ses traces. Ils veulent, par leurs écrits et leurs actions, assurer un heureux avenir à notre chère patrie, et la la rendre forte et grande en la plaçant sous l'égide protectrice de la religion du Christ. Ils travaillent au triomphe des principes solides et pleins de fruits contenus dans les Evangiles.

M. le juge Routhier est, à mon avis, l'un des plus remarquables des écrivains canadiens. Foncièrement chrétien et catholique, ses écrits sont tous conçus au point de vue religieux, philosophique et moral ; orateur et écrivain, sous ce rapport la Providence l'a bien doué, et son éloge n'est plus à faire. Il a de plus le précieux avantage d'être un bon critique littéraire : la publication des *Grands Drames* et des *Causeries du Dimanche* l'élève pour ainsi dire au premier rang parmi les hommes de lettres du pays.

Il est ennemi du clinquant et du faste ; sa phrase est sobre, vive, châtiée et pleine de sens ; après avoir choisi son sujet, il l'étudie, le scrute, le tourne et l'examine encore, toujours au point de vue philosophique, moral et religieux ; il aborde, sans arrogance comme sans crainte, toutes les questions vitales qui intéressent

l'existence du peuple canadien ; chez lui, le patriotisme et la religion sont deux vertus qui vont ensemble et se donnent la main.

Je résume en un mot, M. Routhier est *biblique !* Pour lui, la nation canadienne est le peuple de Dieu, sa mission est providentielle ; sa prospérité correspond à sa fidélité aux lois divines. Je ne puis me défendre d'une expression indéfinissable de contentement et de satisfaction, quand je le vois aux pieds du Mont Sinaï, nous montrant là le véritable et fécond foyer de la science qu'il faut répandre sur le monde. Son âme est tout émue des pompes et des cérémonies que déploie Jéhovah en communiquant sa loi aux hommes ; et, nouveau Moïse, il cherche à graver profondément dans notre conduite les enseignements qu'un Dieu a incrustés sur la pierre !

Mais ne voyons pas l'homme seulement avec ses talents, son génie, l'admirant dans ses succès sans nous soucier guère de la tâche qui nous incombe. Marcher hardîment à la gloire, à l'ombre du même drapeau ; surtout servir, de nos cœurs et de nos esprits la vérité qui nous dicte secrètement ce sentiment si puissant : *Potius mori quam fœdari !* Plutôt mourir que de prévariquer, oui, tel est notre devoir !

Je ne conseille pas à mes amis, les jeunes littérateurs, de se hasarder seuls à gravir les défilés du Parnasse ; ils ont besoin d'être guidés, soutenus, encouragés, éclairés. Pour cette raison encore, je dis que M. le juge Routhier est un modèle.

Ses ouvrages contiennent de sages leçons, des préceptes féconds. Leur lecture fait naître en nous un vif désir et un goût prononcé de l'étude, et nous découvre d'ingénieux moyens pour y parvenir. Les *Grands Drames*, par exemple, contiennent une juste appréciation des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, qui nous apparaissent d'un côté, avec de nombreuses qualités et un mérite incontestable, de l'autre, avec des défauts qu'il ne faut pas méconnaître. Les autres volumes—surtout les *Causeries*, publiées en 1871—respirent le patriotisme le plus pur et nous montrent dignement les besoins, les intérêts et les aspirations du Canada, si bien chanté par Cartier et Crémazie, Gérin-Lajoie ou Fréchette, Chapman, Gingras et Lorrain, Sulte, LeMay et Legendre !

De nos jours, le vent est aux idées *modernes* ou neuves, au *progrès* ; la science envahit tout la raison veut supprimer la foi, parce qu'elle

prétend découvrir de nouveaux horizons. Soyons prêts ! A nous, l'avenir avec ses espérances et ses incertitudes ! Forts de nous-mêmes, confiants dans notre cause, conduits par une main amie et habile,

La flamme au cœur, le rire aux yeux,
Dans les revers ou la victoire,

redoublons d'audace dans la défense et l'affirmation de la Vérité !

H. M.

RENOUVEAU

(Pour le GLANEUR)

Les timides boutons s'ouvrent au ciel d'azur,
La feuille reverdit, ornant le paysage ;
La brise se fait douce, et léger le nuage,
Et l'oiseau du soleil prend son vol dans l'air pur ;

L'insecte ouvre son aile et fuit le gîte obscur
Où la neige et le vent le tenaient dans l'orage ;
Tout s'anime et sourit, tout voltige et tout nage
Et sous le lierre ombreux disparaît le vieux mur.

Mais tout ne renait point, car dans le cimetière
La mort soulève encor l'éternelle poussière,
Et ceux que nous pleurons sont toujours au tombeau.

Espérons, car des voix m'ont parlé de l'aurore.
Ici, tout refleurit pour se flétrir encore,
Mais, un jour, brillera l'Eternel Renouveau !

JOSEPH GAGNON.

CHANT À MA MÈRE. (*)

Je suis parti pour un lointain rivage,
J'ai délaissé le foyer paternel;
De toute joie est mon âme en veuvage :
Je suis privé de l'amour maternel.
Ne cueillez plus ni le lis, ni la rose;
En vain, pour moi, vous tresseriez des fleurs,
Mon cœur est froid, mon front devient morose :
Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !...

Je pleure, hélas ! sur la rive étrangère,
Comme l'esclave à des maîtres soumis;
Je n'entends plus la voix qui m'est si chère,
Le bruit des pas, ni le chant des amis.
Et bien souvent mon pauvre cœur succombe ;
Mais l'Espoir dit : Attends des jours meilleurs....
Quand, désolé, j'incline vers la tombe,
Mère, tu n'es plus là pour essuyer mes pleurs !...

Et, lorsque, en proie à ma sombre tristesse,
J'ai vu l'Espoir, le doux Espoir venir,
Ce qui m'a mis dans l'âme l'allégresse,
Amour divin, c'est ton seul souvenir...
En l'avenir j'ai mis ma confiance :
Dieu sait guérir la blessure des cœurs.
Si le bonheur vient calmer ma souffrance,
Mère, seras-tu là pour essuyer mes pleurs ?...

THÉO.-D'AUZE.

N. D. R. (*) L'auteur de cette pièce émue, laquelle nous exhumons, pour "LE GLANEUR," des archives de l'amitié, la signerait à bon droit, aujourd'hui, au lointain pays de Belgique, là-bas, où il est allé se consacrer à Dieu.

POÉSIE DES FEUILLES

Épitre à M. William Chapman, (*) auteur des
" *Feuilles d'Erable.*"

Vos *Feuilles*, je les tourne et retourne en tous sens,
Respirant plein mon cœur leur fraîcheur printanière.
Poète, on vous connaît à ces mâles accents !
Charmeur, c'est bien à vous cette noble manière !

Ce volume gentil porte votre cachet ;
Point n'est besoin du nom, votre image y domine.
Du vieux Paganini l'on connaissait l'archet :
Tel on sait de Chapman la verve riche et fine.

Ce genre, il est à vous ; nul, jamais, n'osera
Vous suivre dans ces chants que votre luth enlève ;
Plus d'un jeune, pourtant, vous le jalousera ;
Vous aurez, maître, un jour, bien sûr, plus d'un élève.

N. D. R. (*) Au moment où notre estimé confrère, M. Chapman, se prépare à publier un nouveau recueil de vers : Gerbe et Javelle, " *Le Glaneur*,' a cru qu'il serait peut-être intéressant de rendre publics ces vers intimes que lui dédiait l'un de nos collaborateurs, à l'occasion de ses charmantes " *Feuilles d'Erable*."

Vous avez mis de tout en ces vers si charmants :
De votre amour pour Dieu, la femme et la Patrie ;
De votre expérience, un peu de vos tourments ;
Du beau, du bien, du bon dont votre âme est pétrie.

Soyez béni, poète aux accents gracieux :
Votre œuvre va rester comme un titre de gloire :
Car vous nous avez dit, dans la langue des dieux
Des choses dont le cœur garde à jamais mémoire.

La Muse vous connait : cultivez ses faveurs ;
Laissez-la vous remplir de ses puissantes flammes !
Que votre poésie, aux exquises saveurs,
Longtemps, coule à long flots, pour enchanter nos âmes !

Modulez, de nouveau, quelques chants enivrants,
Chantez, le luth est pur et la corde sonore ;
Chantez pour les heureux, chantez pour les souffrants ;
Pour la terre et le Ciel, chantez, chantez encore.

ENVOI :

Merci d'avoir voulu qu'un humble jeune ami
Reçût de votre main ce bien aimable hommage.
C'est une gloire à moi que de compter parmi
Ceux qui de votre estime ont obtenu ce gage

FRID-OLIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.


Widener Library
044 100 140 987